

LYCÉE CHARLEMAGNE

Classe de 3e 1re D.on

M Crépin professeur

L'Élève Lemoine

École Massillon

a obtenu un prix de travail.

Le 28 Xbre 1877



100 F

CONFÉRENCES

ET

LECTURES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

CONFÉRENCES

ET

LECTURES

PAR

M. AUGUSTIN COCHIN

MEMBRE DE L'INSTITUT

TROISIÈME ÉDITION

CONFÉRENCES AMÉRICAINES

I. Abraham Lincoln. — II. Le général Ulysse Grant.
III. Henry Longfellow.
IV. Les Esquimaux à l'Exposition universelle de 1867.

CONFÉRENCES ANGLAISES

I. La philosophie d'un grand seigneur écossais.
II. La vie de village en Angleterre.

CONFÉRENCES FRANÇAISES

I. Récit d'une sœur. — II. La reine Louise de Prusse.

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1871

AVANT-PROPOS

Juin 1871.

Tous ceux qui ont pris la parole en public, et surtout en s'adressant à des ouvriers et à des jeunes gens, ont assurément fait avant moi quelques remarques très-simples.

Ils savent que deux cordes sensibles, la corde haute et la corde basse, vibrent dans le cœur de tous les hommes, et que l'orateur est le maître de faire, selon qu'il le veut, résonner l'une ou l'autre. S'il touche la corde basse, s'il doit son succès à la violence ou à la déclamation, s'il irrite, dégrade ou endort ses auditeurs, c'est sa faute, et il n'a pas le droit de s'en prendre au goût du public.

C'est commettre une autre faute que de vouloir affecter un langage particulier, et risquer des expressions vulgaires, pour se mettre, comme on dit, à

la portée de son auditoire. Les orateurs parlent très-mal le langage populaire, et le peuple comprend très-bien la langue oratoire. Savez-vous ce qu'il aime le mieux? Tout simplement les plus belles idées dans le plus beau langage. Les esprits, comme les regards, se portent d'eux-mêmes et se fixent avec joie sur tout ce qui est clair et élevé.

En prononçant les *Conférences* et en écrivant les *Lectures* que je publie, j'ai tâché de me conformer à ces maximes, dans la mesure de mes forces. Les traces de l'improvisation sont, je le crains, demeurées trop visibles à plus d'un endroit. Du moins, on voudra bien approuver le choix des sujets. J'ai uniquement consacré ma parole à la propagation des plus hautes idées que j'aie pu atteindre, à la renommée des plus admirables vies qu'il m'ait été donné de connaître.

Peut-être ces pages seront-elles plus utiles, après les malheurs, les crimes et les humiliations qui ont accablé la France, leçons stériles si tous ceux qui parlent, agissent et écrivent, ne songent pas uniquement désormais à relever les âmes et à faire aimer Dieu, le devoir et la patrie!

I

CONFÉRENCES AMÉRICAINES

ABRAHAM LINCOLN

CONFÉRENCE PRONONCÉE LE 14 MARS 1869 A LA RÉUNION PUBLIQUE DU THÉATRE IMPÉRIAL, PRÉSIDÉ PAR M. LABOULAYE [1]

Mesdames, Messieurs,

Je me demandais, en entrant dans cette vaste salle et en vous entendant applaudir, avec une ardeur si méri-

[1] En 1867, le ministre de l'instruction publique, M. Duruy, usant à propos de la faculté que lui conférait la loi du 15 mars 1850, si faussement accusée de n'être pas libérale, autorisa de nombreuses conférences publiques. Mais l'autorisation fut refusée à plusieurs orateurs, et accordée, puis retirée brusquement, avant même que nous eussions pu prendre la parole, à MM. de Broglie, de Lavergne, Guillaume Guizot et à moi.

Aussitôt après la promulgation de la loi qui autorisait à tenir des réunions publiques sous la responsabilité de sept déclarants et en présence d'un commissaire de police, j'adhérai au projet de MM. Jules Favre, Jules Simon, Saint-Marc Girardin, de Broglie, Laboulaye, Léon Say, Eugène Yung, et nous fîmes servir la loi nouvelle à des conférences libres, devant un immense public. Telle fut l'occasion du discours sur Lincoln, qui fut précédé d'une éloquente et bienveillante introduction de M. Laboulaye.

tée, quelques-uns des bons et grands citoyens qui me font l'honneur de m'entourer sur cette estrade, je me demandais quelle eût été l'impression de cet auditoire si, par hasard, dans un voyage à Paris, Abraham Lincoln se fût présenté lui-même! Vous connaissez tous son nom, vous ne connaissez pas en détail son histoire, et je viens vous la raconter; mais, à coup sûr, personne ici n'a la moindre idée de sa personne physique.

Figurez-vous donc que vous voyez monter sur ce théâtre un grand homme de six pieds trois pouces, extrêmement gauche dans sa tenue, avec un large front et des cheveux qui, comme il le disait lui-même, « avaient l'ambition de faire leur chemin dans le monde, » des yeux profonds et mélancoliques, une large bouche qui aimait à éclater de rire, et cette barbe au menton que les Américains portent avec un goût aussi inexplicable que caractéristique. Ce grand homme avait de grands bras, de grands pieds et de grandes mains, et, si vous l'aviez vu monter sur cette estrade, peut-être qu'un sourire involontaire eût parcouru vos lèvres, et que plus d'un d'entre vous se serait dit : Voilà un homme qui a de très-grands bras comme un batelier et de très-grandes mains comme un charpentier.

En effet, Messieurs, cet homme était à la fois un bate-

lier et un charpentier. Il fut, dans cette condition obscure, simple ouvrier jusqu'à vingt ans ; il était, à vingt-cinq ans, à force de travail et d'étude, devenu avocat dans une petite ville. A trente ans, il était orateur populaire et membre de la législature de son État ; à quarante ans, il était représentant du peuple au congrès des États-Unis ; à cinquante ans, il était président de cet illustre pays que M. Laboulaye définissait tout à l'heure si bien, président d'un peuple libre, chef d'une des branches les plus jeunes et les plus vigoureuses de la famille humaine. A cinquante-six ans, il mourait assassiné, et il entrait dans l'histoire par la porte magnifique du martyre, ayant eu l'honneur incomparable d'illuminer son nom plébéien de trois rayons d'une gloire extraordinaire : car il avait tiré sa personne de l'obscurité pour la porter à la gloire, il avait arraché son pays à la discorde pour le faire rentrer dans la paix, et il avait pris quatre millions de ses semblables dans les chaînes de l'esclavage pour les introduire dans la terre promise de la liberté !

Vous pensez bien que, quand on a à parler d'un tel homme, on est pressé de supprimer toutes les précautions oratoires et d'arriver face à face jusqu'à lui. Et pourtant vous me permettrez d'ouvrir ici une bien courte parenthèse.

Il y a toujours dans un auditoire parisien des gens pleins de malice, — je parle de l'auditoire, — il est convenu que, sur cette estrade, nous sommes tous pleins de candeur, — il peut donc y avoir, dans mon auditoire, des gens pleins de malice, qui s'imaginent que j'ai choisi ce sujet pour faire de la politique.

Je veux protester contre cette supposition pour plusieurs raisons.

Il y a, dans cette salle, au moins trois personnes qui ne veulent pas que je parle de politique.

Il y en a une qui représente la loi, et très-sincèrement je veux respecter la loi. — Il y a une autre personne que je veux tirer de sa modestie, c'est l'organisateur plein d'intelligence et d'abnégation de ces réunions, c'est M. Yung qui a ainsi conquis, comme un bon citoyen, pacifiquement, légalement, l'exercice d'un droit important. M. Yung tient à ce qu'on ne fasse pas de politique, et j'obéis à M. Yung, quoique je sois bien sûr de lui avoir désobéi en le nommant.

Il y a une troisième personne qui ne veut pas faire ici de politique, et cette personne, c'est moi. Je ne suis pas plus débonnaire qu'un autre, j'aime assez les allusions, lorsque ces allusions tombent sur la nation française comme l'aiguillon tombe sur les flancs d'un coursier généreux pour l'exciter à marcher en avant ; mais je n'aime

pas les allusions, quand elles prennent la forme d'une comparaison entre ma patrie et des nations étrangères, au profit de ces nations. Humble quand je la juge, orgueilleux quand je la compare, les allusions me semblent alors antipatriotiques.

Il y a d'ailleurs un défaut commun à toutes les allusions. A force de dire que la France est malade, à force de lui supposer tant de maladies, ne craignez-vous pas de lui attirer beaucoup trop de médecins?

On nous prend volontiers au mot. La France ne mérite pas qu'on l'humilie en lui disant toujours qu'elle est malade. Il y a, vous le savez, deux écoles médicales : il y a les médecins qui veulent toujours inventer des remèdes nouveaux et tirer du sang ; il y en a d'autres qui mettent à la diète, vous couchent dans un lit et veulent vous endormir.

Je n'aime pas plus cette école que la première, et pour moi, tout petit que je suis, et bien que je n'aie pas un tempérament bien vigoureux, j'aime à compter sur ce tempérament pour mes convalescences, et je me défie également pour moi, je me défie pour mon pays, de ceux qui veulent tirer le sang des veines et de ceux qui veulent m'endormir et m'empêcher de rester debout.

Ainsi donc, trêve aux allusions, elles sont dangereu-

ses; s'appliquant à une nation étrangère, elles deviennent des comparaisons antipatriotiques. Mon honorable ami M. Laboulaye m'a fourni tout à l'heure un autre argument qui m'a touché le cœur.

Pourquoi donc irions-nous incliner la France devant l'Amérique du Nord? S'il faut parler des défauts de la France et des dangers qu'elle peut courir, l'Amérique, elle aussi, a ses défauts et ses dangers. C'est une nation bien jeune, elle a encore à faire ses preuves, et il est puéril de la regarder comme le type d'une société parfaite. Mais si l'on veut parler des grandeurs des États-Unis (M. Laboulaye le disait tout à l'heure avec l'autorité de l'historien et l'ardeur du patriote), les gloires des États-Unis, sont à moitié françaises; les plus anciens noms de notre histoire se sont mêlés aux premières illustrations de la sienne; dans la couleur de son drapeau, il y a du sang français.

Et c'est précisément, Messieurs, pourquoi je vous trouve si bien disposés à entendre parler des États-Unis. Oui, que vous portiez vos regards sur leurs souvenirs ou sur vos espérances, souvenirs et espérances se trouvent entrelacés; et comme, dans une salle de théâtre, il y a une scène où se passent les événements et un auditoire où on les comprend et où on les juge; comme, entre vous et moi, en ce moment, il y a une communication qui s'éta-

blit, car je vois parfaitement quand le mouvement de mes lèvres provoque le mouvement de vos mains ; entre Américains et Français, il y a aussi des fils, plus anciens, plus impossibles à rompre, plus solides et plus rapides que les fils de l'électricité, et il ne se fait rien de grand en Amérique sans qu'on ne le sache et qu'on ne l'aime en France. La scène se passe en Amérique, l'émotion se ressent en France. C'est pourquoi je vous trouve si bien disposés à partir pour ce lointain voyage, qui nous conduit à la porte d'une petite cabane dans le fond des forêts de l'Amérique en 1809.

Quand je vous parle des forêts de l'Amérique, je ne vous parle pas de forêts de fantaisie comme le bois de Boulogne ou le bois de Meudon, je vous parle de véritables forêts impénétrables et séculaires. Il faudrait avoir à son service toutes les couleurs de la poésie et de la peinture pour vous les décrire dignement ; mais vous avez tous lu les poëtes et les romanciers, vous avez tous lu les romans de Cooper, vous avez tous lu les récits de Chateaubriand, je voudrais pouvoir ajouter que vous avez tous lu les belles descriptions du premier poëte de l'Amérique, Henri Longfellow; vous avez tous entendu parler des merveilles des forêts vierges ; vous savez encore, je le suppose, ces belles comparaisons qui représentent les grands arbres dont le murmure uni à celui des cataractes

et des fleuves rappelle des harpes gigantesques maniées par des bardes antiques...; vous vous rappelez encore une autre comparaison que je cherche dans ma mémoire à ne pas trop gâter comme la précédente, ces bois de cyprès que le poëte a comparés à des voûtes de cathédrales d'où pendent des drapeaux pris à la guerre ! Tout ceci est très-beau en poésie, Messieurs ; on peut faire beaucoup de poésie assis sur un bon fauteuil; mais, en réalité, habiter au fond de ces forêts, ce n'est rien moins que poétique.

Il faut donc descendre de ces sommets pour arriver à la réalité des choses et frapper à la porte de cette petite cabane, — cabane, c'est le mot, Messieurs, — c'est une cabane où est né Abraham Lincoln. Ce n'était pas du tout une de ces grandes maisons comme il y en a maintenant dans Paris, et que l'on pourrait comparer à des omnibus juxtaposés à la file les uns des autres. Ce n'était pas non plus cette petite maison avec des volets verts, avec un puits, un rocher, une cascade, un petit champ de fraises, à laquelle tous les bourgeois pensent la nuit dans leurs rêves pour le repos de leurs vieux jours. Ce n'était pas non plus, ce n'était pas même cette respectable petite chaumière dont la fumée s'élève le soir comme un encens, cachée à l'abri d'une colline dans le pli d'un vallon, et que j'appelle respectable parce qu'elle est le séjour du

travail et l'habitation sur la terre de l'immense majorité des créatures humaines. Ce n'était pas même la chaumière de nos villages, c'était une cabane de bois que le grand-père de Lincoln avait taillée avec sa hache, coupant dans la forêt assez de bois pour la construire, défrichant assez de terrain pour y semer un peu de grain. C'était une cabane tout juste assez grande pour contenir sa famille, qui se composait de sa femme et de cinq petits enfants, avec un lit de feuilles sèches dans un coin, et un trou dans le toit pour la fumée.

Ce Lincoln était un vigoureux colon qui était venu à la fin du siècle dernier de la Virginie dans l'État du Kentucky, et qui y avait élevé sa nombreuse famille à la sueur de son front. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'un jour, comme il travaillait dans un champ, les anciens possesseurs de la forêt, les Indiens, maraudaient dans le voisinage. L'un d'eux vit l'ouvrier qui maniait sa bêche, il tira dessus et le tua roide. On le trouva étendu dans le sillon qu'il venait de creuser. Dans la cabane pleurait une femme avec cinq petits enfants. L'un de ses fils s'appelait Thomas. Il était vigoureux, intelligent, il ne savait ni lire ni écrire, mais il avait bon cœur. Il éleva ses frères et ses sœurs. Dispersée plus tard ou décimée par la mort, la famille se réduisit à deux ou trois membres. Thomas transporta ses pénates dans l'État

voisin d'Indiana, et là il se maria avec une honnête femme qui lui donna trois enfants. Le second de ces enfants s'appelait Abraham ; c'était le futur président des États-Unis.

Toute l'enfance d'Abraham Lincoln peut se résumer dans trois événements.

Jusqu'à vingt ans, sa vie fut très-cachée, et quoiqu'on ait réuni, depuis la mort de cet homme illustre, comme autant de reliques, tous les souvenirs de sa vie, je n'ai trouvé en fouillant moi-même dans tous ces détails que trois événements qui caractérisent et prophétisent son avenir.

Le premier de ces événements eut une influence énorme sur ce pauvre enfant, ce fut la mort de sa mère. « Tout ce que je suis, tout ce que je voudrais être, a dit Lincoln lui-même, je le dois à ma mère : que sa mémoire soit bénie ! » Il est bien rare, Messieurs, qu'en racontant la vie de quelque grand homme, on n'ait pas à signaler, si l'on regarde bien, l'influence dominante de la mère sur ses premières années. Comme je vous l'ai dit, Thomas, le père d'Abraham, était un homme vigoureux et honnête, mais qui ne savait ni lire ni écrire, et qui avait bien assez de peine à donner à manger, par son travail, à sa femme et à ses enfants, pour s'occuper beaucoup ensuite de leur [illegible]. Mais sa femme, oh ! sa femme, Messieurs,

portant sans murmures le fardeau de la vie, pieuse, humble et dévouée, c'était une de ces créatures courageuses qu'il faut saluer avec respect partout où on les rencontre, parce que ces femmes-là, ces femmes obscures, ces femmes inconnues, savez-vous, Messieurs, ce qu'elles sont? Elles sont tout simplement le salut du genre humain.

Cette pauvre femme! il me semble la voir tenant sur ses genoux son petit enfant, dont il lui était impossible sans doute de prévoir les grandes destinées et dont il ne devait même pas lui être donné de contempler l'adolescence et la maturité; il me semble la voir tenant son enfant sur ses genoux, comme tant de femmes d'ouvriers, comme tant de pauvres mères qui sont en France et sur toute la surface de la terre, il me semble l'entendre lui dire : « Mon pauvre enfant, je ne puis rien pour ton corps, mais au moins tu boiras jusqu'à la dernière goutte du lait de mon sein et tu n'iras jamais dans les bras d'une mercenaire. Je ne peux rien pour ton esprit, mais du moins, malgré mon ignorance, je tâcherai de l'ouvrir, je tâcherai d'y faire descendre des rayons, je tâcherai de le tourner toujours en haut. Je ne puis rien pour ton avenir; les bruits de la terre, les tentations du monde, les flots de la vie vont élever une voix foudroyante autour de toi, et ces bruits vont bientôt effacer le souvenir des paroles de ta mère, mais j'approcherai mes lèvres de ton oreille,

et je te dirai avec une intensité si ardente le nom de Dieu, qu'il ne sera jamais effacé de ta pensée, qu'il n'en sera jamais écarté, et que jusqu'à la dernière heure de ta vie, ce nom sacré restera scellé dans ton âme par un baiser de ta mère ! »

Cette pauvre femme mourut lorsqu'Abraham Lincoln avait dix ans. Elle avait eu soin de le faire aller à l'école, et c'est le second événement de sa vie. Il avait appris à lire (comme vous le disait tout à l'heure M. Laboulaye) dans une de ces écoles gratuites qui, même à cette époque, n'étaient pas absentes dans les profondes solitudes de l'État d'Indiana, et, de plus, il avait assisté à la prédication ambulante d'un pasteur qui s'appelait Elkin, — le nom mérite d'être conservé, car vous allez voir quel brave homme était ce pasteur, — à l'âge où il perdit sa mère.

Quand il eut, avec son père et sa petite sœur, creusé un trou au pied d'un arbre et qu'il eut déposé là cette sainte dépouille, ce pauvre petit homme de dix ans, en s'en retournant à la cabane, eut une idée ambitieuse. Il passa une partie de la nuit à pleurer, car sa pauvre cabane, pour emprunter une expression touchante au poëte américain dont je parlais tout à l'heure, était devenue *comme un nid d'où la mère s'est envolée et sur lequel il est tombé de la neige ;* il passa l'autre

moitié de la nuit, savez-vous à quoi, Messieurs? on lui avait appris à écrire, et il avait un morceau de papier... Il se mit à écrire une lettre à ce vieil Elkin qui demeurait à peu près à cinquante lieues de là, lui disant qu'il n'était pas possible qu'il laissât ainsi sa mère sans sépulture chrétienne et qu'il fallait qu'il vînt bénir son tombeau. Il confia cette lettre à un passant. Croyez-vous que le pasteur soit resté sourd à cette prière? Non, elle fut entendue; le vieillard répondit que six semaines après il viendrait à cheval, et qu'on eût à prévenir les voisins; et, en effet, au bout de six semaines, il arriva, les voisins vinrent les uns à cheval, les autres dans des chariots traînés par des bœufs, la plupart à pied; on retourna à l'arbre au pied duquel le père de Lincoln avait déposé sa femme, et le petit Abraham eut la consolation de voir les larmes de ses voisins et les prières de son premier instituteur tomber sur la place où il avait déposé sa mère. Vous me pardonnerez d'avoir insisté sur ce premier trait de l'enfance de Lincoln, parce que ce premier événement est comme une prophétie de ce que sera cet homme excellent. « C'était, a dit énergiquement un de ses historiens, un arbre poussé sur la tombe d'une mère chrétienne. »

Le deuxième événement n'est pas moins caractéristique. Un jour qu'Abraham Lincoln s'entretenait avec son

premier ministre, M. Seward, et parlait de sa jeunesse, il lui dit : « Savez-vous, mon cher, quel a été le plus beau jour de ma vie? jusqu'à vingt ans, non, je ne me doutais pas qu'on pût goûter un pareil bonheur! J'avais aidé mon père à faire une cabane plus belle que celle où je suis né, lorsqu'il lui plut de s'établir dans l'État d'Illinois, » — un État, si vous regardez la carte, Messieurs, dont vous verrez les frontières méridionales formées par l'Ohio et le Mississipi ; — « J'avais aidé mon père à hacher du bois pour bâtir notre cabane, et j'avais gagné ma vie en devenant bûcheron ; l'idée me vint de faire un bateau : j'espérais qu'en portant les produits de l'endroit que nous habitions au marché de la ville voisine je pourrais gagner quelque argent ; je construisis mon bateau, et j'étais dans ce bateau tout neuf lorsqu'un jour deux voyageurs arrivèrent, très-pressés, faisant signe qu'on les conduisît bien vite à un paquebot à vapeur qui allait passer. Je fus le plus rapide à m'apercevoir de ce désir, je les pris dans mon bateau, je les conduisis à bord et, après l'embarquement, je leur ôtai poliment mon chapeau. Quel ne fut pas mon enthousiasme lorsque je vis que l'un et l'autre me jetèrent un demi-dollar. — Ce fut le plus beau jour de ma jeunesse ! — Ainsi donc, moi, pauvre enfant, j'avais pu gagner un dollar en quelques minutes, la terre me parut belle, je sentis mon cœur se rem-

plir d'une confiance qu'il n'avait pas encore connue. »

Quelques années après, nous retrouvons Abraham Lincoln chargé par un meunier de conduire un bateau de farine jusqu'à la Nouvelle-Orléans. En descendant le Mississipi, il fut attaqué la nuit par six noirs qui ne se doutaient guère qu'ils venaient rosser le futur libérateur de leur race, mais ils trouvèrent à qui parler, ils eurent affaire à un gaillard assez vigoureux pour les mettre tous en fuite et leur faire prendre un bain dans le fleuve. Ayant vendu sa cargaison à la Nouvelle-Orléans, Lincoln revint au pays, et le meunier le nomma son commis. Il fut donc, après avoir été batelier et charpentier, commis meunier dans la petite ville de New-Salem. Pendant qu'il était commis meunier, il se rendit au marché à la petite ville de Springfield, gagna quelques sous, et il eut la curiosité d'y acheter le journal et un livre, le *Commentaire des lois anglaises*, de Blackstone. Il revint très-fier de son acquisition et ajouta Blackstone à sa bibliothèque.

Il avait donc une bibliothèque?

Oui, Messieurs, elle se composait de deux livres. L'un lui avait été laissé par sa mère, c'était la Bible. L'autre lui avait été d'abord prêté par son instituteur, c'était la *Vie de Washington;* et puis, comme il avait emporté avec lui cette *Vie de Washington* et que, la pluie tombant dans la cabane, le livre avait été mouillé, il l'avait re-

porté tout penaud à son instituteur, et celui-ci lui avait dit : « le volume est abîmé, eh bien ! si tu veux travailler pendant trois jours sans salaire, tu auras payé la *Vie de Washington.* » Lincoln avait travaillé pendant trois jours, en sorte qu'il avait, en y comprenant Blackstone, trois volumes. Je vous le demande, Messieurs, ne voyez-vous pas encore comme une prophétie dans la lecture assidue que ce jeune homme jusqu'à vingt-cinq ans a fait de ces trois livres? Physiquement, il est le fils de Thomas Lincoln et de Nancy Hanks ; mais j'ose dire que, moralement, il a eu pour père Washington, et pour mère, la Bible.

Nous ne nous faisons pas, Messieurs, dans nos pays civilisés, dans notre existence un peu raffinée, une idée suffisante de l'influence que peut avoir la lecture de la Bible sur un enfant de vingt ans au milieu des solitudes du nouveau monde. Mais figurez-vous que vous êtes vous-mêmes en face de la nature avec ce seul livre. Oh ! comme il reprend sa splendeur incomparable, ce seul livre ! il est précisément celui de la vie primitive, il porte le reflet de la vie nomade et de la vie civilisée, il est à la fois le livre des patriarches, des monarques, et aussi le livre des petits, des fugitifs, des exilés ; il parle toutes ces langues à la fois, tantôt avec une inimitable passion, tantôt avec la simplicité la plus rude, la plus incorrecte, la plus familière, et tous ces transports de passion, toutes ces ins-

pirations primitives sont jetées dans le cadre d'une histoire qui est l'histoire d'un peuple avec ses faiblesses, ses grandeurs, ses vices, ses vertus ; et je trouve assise et radieuse, au milieu de ce peuple, l'idée magnifique de ce Dieu d'Israël, si antique et toujours si nouvelle, que tous les travaux de la philosophie, tous les progrès de la civilisation, n'ont pu ni en effacer la trace, ni en égaler la splendeur !

Supposez, Messieurs, qu'à côté de la flamme qu'allume dans un jeune homme un pareil livre, une autre flamme patriotique se trouve allumée au même instant par la vie de Washington, que ce pauvre ouvrier obscur qui ne connaît rien de la vie, ouvre tout d'un coup ce livre où il est question de cet homme véritablement sans égal, de ce George Washington, dont lord Byron disait si bien : « Cet homme me remplit d'admiration parce qu'il est grand, et il me fait rougir parce qu'il est unique ; » de cet homme qui a été un triomphateur modeste, de cet homme qui a pris le pouvoir dans les jours de discorde comme un fardeau sur ses épaules sans jamais songer à en faire un cercle d'or pour couronner sa tête; de cet homme, enfin, à qui la postérité reconnaissante confirme ce bel éloge de ses concitoyens : « Il fut le premier dans la paix, le premier dans la guerre, le premier dans le cœur de sa patrie ! »

Je ne plains pas, Messieurs, je ne plains pas Abraham Lincoln de n'avoir connu que ces trois livres. Je souhaiterais volontiers que l'on pût composer toutes les bibliothèques populaires d'une aussi heureuse façon et les réduire à trois volumes : un livre qui apprenne, comme la Bible, à croire en Dieu, un livre qui apprenne, comme la *Vie de Washington*, à devenir un citoyen, un livre qui apprenne, comme le *Commentaire* de Blackstone, à être ferme sur son droit.

Ne vous étonnez pas, Messieurs, si, élevé à une telle école, notre petit commis meunier devint bien vite un avocat. Il ne faut pas parler beaucoup d'examens dans ce pays, surtout à cette époque. Il fut d'abord secrétaire d'un avocat ; puis, celui-ci, le trouvant peut-être un peu plus fort que lui-même, le chargea de ses affaires et eut la bonté de lui prêter quelques livres. Voilà notre homme avocat, faisant le tour du *circuit* et allant chercher ses causes. On sait peu de choses sur sa carrière d'avocat ; il y a cependant deux ou trois faits qui montrent jusqu'à quel point il était vraiment un honnête homme. Savez-vous ce qui le préoccupait surtout? Chose étonnante! c'est que ses causes fussent bonnes. Il ne voulait pas se charger d'une cause à laquelle il ne croyait pas de droits, et on le vit, chose de plus en plus surprenante! il faut que ces choses-là se passent dans l'Illinois pour y croire,

abandonner son client au moment de le défendre, parce que l'avocat adverse venait de lui prouver très-certainement qu'il avait tort. Ce n'est pas tout : il déployait dans ses fonctions d'avocat une bonne humeur qui ne l'abandonna jamais, et qui fut certainement ce que les Américains appellent le *Life's preserver*, le préservateur de sa vie dans les circonstances difficiles. Il aimait à rire, il aurait accepté volontiers ce vieux proverbe français que vous connaissez tous : « Il faut bien rire quelquefois, sans quoi on ne rirait jamais, » et dans ses plaidoyers on trouvait de quoi penser et de quoi rire ; il les semait d'une multitude d'anecdotes, à ce point que ses calomniateurs répandirent plus tard une foule d'histoires sous le nom de *Farces du Père Abraham*, quand il devint président des États-Unis.

Un jour, étant avocat, il avait pour adversaire un de ces hommes qui parlent sans cesse du respect qu'on doit aux *principes*, aux *bases* de la société, qui ne veulent pas en démordre et qui disent toujours, avec leurs lunettes sur le nez, leurs cheveux hérissés, une grosse voix tonnante, que leurs adversaires ne connaissent pas les principes, violent les principes, et qu'eux seuls enfin sont les organes et les conservateurs des principes. Lincoln, au lieu de se laisser déferrer par cette vigoureuse argumentation de son adversaire en lunettes, lui dit : « Mon cher

collègue, vous m'avez rappelé tout à l'heure une histoire qui s'est passée dans mon enfance. J'avais un voisin qui, en sortant de sa maison, prit son fusil et dit à son fils : Vois-tu là-bas un écureuil, il y a un écureuil sur cet arbre. — Non, je n'en vois pas. — Il tire un coup de fusil, il y a toujours un écureuil sur l'arbre; un second coup, il y a toujours un écureuil; un troisième coup, l'écureuil est toujours là. Enfin il dit à son fils : Reprends ce fusil, il est évident qu'il ne vaut rien. — Mais non, mon père, ce n'est pas la faute du fusil, c'est tout simplement un poil de vos sourcils que vous voyez à travers vos lunettes, et que vous prenez pour un écureuil qui n'existe que dans votre tête. »

Un autre jour, Lincoln vit arriver chez lui la femme d'un homme qui lui était désagréablement connu. Cet homme s'appelait Armstrong. Dans sa jeunesse, il était à la tête d'une troupe de petits vauriens et il taquinait toujours ce bon Lincoln, si tranquille, si studieux, qu'on le voyait parfois, quand il avait fini sa tâche, berçant d'une main le petit garçon de son patron et de l'autre tenant devant ses yeux le journal de la localité. Armstrong, qui était un vigoureux gaillard, avait juré de faire sortir Lincoln de son calme et de le provoquer. Lincoln était brave, il alla sur le champ de foire où son adversaire lui avait donné rendez-vous, il y trouva Armstrong et, avec une

force prodigieuse, il le mit sous ses genoux comme il aurait bottelé une botte de foin, sans lui faire de mal ; il lui tint les mains quelques instants et ne le laissa partir que quand le vaincu eut demandé grâce. Eh bien ! c'est la femme de ce camarade qu'il avait rossé, qui plus tard vint conter à Lincoln, devenu avocat, qu'elle avait un fils digne de son père, et que ce fils était accusé d'avoir tué quelqu'un dans une rixe. Lincoln aussitôt accepta de plaider pour ce pauvre garçon, parce qu'il était le fils de celui qui l'avait défié jadis quand il était jeune. Il alla au tribunal, et malheureusement il eut le chagrin de voir que les preuves surabondaient contre son malheureux client. Cependant il était convaincu de son innocence. Il remarqua que tous les témoins disaient que le meurtre s'était passé au clair de la lune, une telle nuit, et alors, il les interrogea une fois, deux fois, trois fois, leur faisant répéter : C'est telle nuit? — Oui, telle nuit. — Au clair de la lune? Oui ! — Toujours au clair de la lune. — Oui toujours ! — Écrivez, greffier : c'est au clair de la lune. Et puis, quand tous les témoins eurent déposé et se furent ainsi accordés avec le plus grand soin sur cette circonstance, Abraham Lincoln tira de sa poche un petit almanach, et montra que cette nuit-là il n'y avait pas de lune !

Sortons, Messieurs, si vous voulez, de ce cabinet d'a-

vocat où Lincoln se fit assez connaître pour que le nom lui soit resté de l'*honnête Abraham* (*honest Abe*). C'est un nom qu'il ne faut pas du tout prendre en mépris, l'*honnête Abraham;* on ajoute à beaucoup de noms une épithète qui ressemble à celle-là, mais qui n'est pas du tout la même chose, on dit l'*honorable*, j'aime mieux le surnom d'*honnête ;* ce surnom fut donné à Lincoln dans sa vie privée quand il était un pauvre ouvrier obscur, et s'il a été honnête dans sa vie privée, nous allons le retrouver, ce qui est plus rare, honnête dans la vie publique.

A trente ans, cet honnête Abraham, ce modeste avocat, devint tout à coup orateur populaire et candidat à la législature de son pays. Il faut vous dire comment cela se fit.

L'Illinois fut troublé par une guerre contre les Indiens. Il y avait alors un chef d'Indiens qu'on appelait le *Faucon noir*, qui faisait la guerre aux blancs à la façon des Arabes en Algérie, et qui inquiétait fort les habitants de cette partie de l'Illinois. On leva des bandes de volontaires; Abraham s'engagea et il fut nommé capitaine. Les Mémoires que j'ai lus sur sa vie nous montrent comment se passaient ces nominations de capitaine dans l'Illinois; c'est assez bizarre. Les deux candidats se plaçaient en face des soldats, et puis, à un signal, les soldats marchaient droit à celui qu'ils avaient choisi pour capitaine,

en sorte que celui qui n'était pas élu restait tout seul et était obligé de rentrer dans les rangs. Lincoln fut ainsi nommé capitaine ; sa campagne ne fut pas du reste bien brillante : on tirait sur les Indiens, qui tiraient sur les blancs, sans que personne fût atteint ou vainqueur. Il ne fut jamais bien fier de ses succès militaires ; mais il se servit de cette circonstance de sa vie quand il se trouva en face de généraux fiers de leurs triomphes et qui voulaient faire les rodomonts devant lui. Il lui arriva un jour de répondre au général Cass : « Mais moi aussi j'ai été à la guerre, et le général qui prétend qu'il était à l'armée à la veille de telle bataille n'est pas plus brave que moi, car j'étais à tel endroit au lendemain de telle bataille ; il prétend qu'il a souffert parce qu'il a eu à combattre des ennemis terribles, mais moi j'ai fait pendant quinze jours une guerre terrible aux moustiques. Il dit qu'il avait souvent faim, je vous assure que j'ai eu toujours un appétit dévorant. »

C'est de cette façon pleine de bonne humeur et de logique que Lincoln parvint peu à peu à acquérir une grande renommée d'orateur populaire dans les réunions publiques. En Amérique, les réunions populaires jouent un très-grand rôle. Il y en a de deux sortes, il y a des réunions populaires, — notez que je parle de l'Amérique, — tumultueuses, bruyantes, impatientes ; orateurs

et auditeurs sont également bruyants, impatients et tumultueux ; l'auditoire écrase l'orateur, et les orateurs abusent de la patience de l'assemblée pendant une heure, deux heures, trois heures quelquefois. Les orateurs ont la prétention de faire sortir de leurs rêves la réforme de la société, de la famille, du capital, de la nation, du genre humain. C'est très-intéressant le premier jour, c'est moins intéressant le second, et il n'y a plus personne le troisième, — je parle toujours de l'Amérique.

Il y a d'autres réunions très-sérieuses, où l'auditoire est bienveillant, comme en ce moment, même envers un orateur insuffisant, où il s'agit de savoir quel est le pas précis à faire dans la voie de la liberté, non pas la grande enjambée, mais le pas pratique, légitime, à faire aujourd'hui, demain, toujours. Dans ces réunions-là, Messieurs, n'entrent pas ceux qu'on appelle en Amérique les déclamateurs (*declamers*), mais ceux qu'on appelle d'un mot qui mériterait d'entrer dans la langue française, les débatteurs (*debaters*), et c'est là que Lincoln montrait une supériorité irrésistible.

La première fois qu'il s'y présenta, il s'agissait de nommer un candidat à la législature. Il y avait un orateur qui désirait beaucoup la fonction et qui avait parlé pendant trois heures durant sans s'arrêter, sans se fatiguer, sans s'interrompre, sans sourciller, sans se comprendre

et sans se faire comprendre. Lincoln prit la parole après lui et il s'exprima en ces termes : « Je pense que vous « me connaissez ; je suis le pauvre Abraham Lincoln; ma « politique se réduit à deux mots : je suis partisan de la « fondation d'une banque nationale, je suis partisan de « l'instruction populaire la plus étendue, je suis partisan « d'un tarif protecteur très-élevé : c'est là ma politique; « si vous me nommez, j'en serai reconnaissant ; si vous « ne me nommez pas, ce sera tout de même. » Voilà quel fut son premier discours et son entrée dans la vie politique. Il fut nommé. Il se rendit avec neuf autres,— ils étaient neuf, presque tous ayant six pieds, on les appelait les longs neuf (*the long nine*),— il se rendit à pied dans la petite ville de Springfield pour prendre part aux travaux de la législature ; mais cette législature avait peu d'importance, et c'est surtout dans les réunions populaires que Lincoln se forma à la mission de l'orateur politique.

La question de l'esclavage commençait à devenir la grande question politique aux États-Unis.

Lincoln, depuis son enfance, était l'adversaire résolu de l'esclavage; c'est lui qui a dit cette parole si concise et si complète qui résume de longs discours sur ce point :

« *Si l'esclavage n'est pas un mal, rien n'est un mal.* » Attaché à cette parole, il était l'adversaire décidé de l'es-

clavage à une époque où ce n'était pas chose commode, où dans son État et dans les États voisins l'immense majorité était contraire à cette opinion, que contre ses intérêts, avec sa droiture ordinaire, il avait adoptée dès la première heure de sa vie et à laquelle il fut fidèle jusqu'à la dernière.

Lincoln, dans ces réunions populaires, avait eu affaire déjà, et il eut affaire pendant quinze ans de sa vie, à un orateur d'une forte trempe, qu'on appelait Stephen Douglas. Douglas était tout le contraire de Lincoln ; plébéien comme lui, mais beaucoup plus remuant, c'était un petit homme trapu, avec des yeux brillants, des joues roses, une activité incroyable et un grand talent.

« Voyez mon adversaire Douglas », disait Lincoln lui-même, « tout le monde est pour lui ; quand on voit des « joues si colorées, des yeux si vifs, on en voit sortir des « places, des ambassades, des faveurs ; au contraire, « qu'est-ce que vous voulez que l'on fasse avec un grand « homme osseux, triste, dégingandé comme moi ? On ne « voit sortir d'aucun de mes membres des dîners, des « richesses et des dignités. » Oui ! il avait le désavantage de l'apparence, mais il avait l'avantage de la logique. Le combat oratoire acharné auquel les deux orateurs se livrèrent en 1858, pendant plusieurs mois, de ville en ville, est demeuré célèbre.

Lincoln et Douglas, comme cela arrive souvent dans les réunions populaires, avaient cependant à la bouche les mêmes mots, l'un et l'autre parlaient de liberté, ils se combattaient en arborant les mêmes devises.

Mais Lincoln n'eut pas de peine à faire sortir Douglas de cette position dangereuse, et il le fit avec la massue de sa logique, aidée de ses petites histoires. Il lui dit : « Vous parlez de liberté, il est évident que nous n'entendons pas de même ce mot-là. Quand un loup veut attaquer un troupeau, il dit au troupeau, pour peu qu'il soit un peu adroit : Je viens vous délivrer du berger, je suis un libérateur ; et quand le berger revient et qu'il veut obtenir du troupeau une soumission plus complète, à son tour il dit : Je viens vous délivrer du loup, c'est moi qui suis le libérateur. — Le libérateur, disait Lincoln, ce ne peut être à la fois le loup et le berger, il est probable que ce n'est ni l'un ni l'autre, que la liberté appartient au troupeau, et qu'il n'a pas besoin que personne la lui rende. »

Or, savez-vous à quels caractères, — et ceci, Messieurs, mérite de rester dans vos esprits, comme les deux articles du *credo* politique de tout homme qui, sincèrement, veut être un libéral, — savez-vous à quel caractère ce plébéien Lincoln, qui n'avait pas fait de grandes études, mais qui tirait tout cela du fond d'une conscience droite,

savez-vous à quels caractères il reconnaissait le vrai libéral ? à deux caractères principaux.

En premier lieu, le vrai libéral regarde la liberté comme *suffisante*. Quand on a la liberté, on ne doit pas demander autre chose, on ne doit pas prétendre changer la société ni les hommes par voie d'autorité, la liberté suffit, pourvu que l'on s'en serve bien, voilà le premier caractère. Et le second caractère, auquel se reconnaît un vrai partisan de la liberté, c'est qu'il aime la liberté pour tout le monde et surtout pour ceux qui lui sont désagréables.

Lincoln ne sortait pas de là, il n'acceptait pas la discussion sur un autre terrain : *la liberté suffisante* et *la liberté universelle*. Voilà les deux articles du *credo* politique de cet honnête homme.

Quoique j'aie déjà abusé, je le crains, de votre bienveillance (*non ! non ! parlez ! parlez !*), j'ai besoin de vous demander ici quelques moments d'attention.

Lincoln entra au congrès des États-Unis en 1846; sa célèbre discussion avec Douglas est de 1858. C'est dans cette période, sous les présidents Polk et Buchanan, que la question de l'esclavage grandit au point de dominer toutes les autres. Comment ce point, d'abord inaperçu, était-il devenu le centre, le nœud, le pivot, de toute la politique des États-Unis, à l'intérieur et à l'extérieur ?

J'ai besoin d'entrer dans quelques détails pour vous le rappeler, Messieurs.

Il y a, pour bien juger ces événements, deux points de vue, deux positions à prendre, selon que l'on regarde les événements de près, ou qu'on les regarde, comme nous le faisions en France, d'un peu loin.

De près, l'esclavage n'a l'air d'être pour rien dans le débat. C'est une question de prépondérance qui s'agite depuis vingt-cinq ans ou pour mieux dire depuis le commencement même de l'Union, entre les États du Nord et les États du Sud. Il semble, à regarder les événements de près, que ce soit autour de cette question de prépondérance que s'est concentrée la politique des États-Unis depuis vingt ans. Il faut, pour arriver à la vérité, pénétrer dans le mécanisme même de la constitution des États-Unis.

Vous savez, Messieurs, que dans cette grande fédération, chaque État est séparé, et vous savez aussi qu'il y a un pouvoir central, composé du président, de quelques fonctionnaires et du pouvoir législatif du con rès qui se partage entre la Chambre des représentants et le Sénat. D'après la Constitution des États-Unis, les *représentants* sont nommés *en raison de la population*, et dans la population la Constitution a fait compter pour un cinquième les personnes *autres que les citoyens;* — le mot d'esclave n'est pas prononcé, — on fait comp-

ter pour un cinquième les *personnes*, c'est le terme, autres que les citoyens; cela veut dire que, comme en musique une blanche vaut deux noires, dans l'ancien régime des États-Unis, un blanc plus cinq noirs valaient deux blancs. Et comme il y avait en 1850 de quatre à cinq millions d'esclaves, c'est comme si l'on avait ajouté du côté du Sud, pour la nomination des représentants, un million d'électeurs de plus. Vous voyez tout de suite quel avantage cette situation donnait au Sud.

Pour l'élection du Sénat, c'était bien plus grave. Les sénateurs sont nommés *par État*, quelle que soit la population de ces États. Il résultait de cette disposition de la Constitution le désir pour les États du Sud d'annexer autant qu'ils le pouvaient des États nouveaux. Or vous savez quel est le mécanisme de la Constitution. Dès qu'il y a un certain nombre d'habitants sur un *territoire*, il arrive à un noviciat politique, il est reconnu; puis quand le nombre des habitants augmente encore, le *territoire* obtient le titre d'*État* : on laisse le peuple qui l'habite libre de choisir sa constitution et il a droit à la nomination de deux sénateurs. Vous voyez quel intérêt il y avait pour

à prendre aujourd'hui le Texas, de-

près-demain Cuba, et à entrer dans

ique d'extension et d'annexion qui

s véritables amis de la liberté. Dans

cette question de la majorité, soit pour la représentation des électeurs, soit pour la nomination des sénateurs, l'esclavage jouait donc un rôle considérable, car en créant le plus possible d'États à esclaves, le Sud était assuré d'avoir la majorité dans la Chambre des représentants et dans le Sénat.

Ajoutons qu'aux États-Unis, la justice est admirablement organisée. M. de Tocqueville l'a décrite dans des pages connues d'un grand nombre d'entre vous. C'est la grande puissance stable au milieu du mouvement perpétuel de tout le reste. Or, en 1850, s'éleva devant les tribunaux la question de savoir si les esclaves fugitifs étaient une propriété, et si, une fois passés dans le Nord où l'esclavage n'existait pas, ils pouvaient être recherchés, pris par les autorités fédérales et ramenés à leurs propriétaires.

Cette abominable chasse fut autorisée par la loi.

Trois questions partageaient ainsi le Nord et le Sud, celle de la majorité dans la Chambre des représentants, celle du nombre des États pour l'élection des sénateurs, et celle des esclaves fugitifs, et ces questions revenaient à l'occupation de chaque nouveau territoire, à l'admission de chaque nouvel État, à l'élection de chaque nouveau président.

Voilà trois questions qui étaient en apparence des

[illegible] and
[illegible]
[illegible] a
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] en face
[illegible]

[illegible] par
[illegible]
[illegible] au

[illegible]
[illegible] plus
[illegible] ce
[illegible] le
[illegible] justice

entrer dans la fondation de la société qu'ils édifient, cette injustice si petite, si inaperçue d'abord, en peu d'années grandit avec une puissance terrible. C'est comme un venin tombé dans une source, et qui empoisonne toutes les ondes qu'elle épanche, c'est comme une étincelle jetée dans un amas de combustible et qui tout d'un coup suscite un grand incendie. Ce n'était rien sans doute devant la liberté américaine que ce petit mal, que ce vér caché, que cette tache de l'esclavage si petite alors, à laquelle on n'osait pas toucher de peur de rompre le lien si fragile de la confédération, et qu'on espérait voir s'effacer, d'ailleurs, après peu d'années. On se disait : l'esclavage, c'est une mauvaise plante qu'il est inutile d'arracher, elle mourra à force d'être foulée sous les pieds.

Laissez s'écouler cinquante années et cette plante malsaine, vous verrez qu'elle a tout envahi, au nord aussi bien qu'au sud! Le voisinage, le progrès, la contagion de l'injustice, ont corrompu la nation tout entière. Est-ce qu'il est possible, Messieurs, que vous oubliiez ce qui est si facile à comprendre? De même que les territoires matériels sur lesquels vivent les sociétés humaines sont arrosés par trois ou quatre grands fleuves, de même leur territoire moral est arrosé par trois ou quatre grands principes. Quand vous touchez à ces principes-là, Mes-

sieurs, tout est perdu. Et comment voulez-vous que ces principes qui s'appellent dans tous les pays, sous toutes les latitudes, à toutes les époques, la propriété, la famille, la justice, comment voulez-vous qu'il en reste un seul debout en présence de l'esclavage ? La famille ! et de quel droit prêchez-vous le respect de la famille, si vous séparez le mari de sa femme et la mère de ses enfants, et si vous donnez à un jeune homme de dix-huit ans une jeune fille de dix-huit ans pour esclave ? La propriété ! et de quel droit demandez-vous à la loi de protéger ce fruit sacré du travail lorsque vous l'appliquez à un bien que le travail n'a pas produit, lorsque vous consacrez cette iniquité qui consiste à faire que quelques personnes mangent leur pain à la sueur du front des autres ? Et la justice ! comment voulez-vous que je croie à la justice, que j'appelle la force à l'appui de la justice, lorsque votre droit boiteux ne fait pas cette distinction qui est la base de tous les codes, cette distinction radicale entre les choses et les personnes, les choses susceptibles de propriété, et les personnes à jamais, à aucun prix, à aucune condition, et sous aucune civilisation, échangeables et aliénables, comme des denrées et des bestiaux !

C'est parce qu'ils recélaient dans leurs flancs cette [illegible]uption originelle, c'est parce que ce ver était dans [illegible] parce qu'il y avait, au début de leur constitution,

cette petite tache, qu'ils ont si vaillamment lavée dans leur sang, que les États-Unis, aussi bien les États du Nord que ceux du Sud, — car le préjugé contre les noirs y était également répandu, le Nord refusant à ces malheureux l'égalité et le Sud la liberté, — que les États-Unis, dis-je, en étaient venus à descendre dans l'estime de l'Europe et à inquiéter tous les amis de la liberté, qui auraient volontiers considéré cette terre comme la terre de Chanaan, comme la terre promise de l'avenir, sans cette souillure abominable qui ne permettait pas d'en parler sans rougir.

A côté, Messieurs, de cette puissance dévastatrice du mal, ah ! laissez-moi admirer avec vous la puissance réparatrice du bien. A côté de l'injustice, si grand que soit son triomphe, si universelle que soit sa puissance, il y a toujours une petite place, n'est-ce pas? pour la justice! Elle se cache obscurément dans la poitrine de quelques citoyens obstinés, ridicules d'abord, désagréables, trouble-fêtes, dont on ne veut pas, dont on médit, dont on calomnie les intentions. Il y eut, aux États-Unis, des fous qui se faisaient prendre, mettre en prison, pour cette idée fixe; ils étaient petits, ridicules, impuissants, isolés. Et puis il se trouva qu'un beau jour l'idée de ces fous, l'idée du pauvre imprimeur, mon ami, M. Lloyd Garison, fut épousée par quelques consciences généreuses, par un

homme évangélique comme Channing, qui la revêtit de toute la magie de sa splendide et pure éloquence. Cette idée, elle passa sur la harpe d'un poëte, d'un Longfellow, qui en tira des sons harmonieux pour honorer, pour embellir et ennoblir ces créatures que l'on méprisait. Puis, tout d'un coup, sous la main délicate d'une femme, elle prend la forme pathétique du roman. Madame Beecher-Stowe dit ce que sont cœur a senti, ce que ses yeux ont vu, et ce roman fait non-seulement le tour de son pays, il fait le tour du monde, il vient remuer et susciter au loin cette opinion européenne qui sera le témoin du duel dont parlait tout à l'heure M. Laboulaye, lequel a sa part aussi dans le grand ouvrage qui se prépare. Puis, quelques jurisconsultes, touchés lentement, mais touchés enfin parce que leur conscience est voisine de leur cœur, un Sumner, un Seward, un Chase, arrivent à se demander si ce mal, que tant d'âmes généreuses ressentent, que tant de poëtes maudissent dans leurs vers mélodieux, si ce mal, on ne pourrait pas petit à petit l'attaquer, le miner, le combattre, le chasser de la loi publique!

Messieurs, je disais tout à l'heure que c'était là une admirable histoire, la page d'honneur (ce mot est de M. Pelletan) de l'histoire du dix-neuvième siècle. Que nous disent donc les poëtes et les peintres des orages de

la nature, de la lutte des éléments, du choc des armées? Est-ce qu'il y a quelque chose qui mérite davantage les efforts de l'éloquence, les séductions de la poésie[1], la magie de la parole, sous toutes ses formes, que ce combat merveilleux entre ce petit mal qui grandit et domine un instant comme le feu, et ce petit bien qui résiste, s'élève et devient une rosée bienfaisante jusqu'à ce qu'enfin, malgré mille indignités, malgré mille grossièretés, parce que la lutte se passe sur la terre, mais aussi grâce à mille efforts généreux, la bataille se décide, et l'on jouit d'un spectacle, bien rare, bien consolant sur la terre, on goûte avec ivresse la satisfaction de voir qu'une fois le droit a triomphé, et que la victoire a été du côté de la bonne cause, défendue par d'honnêtes gens et servie par d'honnêtes moyens?

Il me reste à vous dire, en peu de mots, la part que prit Abraham Lincoln dans cette grande lutte de l'histoire du dix-neuvième siècle. Cette part, soit au congrès, soit dans les assemblées populaires, fut si grande, si puissante et en même temps si modérée (car, je vous le rappelle, il avait toujours, d'un côté, le livre qui lui apprenait à détester l'esclavage, mais, de l'autre, il avait

[1] L'Académie française n'a pas hésité à proposer *la Mort de Lincoln* pour sujet du concours de poésie en 1867, et le prix a été décerné à l'œuvre vraiment belle d'un de nos meilleurs poëtes, M. Édouard Grenier.

le livre qui lui apprenait à respecter et à suivre pas à pas les lois); cette part, dis-je, fut si grande, si puissante, si modérée à la fois, que, lorsqu'une grande réunion, une grande convention, comme on dit aux États-Unis, s'assembla en 1860, à Chicago, pour l'élection d'un président, il fut proposé comme candidat. Il y avait six candidats, tous plus connus que lui, et surtout le célèbre Seward, dont le nom est attaché au sien, et qui mérite de partager sa gloire ; ils furent ballottés dans la convention de Chicago, une de ces villes dont on connaît à peine le nom lorsqu'elles sont déjà grandes comme une capitale; et, dans cette convention, on arriva, après une séance qui n'en finissait pas (comme celle-ci, je le crains bien) à ballotter le nom de Lincoln six ou sept fois.

A l'avant-dernier ballottage, un de ses amis lui écrivit par le télégraphe, car il était alors tranquillement dans sa petite maison, à Springfield : « Vous serez nommé, si vous promettez d'accorder les places d'avocat général et de directeur général de postes à tel ou tel. » Lincoln répondit aussitôt par cette dépêche : « Je n'accepte aucun marché et je refuse absolument. » Le soir, une autre dépêche lui apprit qu'il était président de la République ; on vint lui dire cela dans sa petite maison, et ce fut bientôt un tumulte extraordinaire à sa porte ; la nouvelle s'était répandue, et personne n'y voulait croire.

Il y avait surtout, dans les groupes, un gros Anglais établi à Springfield, qui criait tant qu'il pouvait : « C'est impossible ; comment voulez-vous qu'on nomme Président de la République des États-Unis un homme que j'ai vu ce matin aller chercher, dans un papier, pour dix sous de beefsteak et l'emporter pour son déjeuner ? »

C'était bien lui cependant, c'était Abraham Lincoln qu'on avait choisi comme Président des États-Unis, et deux jours après, une députation, ayant à sa tête le gouverneur de l'État, vint lui annoncer cette grande nouvelle. Il la reçut avec autant d'embarras que de tristesse, car il savait bien à quoi il s'engageait, et il n'avait pas grande confiance en lui-même ; mais il la reçut avec une simplicité véritablement touchante. Il alla ouvrir lui-même sa porte ; et puis, quand on lui eut annoncé qu'il était président des États-Unis, jugeant qu'il ne pouvait pas recevoir une si grande nouvelle sans prier ceux qui la lui apprenaient de se refraîchir un peu avec lui, il appella sa servante, fit apporter des verres, et il dit aux membres de la députation : « Je vous demande pardon, mais je n'ai pas d'autre breuvage que de la bière, la pure bière du père Adam, c'est-à-dire un verre d'eau. » Puis il les fit boire et trinquer.

Après cette acceptation si simple, Lincoln passa deux ou trois mois dans sa petite maison, parce que la con-

l'aspect des grands combats qui se sont livrés. J'ai appris à aimer mon pays dans ce petit livre, et, quand je lisais les récits des actes que mes pères ont accomplis pour l'indépendance, je sentais bien que ces guerres se faisaient pour quelque chose d'extraordinaire..... »

Arrivé à Philadelphie, il fut introduit dans la salle même où avait été proclamée l'indépendance. On lui demanda de lever, au moyen d'une corde, le drapeau qui était au-dessus de l'édifice; et là, avec simplicité, mais avec un accent attendri, il prononça ces simples paroles : « Mes amis, vous me priez de lever le drapeau sur cet édifice où a été prononcée la déclaration de l'indépendance. C'est bien une image de ce que je suis. Ce n'est pas moi qui ai fait ce drapeau, ce n'est pas moi qui ai fait la machine pour le lever, ce n'est même pas moi qui ai fait la corde pour le tirer ; je n'ai été qu'un instrument, je n'ai fait que prêter mon bras : c'est la nation qui a fait tout le reste. » Puis, prenant un ton plus ému, il dit : « Je me suis souvent demandé, en relisant notre constitution, qu'est-ce qui lui avait valu cette faveur d'être à

le faisant, ils ont prophétisé non-seulement l'avenir de leur pays, mais l'avenir du monde entier. Ils ont annoncé qu'un jour viendra où le poids qui pèse sur les épaules de tout homme venant en ce monde sera allégé, et c'est parce qu'ils ont mis ce principe dans leur constitution que cette constitution a duré. Pour moi, je ne sais pas ce qu'elle deviendra dans l'avenir ; mais, avant de me faire renoncer à ses principes, *on m'assassinera sur la place.* »

Ces paroles ne faisaient pas seulement allusion à un pressentiment qui, depuis qu'il avait été nommé président, agitait l'âme de Lincoln ; elles faisaient allusion à un complot qui, pendant son voyage, avait été ourdi contre sa vie, complot tellement menaçant, qu'il lui fallut prendre un chemin détourné et aller par Baltimore à Washington, où il arriva sans être attendu, pour éviter les misérables qui l'attendaient sur la route.

Messieurs, il était installé le 4 mars 1861 à Washington ; il avait été nommé régulièrement le 6 novembre 1860, et le 10 novembre, à Charleston, la séparation de la Caroline du Sud avait été proclamée. Il prononça son premier message d'inauguration au mois d'avril 1861, et quelques jours après, le fort Sumter était bombardé et la guerre civile éclatait ; en sorte que cet honnête Président, en quittant son habit d'avocat, se trouvait

tout d'un coup en face d'une guerre civile qui dura quatre années, prit des proportions gigantesques, et coûta aux États-Unis plus de dix milliards avec un million d'hommes!

Vous me permettrez, Messieurs, de ne pas vous raconter cette guerre ; je ne le puis pas et je ne le veux pas ; je ne le puis pas, parce qu'évidemment il faudrait entrer dans des détails que l'imagination ne peut se représenter, qu'il faudrait avoir une carte du pays, citer des noms que je ne pourrais prononcer ni vous faire retenir, et puis, j'ai une autre raison !

Je ne suis pas plus insensible qu'un autre à la gloire militaire, surtout quand elle est celle de mon pays. Quand j'entends raconter nos grandes guerres avec la merveilleuse facilité de ce grand esprit, notre historien national, dont j'aime à faire retentir ici le nom illustre, quand je lis les pages de M. Thiers, je me sens pris, moi aussi, de l'ardeur de la gloire des combats ; il me semble qu'il n'y a pas de plus beau spectacle au monde que celui de tous ces jeunes gens armés à la fois, enthousiastes et disciplinés, qui vont jouer leur vie pour l'honneur du drapeau de la patrie. Mais, Messieurs, avez-vous quelquefois parcouru un champ de bataille, ayant à la main un de ces livres consacrés aux récits des grandes guerres? Vous ouvrez le livre, vous tournez la page, vous croyez

que votre imagination va reproduire sur le terrain ces luttes ardentes, enflammées, vous croyez que vous allez contempler le choc des vivants. Ah ! que vous êtes bien vite détrompés ! le livre vous tombe des mains ; ce que vous rencontrez, ce sont quelques ossements blanchis, des cendres et des débris, et alors, Messieurs, de tous les brins d'herbe qui poussent sur cette tombe immense qui s'appelle un champ de victoire, il semble qu'il sorte des voix ! Ce sont les voix de ceux qui sont morts, et les voix de ceux qui sont morts nous disent : Vous qui vivez, vous qui jouissez de la lumière qui nous a été ravie, apprenez ce que coûte la discorde, et sachez le prix de la paix ! Ces voix, si vous savez leur prêter l'oreille de votre cœur, elles vous tiennent encore un autre langage. Après la victoire, et surtout en Amérique, surtout après une guerre civile, les cendres des vainqueurs et des vaincus sont mêlées, on ne peut plus les distinguer, il y a donc eu des morts des deux côtés, et, par conséquent, il y a eu des deux côtés de l'honneur, de la valeur, de la sincérité, du patriotisme, de la bonne foi, du sang répandu. Ne distinguez plus dans la vie ceux qui ne peuvent plus être distingués dans la mort, et, sur les champs de bataille, en même temps que vous apprenez à parler de la paix, apprenez à parler de la concorde et de la réconciliation !

... de cette guerre, et
... vement ce que faisait,
... l'honnête Lincoln à
... qui est le palais
... où tout le monde est

... une vie politique et
... son pays dans les
... formidable, et il avait
... devoirs quotidiens

... -Unis que tous
... y entrent sans
... Il y a une expression
... l'expression, mais
... *mper la main* du
... nnent *pomper*.
... sa présidence, se
... de ses prédéces-
... avait à sa table un
... êtes bien bon de re-
... général en chef fait
... de camp, et ce n'est
... donne audience. »
... que les choses se

un



passent de la sorte dans vos camps, mais c'est ainsi que dans la vie civile, au lieu d'être le représentant du peuple, on devient un personnage officiel qui ne sait plus rien que d'officiel. Pour moi, sans doute, les réceptions me font perdre bien du temps, mais cependant, en me mettant ainsi en contact avec tous, je respire le même air que le peuple qui m'entoure, il m'est plus facile de me souvenir que j'en suis sorti et que dans deux ou trois années je dois y rentrer ; j'appelle cela *mon bain d'opinion publique.* »

Ceux qu'il recevait ainsi pouvaient se classer en plusieurs catégories.

Il y avait d'abord les inutiles ; ceux-là, je n'en parle pas, il est probable que c'était le plus grand nombre. Il y avait ensuite les pauvres et les souffrants, auxquels il donnait les plus longues audiences, surtout quand c'était des blessés militaires. Puis il y avait les mécontents qui blâmaient ses actes et voulaient que d'autres mesures fussent prises. Avec ceux-là, il s'en tirait, grâce à son imperturbable bonne humeur, en leur racontant des histoires, dont vous me permettrez de redire quelques-unes, afin d'égayer ce que cette causerie a d'un peu sévère.

Un jour, on vient lui dire qu'il fallait destituer le général Grant, qui est maintenant l'illustre et populaire

président des États-Unis, c'était à la suite de nombreuses défaites des armées du Nord, car vous savez que ces armées ont commencé par être souvent battues. Grant, avec Sherman, avait été l'un des premiers généraux du Nord victorieux ; on vint lui demander de le destituer. « Pourquoi ? demanda-t-il. — C'est parce que, lui dit-on, il boit trop de whiskey » ; à quoi Lincoln répondit simplement : « Ah ! il boit trop de whiskey ; pouvez-vous me dire où il se le procure ? parce que j'aimerais assez à en envoyer un baril aux autres généraux. »

Une autre fois, on lui dit : « Voilà bien des défaites, elle est bien dure cette guerre, on entend encore le canon qui tonne de tel côté. — Tant mieux ! s'écria-t-il. — Quoi ! il y a déjà tant de sang versé et vous dites *tant mieux !* en apprenant que le canon se fait entendre ! — Oh ! dit-il, je me rappelle qu'il y avait dans mon voisinage à Springfield une brave femme qui avait beaucoup d'enfants, ils étaient toujours dans la rue et elle ne savait ce qu'ils faisaient, et quand elle en entendait un qui criait, elle disait : « Ah ! au moins, je suis sûre qu'il y en a un encore en vie. »

A côté des mécontents, il y avait les pressés qui lui disaient : « Allez donc plus vite, émancipez tout de suite les esclaves, provoquez les étrangers. » A ceux-là, il répondait : « Vous voulez que j'émancipe les esclaves, mais

je suis avant tout chargé de sauver l'Union ; j'aime mieux sacrifier une jambe et sauver le corps, et quant aux esclaves, j'y viendrai. Lorsque j'étais dans la forêt, je savais bien qu'il y avait des torrents, mais je ne me suis jamais demandé comment je les traverserais avant d'être arrivé au bord. » Une autre fois il disait : « Quand Blondin passe sur la corde roide la cataracte du Niagara, vous ne dites pas : Blondin se tient trop à gauche ou trop à droite, il a mal fait l'essai de sa gravité, Blondin n'est pas bien habile, Blondin n'est pas joli garçon ; vous retenez votre haleine, vous faites des vœux pour qu'il arrive de l'autre côté. Eh bien, je suis comme Blondin, je traverse sur un fil une épouvantable cataracte ; je vous prie, retenez votre haleine et faites des vœux pour que j'arrive de l'autre côté. »

Mais il y en avait d'autres, Messieurs, qui n'étaient ni les pressés ni les mécontents ; c'étaient les lâches ou les faibles, qui auraient voulu des compromis. On vint lui demander un jour de traiter avec les séparatistes, et il répondit encore par une petite histoire : « J'ai connu, dit-il, un charpentier, dans ma jeunesse, qui se vantait de faire des ponts sur tous les torrents. Un jour, pour se moquer de lui, on lui dit : est-ce que vous feriez bien un pont entre la terre et l'enfer ? Il répondit : Oui, je bâtirais très-bien un pont entre la terre et l'enfer, seulement

je crois que de l'autre côté il n'y a pas de point d'appui; vous me demandez de faire un pont entre les États-Unis et les confédérés; seulement, je crois que de l'autre côté il n'y a pas de point d'appui. »

Comme on insistait en racontant que Charles Ier avait traité avec son parlement, il répondit à celui qui avait présenté cet exemple historique: « Je n'entends rien à l'histoire, demandez à mon secrétaire d'État; cependant, je crois bien me rappeler que Charles Ier y a perdu la tête. »

Gai, familier en face du public, cet homme vraiment extraordinaire se retrouvait soucieux et grave en face des devoirs de sa haute fonction. Il travaillait le jour et la nuit. Son premier soin avait été de choisir pour ministre ses concurrents eux-mêmes, et les hommes les plus considérés de l'Union, l'illustre Seward, le savant Chase, l'énergique Stanton. Sans être ni guerrier, ni financier, ni orateur, ni diplomate, il organisait l'armée et lui donnait des chefs comme Mac Clellan, Meade, Sheridan, Sherman, Grant; il obtenait du pays des sacrifices immenses; il inspirait et imposait confiance au congrès; il tenait tête avec dignité au mauvais vouloir des puissances étrangères; enfin il communiquait avec le pays et avec l'opinion universelle par des *Messages* toujours pleins de force, de franchise et souvent d'éloquence.

Ses biographes nous ont appris à quelle époque il était devenu éloquent ; il devait ce don surtout à Shakespeare, pour lequel il avait, à la fin de sa vie, une admiration passionnée. C'était, avec sa mère, la Bible, Washington et Blakstone, son cinquième instituteur. Il savait par cœur et il récitait souvent avec âme des scènes entières de *Macbeth* ou d'*Hamlet*. Nous savons aussi qu'il murmurait, en pleurant, des vers mélancoliques, lorsque son cœur était déchiré, comme il le fut au début de la guerre, par la mort du colonel Ellsworth, son ami, par la nouvelle de tant de désastres successifs, mais surtout par la perte d'un de ses trois fils, William.

Frappé de ces malheurs, cet homme sensible et chrétien les avait regardés en silence comme des châtiments d'en haut, et il avait fait vœu, si la fortune revenait à ses armes, et si les nécessités de la guerre lui conféraient un pouvoir dictatorial, de prononcer l'émancipation des esclaves. C'est en 1862 que le moment lui parut enfin venu et qu'il rédigea lui-même la proclamation d'émancipation. C'est le 22 septembre qu'elle fut publiée, et ce fut seulement le 1er janvier 1863 qu'elle fut suivie d'une proclamation définitive. Je ne vous raconterai pas en détail l'histoire de cette proclamation immortelle, qui place à jamais Lincoln au rang des plus grands bienfaiteurs des hommes. J'aime seulement à penser avec vous à la

joie qui dut inonder ce cœur abreuvé de tant d'amertumes! Quel souffle d'air pur et frais sur ce front penché et baigné de sueur? Dites-moi, y a-t-il dans les longues années de l'histoire, dans les jours sans nombre de la vie des hommes sur la terre, quelque chose d'aussi beau que cette minute, cette seconde sacrée, où ce fils d'ouvrier, cet honnête homme, nourri de la vie de Washington et de la Bible, ce chrétien, put mettre son simple nom au bas d'une page qui émancipait tout d'un coup quatre millions de créatures humaines! Non, je ne crois pas qu'aucun triomphateur, aucun conquérant, aucun fondateur d'empire ait eu dans sa vie un acte et un moment comparables à l'acte et au moment qui porteront jusqu'à la postérité la plus reculée le nom d'Abraham Lincoln, le libérateur des esclaves!

Voici, Messieurs, par quels termes véritablement éloquents se termine cette page d'honneur du dix-neuvième siècle.

« J'ordonne et je déclare que toutes les personnes te-
« nues comme esclaves, dans les États, sont et seront dé-
« sormais *libres*, et que le gouvernement, l'armée, la ma-
« rine, feront reconnaître et maintenir leur liberté.

« Sur cet acte, regardé sincèrement comme un acte
« de justice, autorisé, en cas de nécessité militaire, par la

« Constitution, j'invoque la faveur de Dieu et l'opinion du « monde !

« Donné à Washington, le premier jour de janvier, la « 1863e année du Seigneur et la 87e année de l'indépen- « dance.

« ABRAHAM LINCOLN.

« WILLIAM SEWARD. »

Ni la faveur de Dieu ni l'opinion du monde ne lui manquèrent, car l'année 1864 fut une année de triomphe, et l'année 1865 vit à la fin la réélection sans conteste du président Lincoln, la prise de Richmond par Grant, la capitulation si honorable du général Lee, et celle non moins honorable et non moins courtoise du général Johnson devant Sherman.

C'est le 4 mars 1865 que Lincoln fut réinstallé président des États-Unis. C'est le 5 avril que Richmond fut pris. Il s'y rendit le 7, et il y fit une entrée admirable, aux acclamations de son armée victorieuse et des pauvres noirs affranchis, qui baisaient la trace de ses pas. C'est le 11 avril qu'il devait mourir martyr sous les coups d'un assassin !

Il ne me reste plus pour achever cette vie mémorable et déposer dans votre souvenir quelque chose de l'en-

thousiasme qui m'anime en présence de cette grande mémoire, il ne me reste plus, pour vous la faire nettement apprécier et mesurer à sa véritable grandeur, qu'à vous faire entendre les paroles que cet homme, qui n'était pas un lettré, qui n'était pas un maître dans l'art d'écrire, ni un grand génie, adressait à son pays dans son dernier message d'inauguration du mois de mars 1865 :

« Concitoyens,

« Au moment de prêter pour la seconde fois le serment pour la présidence, j'ai moins à vous dire que la première fois. Alors un exposé détaillé de la conduite à tenir était nécessaire. Maintenant, après quatre années pendant lesquelles l'opinion publique a été consultée à chaque point, à chaque phase du grand conflit qui absorbe encore l'attention et occupe l'énergie de la nation, peu de choses nouvelles peuvent vous être dites.

« Les progrès de nos armes, dont tout dépend principalement, sont aussi bien connus de la nation que de moi-même, et, j'en ai la confiance, ils sont de nature à nous satisfaire et à nous encourager. Avec une pleine espérance dans l'avenir, je ne puis cependant aventurer aucune prédiction.

« A la même date, il y a quatre ans, tous les esprits

inquiets s'attendaient à une guerre civile imminente. Tous la redoutaient; tous cherchaient à l'éviter. Pendant que je vous adressais, à cette place, mon discours d'inauguration, dévoués ensemble à sauver l'Union sans guerre, des agents parcouraient la ville, cherchant à détruire l'Union par la guerre, à la dissoudre et à la diviser. Les deux partis maudissaient la guerre; mais l'un aimait mieux faire la guerre que de laisser vivre la nation, l'autre que la laisser périr, et la guerre éclata.

« Un huitième de la population se composait d'esclaves de couleur cantonnés au sud de l'Union. Ces esclaves étaient un intérêt particulier et puissant. *Tout le monde savait qu'ils étaient, en réalité, la cause de la guerre.* Fortifier, étendre, perpétuer cette institution était l'objet qui poussait les insurgés à rompre l'Union par les armes, tandis que le gouvernement réclamait seulement le droit de la limiter sur le territoire national.

« Aucun des partis ne supposait que la guerre dût atteindre de telles proportions ou une si longue durée. Aucun ne supposait que la cause du conflit cesserait avec ce conflit ou même avant. Chacun s'attendait à un triomphe plus aisé, à un résultat moins fondamental, moins surprenant.

« Des deux côtés, nous lisons la même Bible, nous prions le même Dieu, et chacun l'invoque contre son ad-

versaire. *Il peut sembler étrange que des hommes osent invoquer le Dieu juste, en mangeant du pain à la sueur du front d'autres hommes ; mais ne les jugeons pas, pour ne pas être jugés.* Les prières des deux partis ne pouvaient pas être exaucées à la fois. Aucune ne l'a été pleinement. Le Tout-Puissant a ses voies. Malheur au monde à cause des scandales, il faut qu'il y ait des scandales, mais malheur à ceux par qui vient le scandale !

« Si nous pouvons supposer que l'esclavage américain est un de ces scandales permis par Dieu, mais qu'il lui plaît enfin de détruire, et s'il a déchaîné au Nord et au Sud à la fois cette terrible guerre comme le châtiment dû à ceux par qui a été fait le scandale, pouvons-nous voir dans ceci aucune dérogation à ces attributs que tous ceux qui croient à un Dieu vivant lui reconnaissent ? Nous espérons profondément, nous devons demander avec ferveur, que cette terrible malédiction de la guerre cesse enfin.

« Maintenant, si *la volonté de Dieu est que la guerre continue jusqu'à ce que toute la richesse acquise pendant deux cent cinquante ans par le travail des esclaves soit épuisée, et jusqu'à ce que chaque goutte de sang tirée par le fouet soit payée par une autre goutte de sang tirée par le sabre*, il faut encore redire ce qui a été dit il y a trois mille ans : « Les jugements du Seigneur sont justes et entièrement droits. »

« Sans méchanceté pour personne, avec fermeté dans le droit, autant que Dieu nous permet de saisir le droit, travaillons à finir la tâche dans laquelle nous sommes engagés, à panser les plaies de la patrie, à récompenser ceux qui se battent pour elle, leurs veuves, leurs orphelins, à faire tout ce qui peut amener et consolider une juste et longue paix entre nous et avec tous les peuples. »

Celui qui, revêtu de la plus haute puissance du monde, commandant à plus de huit cent mille soldats, premier magistrat d'un nation de trente millions d'hommes, à la veille de la réconciliation ou au moins de la pacification de son pays, écrivait ces belles paroles, si solennelles, si touchantes que je ne crois pas qu'il en soit jamais tombé de plus belles des lèvres d'aucun souverain de ce monde, cet homme se rendit le 15 avril 1865 à une représentation dramatique, malgré lui, mais parce qu'on y avait annoncé sa présence et qu'il ne voulait pas se soustraire à cet hommage, que, dans sa modestie, il regardait comme rendu à la liberté recouvrée des esclaves et à l'union recouvrée de sa patrie et non à sa personne. C'est alors qu'un misérable, dont le crime, je veux le dire et je le crois, était isolé, un misérable, un fou, d'une main assurée, lui tira dans la tête un coup de pistolet qui l'étendit roide mort entre sa femme et ses enfants.

Messieurs, ne croyez pas, je vous prie, un seul instant,

que je plaigne ici cette mort. Non ! cette mort soudaine a ajouté à la gloire de Lincoln une majesté véritablement incomparable. Non ! cette mort est une leçon de plus, elle apprend que le sang versé rejaillit avant tout sur les mains qui le versent, et passe du flanc de la victime au front du meurtrier. Détestons, maudissons ensemble, les crimes politiques, l'échafaud aussi bien que le poignard ! Si celui qui verse le sang n'est qu'un fanatique isolé, il tombe dans ce charnier, où l'oubli public ensevelit avec réprobation les grands criminels. Mais s'il représente une cause, le sang de la victime rejaillit sur la cause, et au moment même où le fanatique a pu se dire que sa cause était triomphante, elle est vaincue, parce qu'elle est déshonorée !

La mort de Lincoln ajoute donc à sa mémoire plus de grandeur, et aux leçons qui sortent, comme autant de rayons éclatants, de cette belle vie, elle ajoute une leçon supérieure.

Et maintenant, que vous dire de la cérémonie de ses funérailles ? Vous pensez bien ce que dut être l'émotion, la consternation de la nation tout entière. Au sud comme au nord, quand on apprit cette fin violente de la capitulation de Richmond, lorsque l'œuvre n'était pas encore complétée, que la réconciliation était insuffisante, ce fut un deuil universel. Le travail, et en quelque sorte la vie

nationale, s'interrompirent pendant quelques jours, lorsque les restes du pauvre Lincoln, d'abord présentés à une foule immense et éperdue, furent portés de ville en ville. Il avait suivi dans le triomphe de son pouvoir naissant, cinq ans auparavant, la route de Springfield à Washington ; ce fut un autre triomphe funèbre, lorsque ses restes partirent de Washington, s'arrêtant dans toutes les capitales des États, et lorsqu'à la fin ils arrivèrent dans cette petite ville de Springfield, dans cette patrie de sa jeunesse et de son obscurité, où on l'avait vu venir tout enfant, pauvre, en haillons, où il avait travaillé, où il avait grandi, qu'il avait quittée pour devenir président de la République et où il revenait martyr, mais après avoir assuré la victoire de cette grande cause de la patrie et de la liberté pour laquelle il était prêt alors à donner et il avait en effet donné sa vie.

Fermons maintenant l'histoire pathétique de cette belle existence.

Est-ce que je n'avais pas raison, Messieurs, de vous dire en commençant que j'allais vous intéresser à un sujet étranger ou plutôt supérieur à toutes les passions politiques ? Est-ce que dans tous les pays, à toutes les époques, à quelque parti, à quelque race que l'on appartienne, on ne se sent pas ému d'admiration devant le spectacle de la résurrection d'un grand peuple, du triomphe d'une

juste cause, des actes irréprochables d'un honnête homme au pouvoir?

Deux fois en un siècle les États-Unis ont montré au monde un peuple de marchands et de paysans qui engendre une armée sans que cette armée engendre un despote, et sans que l'esprit militaire tue l'esprit de liberté. Un signe évident de Providence s'est montré, clarté bien rare ici-bas! dans cette guerre commencée sans aucun projet d'affranchissement des esclaves et qui se termine par ce grand acte de justice et d'humanité, dont nul n'a depuis quatre ans à regretter les conséquences, qui donnent chaque jour un démenti aux sinistres prédictions.

Enfin nous avons vu, nous avons suivi, nous avons entendu le plus honnête des hommes se tirant à sa gloire, sans fouler aux pieds ni un droit ni une vertu, de circonstances effroyables. L'espèce humaine a produit un héros!

Je n'exagère rien, Messieurs. On nous parle des grands travaux d'Hercule, on nous raconte les légendes de ces chevaliers qui ont donné leur vie pour la vérité. Est-ce qu'il y a quelque chose de plus beau dans ces vieux souvenirs que la vie du bûcheron de Springfield?

Il me semble le voir d'abord au pied d'une montagne, puis s'élevant peu à peu jusqu'au sommet, en traversant

toutes les difficultés, toutes les épreuves semées par une main mystérieuse sur le chemin si dramatique de sa vie. Il a rencontré d'abord, en sortant de son berceau, la pauvreté ; à force de travail, il a surmonté ce monstre et la pauvreté a reculé. Il a rencontré ensuite l'ignorance, et prenant sur ses jours et sur ses nuits tous les instants qu'il pouvait arracher au travail, il a surmonté l'ignorance. Il a monté encore plus haut, et il a rencontré le préjugé, le préjugé, le plus redoutable des ennemis, celui qui s'appuie sur l'opinion et sur l'origine, il l'a combattu corps à corps, et il en est encore devenu le maître, aux applaudissements d'un peuple qui l'a porté au pouvoir qu'il n'avait pas cherché. Mais tout n'était pas dit! Sur ce sommet, il a rencontré l'ambition, l'ambition personnelle, l'ambition égoïste, monstre séduisant et terrible avec lequel cet honnête homme n'a pas hésité à se mesurer encore, et qu'il a fini par écarter de son chemin, dédaignant de fonder sa famille, pourvu qu'il lui fût donné de fonder sa patrie.

Je le contemple enfin, Messieurs, comme au milieu d'un vaste incendie, un incendie où il se jette la tête la première parce qu'il faut sauver les lois de son pays, les lois d'un pays sur lequel le monde entier a les yeux, il faut arracher les esclaves aux horreurs de la servitude. Je le vois se jeter dans cet incendie, prendre la patrie

comme une mère et la porter sur ses épaules, briser les chaînes de ses frères, les émanciper et mettre son nom au bas de l'acte qui assure à jamais leur titre d'hommes libres. Je le vois enfin, quand l'incendie s'apaise, frappé lui-même, tombant mort, les yeux agonisants, mais pouvant encore jeter un dernier regard satisfait sur sa patrie pacifiée et sur ses frères en liberté !

Vous permettrez bien que j'admire, dans cet homme, non-seulement un type supérieur de la race américaine, mais un des types les plus élevés et les plus respectables de la race humaine. J'éprouve, en prononçant le nom d'Abraham Lincoln, ce frémissement d'admiration qu'on éprouve lorsqu'on dit en découvrant sa tête : *Voilà un grand homme !* Je sens aussi dans ma poitrine ce frisson bien plus rare, ce sentiment de respect attendri qui envahit l'âme lorsque, passant à côté d'un de ces hommes choisis pour être les dominateurs du monde, on peut dire, en toute sécurité de conscience : J'ai vu un grand homme, mais j'ai vu avant tout un *brave homme !*

II

LE GÉNÉRAL ULYSSE GRANT

PRÉSIDENT ACTUEL DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

— 1870 —

Messieurs,

Après avoir raconté devant un autre auditoire la vie d'Abraham Lincoln, je vais tâcher de retracer la carrière héroïque de son successeur, le général Ulysse Grant, président actuel des États-Unis d'Amérique, bien qu'en le faisant je sache très-bien que je n'obéis ni aux lois de l'histoire, ni aux préceptes de l'art.

L'histoire consent difficilement à ce que l'on fasse la biographie d'une personne vivante; elle aime mieux que la mort ait reculé la perspective, refroidi la louange, et que le nom célèbre d'un homme ait mérité de fixer, après de longues années, les regards désintéressés de

la postérité. De même, l'art se refuse à prendre au sérieux le portrait d'un homme fait par un peintre qui ne l'a jamais vu ; on ne le croit pas volontiers ressemblant.

Mais vous me pardonnerez, parce que je n'aspire pas bien haut. J'aspire uniquement au succès de ce peintre modeste qui avait écrit sur sa porte : « Ressemblance garantie, cent francs ; demi-ressemblance, cinquante francs; air de famille, cinq francs. »

Voilà bien, en effet, ce que je cherche. Je voudrais précisément fixer, à l'aide des événements principaux de la guerre des États-Unis, quelques-un des traits seulement du héros que je représente, lui donner un air de famille, de cette grande famille des Américains qui occupe une si large place dans l'histoire des hommes au temps où nous vivons.

Avant tout, je ne veux point, dans cet entretien familier, prendre le parti des victorieux et triompher avec le Nord contre le Sud. Je suis et j'ai été, dès le début, un partisan résolu du Nord ; mais, au point de vue où nous devons nous placer aujourd'hui, à la distance où nous sommes, étant tous désireux que les traces d'une longue guerre fratricide disparaissent et dans les cœurs et dans les faits, nous devons considérer les vainqueurs du Nord et leurs adversaires du Sud comme deux parties d'une

grande famille un instant divisée, mais enfin réconciliée. Le droit était du côté du Nord, et le droit a triomphé. Dans la lutte qui a précédé ce triomphe, la convenance autant que la justice nous oblige à flétrir des deux côtés beaucoup de crimes, et des deux côtés à admirer beaucoup de vertus.

Il convient d'entrer dans les sentiments qui devaient animer les vainqueurs et les vaincus au moment de la scène sublime qui se passa autour de la ville de Richmond au commencement du printemps de 1865, il y a cinq ans. Les deux armées étaient en présence, au lendemain d'une violente bataille, à laquelle est resté, dans la mémoire de tout Américain, le nom de bataille des Cinq-Fourches, près de Petersburg. Le président des États du Sud venait de quitter Richmond pour se réfugier à Danville, sur l'avis du commandant de l'armée vaincue, et une correspondance s'était ouverte entre les deux valeureux chefs qui s'étaient livré bataille. C'était le chef de l'armée victorieuse qui, le premier, avait écrit au chef de l'armée vaincue dans des termes d'un véritable respect, et le chef de l'armée vaincue avait répondu avec la même courtoisie ; en consentant à la capitulation, il avait demandé que les termes en fussent parfaitement dignes de l'armée à laquelle il commandait, et qu'on laissât à tous ses officiers leurs armes et leurs chevaux. Le vainqueur y avait con-

senti, et l'on vit alors ce spectacle extrêmement émouvant : l'armée victorieuse fit le salut militaire, et l'armée vaincue, précédée de ses officiers à cheval, se présenta en bon ordre ; les soldats mirent leurs armes en faisceaux, puis, adressant un adieu pénible à leurs drapeaux, ils les plantèrent dans le sol en les embrassant, pendant que les vainqueurs s'inclinaient avec respect. Après l'adieu au drapeau, les 25,000 soldats de l'armé de la Virginie défilèrent lentement, retournant dans leurs foyers, pendant que les deux états-majors chevauchaient réunis derrière les deux commandants en chef, si dignes l'un de l'autre qu'on pouvait se demander quel était le vainqueur et quel était le vaincu. Le vaincu se nommait Robert Lee, descendant de Washington ; le vainqueur était le plébéien Ulysse Grant, — Grant et Lee, deux noms qu'il ne faut pas séparer, et qui sont environnés d'un égal respect par tous ceux qui admirent l'honneur, le talent, le génie militaire et le courage civil.

Le général Grant, cinq ans auparavant, était un obscur ouvrier tanneur de la petite ville de Galena, dans l'Illinois, l'un des États de l'Ouest, de l'autre côté du Missis-sipi, et il assistait, au printemps de 1861, à une réunion populaire convoquée à l'occasion de l'ouverture des premières hostilités, qui avaient eu lieu, vous vous le rappelez, au commencement de 1860, après la première

élection du président Lincoln. Le Sud avait follement engagé la lutte par la prise du fort Sumter et l'invasion du Maryland. On venait d'en recevoir la nouvelle dans l'État habité par Grant, et aussitôt des réunions populaires s'étaient assemblées. Il y avait dans cet État une grande division d'opinions. Les réunions étaient ardentes et passionnées, et l'obscur tanneur qu'on appelait Ulysse Grant y assistait avec la froideur qui faisait le fond de son caractère. Un jeune avocat très-maigre et très-grand, aux cheveux noirs, qui y assistait comme lui, s'était écrié avec une éloquence passionnée : « Je suis démocrate, mais il ne s'agit pas de politique, il s'agit d'avoir une patrie ou de n'en pas avoir, et je suis d'avis qu'après ce qui vient de se passer, nous n'avons plus qu'à faire appel au Dieu des batailles ! » Ces paroles de l'avocat avaient remué l'âme du tanneur.

Le tanneur, en 1865, devait mériter ce grade de lieutenant général qui avait été accordé avant lui au seul Washington, et devenir président des États-Unis ; — l'avocat, c'était Rawlins, le futur chef d'état-major du géneral sauveur de la patrie. C'est donc de 1861 à 1865, en quatre ans, que s'éleva tout d'un coup et comme une fusée dans la nuit l'étoile de cet homme dont le nom devait jeter tant d'éclat.

Ulysse Grant était né en 1822 d'un tanneur établi à Point-

Pleasant, dans l'État d'Ohio ; toute la famille travaillait le cuir de ses mains et vendait ensuite le produit de son travail. Il avait plusieurs frères, et il avait reçu en naissant le nom singulier d'Ulysse par la faute de Fénelon. La famille possédait un *Télémaque*, et les lectures se faisaient souvent dans ce livre à peu près unique. Or les grands parents, réunis à la naissance de l'enfant avec le père et la mère, avaient mis aux voix le nom à lui donner. Il y eut une tante romantique qui demanda le nom de Théodore ; une autre, imbue de l'esprit biblique, proposait qu'on l'appelât Hiram ; le grand-père et la grand'mère préférèrent qu'on l'appelât Ulysse. — En 1823, la famille vint se fixer à Georgetown. Ulysse Grant fut envoyé à l'école, puis, arrivé à l'âge de dix-sept ans, comme il était très-vigoureux malgré sa petite taille, il demanda à être militaire, et fut assez heureux pour obtenir un brevet de cadet à l'école militaire de West-Point.

Tous ceux qui ont présente à l'esprit l'histoire de Washington savent que West-Point était une position militaire importante où l'illustre général, étant en tournée, eut la douleur d'apprendre la défection d'Arnold, et où se passa aussi le triste incident de la capture du major André, cet officier brillant et chevaleresque, qui fut pendu comme traître et mourut en héros. Washington avait demandé la transformation de cette forteresse en une école

militaire; elle a été depuis parfaitement organisée, et chaque district *congressionnel* a le droit d'envoyer un cadet à l'école de West-Point.

Grant ne se fit remarquer par aucune supériorité à cette école ; il y passait pour un bon garçon silencieux et médiocre ; en un seul point, il montra une capacité hors ligne, c'était comme cavalier. Après trois années d'école, à vingt et un ans, il fut attaché comme sous-lieutenant surnuméraire au 4e régiment d'infanterie et envoyé à la guerre du Mexique, où il se distingua, sous le général Taylor, au siége de la Vera-Cruz. Revenu dans ses foyers, marié en 1848 à la fille du colonel Dent, il fut de nouveau envoyé dans l'Oregon par la Californie et Panama, en 1853, campagne pendant laquelle il affronta le choléra aussi souvent que la mitraille. Après sept ans de service, il donna sa démission, en 1854, et, pourvu du grade de capitaine, il vint s'établir à quelques lieues de Saint-Louis, dans le Missouri, comme fermier. Père de quatre enfants, très-pauvre, très-laborieux, il allait à la ville de Saint-Louis, à 14 milles de sa ferme, vendre du bois. Il avait de beaux chevaux, et beaucoup d'habitants de Saint-Louis se rappellent très-bien avoir vu cet homme silencieux et agile qui amenait son bois et s'en retournait dans sa voiture qu'il déchargeait lui-même avant de se faire payer, si mal vêtu que d'anciens cama-

rades, fort ardents à le solliciter depuis, dédaignaient alors de le reconnaître. Réussissant mal comme fermier, Grant se décida à aller tenter la fortune à Saint-Louis, où il se fit l'associé d'un collecteur de rentes. Il y a encore au coin d'une rue de Saint-Louis de Missouri une enseigne avec ces mots : *Boggs et Grant, collecteurs de rentes.* Les collecteurs de rentes sont des gens qui vont dans tout le pays recevoir des loyers, qui prêtent sur hypothèques et qui font une foule de petits tripotages financiers dans le ressort de la province. Il ne réussit pas mieux dans ce nouvel État. Toujours le même, assez mal mis, assez mal tourné, on le voyait se promener avec quelques anciens camarades en compagnie desquels il ne lui était pas indifférent de prendre un petit verre de wiskey ; puis il revenait au logis prendre sa pipe tristement, et attendre les affaires, qui venaient peu.

Fatigué de tenter en vain la fortune, Ulysse Grant se décida à retourner en 1859 dans la petite ville de Galena, où étaient restés son père, sa mère et ses frères, et il se mit à travailler avec eux de ses mains et à faire le commerce des cuirs. C'est dans cette humble situation

de la sécession de 1861. Il avait

n'ayant jamais connu la gloire ni

ier avec la misère, le travail et le

En sortant de la réunion publique où les paroles de Rawlins l'avaient ému, le brave capitaine dit à son père : « Puisque l'État m'a élevé à ses frais, il serait bien à moi de me mettre à son service. » Et Grant écrivit au gouverneur de l'État pour demander un petit grade dans la milice des volontaires. Le gouverneur ne lui répondit pas. Il alla alors modestement solliciter l'appui d'un représentant de son pays, qui voulut bien s'intéresser à cet obscur capitaine redevenu ouvrier, et le présenter au gouverneur. Ce représentant, savez-vous qui il était ? C'était l'ambassadeur actuel des États-Unis à Paris, M. Washburn, qui eut ainsi l'honneur d'apostiller la demande de Grant pour être lieutenant ou capitaine dans la milice de l'État du Missouri en 1861.

Il commença par commander une compagnie de volontaires de l'Union, qui se trouvait à cinq lieues de là, dans la petite ville de Springfield, qui avait donné naissance à Abraham Lincoln. Le premier jour, ses soldats le tournèrent en ridicule, mais bientôt ils étaient forcés au respect, et, apprécié promptement par ses chefs autant que par ses subordonnés, Grant commença la campagne de l'Ouest en qualité de colonel.

Ici, Messieurs, j'ai besoin de votre patience. C'est toujours une tâche bien difficile que de faire des récits de bataille, même la plume à la main. Mais vous ne vous

attendez pas à voir sortir de mes lèvres des régiments, des canons, des plans, des cartes, et je suis obligé de vous demander beaucoup d'attention et surtout d'indulgence.

On peut diviser la guerre de la sécession en deux parties bien distinctes, la petite guerre et la grande guerre. Au commencement, on crut qu'on en finirait avec une petite guerre. Si vous voulez bien supposer que vous regardez sur la carte la place où se trouve Washington, la capitale des États du Nord, et Richmond, qui était devenue la capitale des États du Sud, vous serez étonnés de voir qu'il n'y a pas entre ces deux villes une distance de plus de trente lieues, celle qui sépare Paris d'Orléans, et si vous faites attention que Washington n'est séparé de la Virginie que par le Potomac, vous comprendrez que les deux armées, à la porte même de Washington, pouvaient, d'une rive à l'autre du Potomac, suivre les mouvements l'une de l'autre.

On croyait, au Nord, qu'on n'avait à résister qu'à une révolte sans importance, et l'on croyait encore plus fermement, au Sud, qu'on n'avait qu'à frapper un grand coup sur Washington et que tout serait fini. Le Nord était sans défense, le Sud bien préparé. Le président Buchanan avait disséminé la petite armée du Nord, garni les arse-[illegible] Sud, et tout préparé pour un succès, rendu plus

probable encore par la valeur et l'habileté des généraux qui entouraient Jefferson Davis.

En effet, le résultat des premières campagnes de 1861 et 1862 fut tout en faveur du Sud. Je me rappelle encore la joie des nombreux partisans de la sécession américaine dans notre pays, et la stupeur des rares amis de Lincoln et du Nord, lorsque l'on apprenait jour par jour, après la prise du fort Sumter, la défection des grands États, de la Virginie, de la Caroline du Nord, puis du Tennessee, de l'Arkansas, et, peu de temps après, la nouvelle de la première défaite du Nord à la bataille de Bull's-Run, suivie de quelques heureuses expéditions maritimes, mais des tentatives infructueuses de Mac-Clellan contre Richmond, arrêtées par la sanglante défaite de Gaines-Hill, insuffisamment réparée elle-même par la journée d'Anthietham et la défense de Washington, que l'on crut un moment pris et occupé par les confédérés.

La campagne de 1863, qui vit le Maryland envahi pour la seconde fois, les confédérés vainqueurs à Chancellorsville et à Fredericksburg, mais affaiblis pourtant par la victoire de Gettysburg et par la perte de l'héroïque Stonewall Jackson, qui valait à lui seul une armée, laissa les deux partis en présence, plus excités que jamais, séparés pour ainsi dire par un fleuve de sang et par des monta-

gnes de morts, mais tous les deux trop certains que la guerre allait prendre des proportions gigantesques et changer de terrain.

Le président Lincoln, avec le secours de ses ministres, Stanton, Chase, Seward, Welles, avait improvisé des armées. Au début, il n'avait que 15,000 hommes, et même, après la prise du fort Sumter, il n'avait cru nécessaire d'appeler sous les armes que 75,000 miliciens. Heureusement la marine était mieux préparée : repoussée du Jame's-River, où elle avait tenté de s'approcher de Richmond, par les combats si connus du *Merrimac* et du *Monitor*, ces boîtes à mitraille flottantes, la marine était parvenue à faire le tour des États du Sud et à mettre la main sur la Nouvelle-Orléans et sur les bouches du Mississipi. Mais le parcours du fleuve appartenait aux confédérés, qui étaient sur le point de s'emparer même, en remontant très-haut vers le Nord, du poste important de Cairo, où le Mississipi reçoit les eaux de l'Ohio, lorsqu'au commencement de 1862, ils trouvèrent devant eux, à la tête des milices de l'Ohio et de l'Indiana, ce petit général dont le nom n'avait jamais été prononcé à Washington, n'était jamais parvenu en Europe, où l'on n'en entendit pas parler avant 1864, et qui s'appelait Ulysse Grant. Avec son apparition, par ses efforts opiniâtres et précipités, commence, pour les États-Unis, le retour de

la fortune, et la guerre devient un drame gigantesque, dont les scènes, au lieu d'être resserrées entre les deux capitales du Nord et du Sud, se jouent à des distances énormes, sur les fleuves, sur la mer, sur la terre, dans le plus vaste cercle où se soit jamais déployé le génie sanglant des batailles.

Pour suivre toute cette entreprise extraordinaire, représentez-vous, Messieurs, pour un moment, le territoire des États-Unis comme un immense carré dont l'Océan et le Mississipi forment les deux côtés perpendiculaires ; les villes de Washington et de Richmond sont en face l'une de l'autre dans l'intérieur de ce carré, et l'opération poursuivie consiste à s'emparer des quatre côtés du carré et à revenir au centre investir Richmond en s'en rapprochant de toutes parts, en cernant, en détruisant, par des coups répétés, les armées qui la défendent, en soumettant les États qui les recrutent. Un ancien batelier, Lincoln, fait voter les ressources, lève les hommes, donne les ordres, soutient les courages, et un ancien tanneur, Grant, petit capitaine d'une petite milice, va tout à coup s'élever par des victoires à la tête de toute une nation en armes et devenir le marteau qui brisera la résistance.

C'est en 1862 que Grant, parti de Cairo et appuyé par la flottille fédérale de Foote et de Porter, s'empare des forts Henry et Donelson, assure la possession du Mis-

souri, du Tennessee, et bientôt de tout l'Ouest, par la victoire de Pittsburg et l'évacuation de Corinthe, malgré les efforts de Beauregard, envoyé par le Sud avec 60,000 hommes. Pendant la même année, l'amiral Farragut avait bloqué les côtes du Sud, pris la Nouvelle-Orléans, remonté le Mississipi, et pour que le cours de ce grand fleuve, dont la possession importe plus aux États-Unis que le Rhin à l'Allemagne, fût assuré aux fédéraux et cessât de servir aux confédérés à se ravitailler du côté du Texas, il ne restait plus, entre Farragut et Grant, que l'espace compris entre Port-Hudson et Vicksburg, dont le siége devait coûter tant de sang et d'efforts, échouer deux fois, exiger sept attaques et ne réussir, en juillet 1863, qu'après plusieurs victoires qui permirent enfin de rassembler plusieurs armées contre ce Sébastopol de la rébellion.

Pendant ces deux années, Grant avait donné la mesure de son étonnant mérite, aussi hardi dans les coups de main que prudent devant les embûches, aussi habile à remuer des masses énormes sur un terrain bien choisi qu'à diriger les opérations d'un siége formidable, et toujours calme, décidé, maître de lui, ne laissant échapper

caractéristiques. Au fort Belmont, un de

dit : « Nous sommes pris et enfermés, »

de répondre : « Nous les avons balayés

une fois, nous les balayerons deux fois. » Au fort Donelson, le commandant lui envoie demander à quelles conditions il lui accorde de capituler, et il répond : « Ma condition, c'est pas de condition, et je vous préviens que je suis en train de marcher sur vous ! » A Wicksburg enfin, une femme le rencontre et lui demande combien de temps il va attendre devant la ville. « Je resterai trente ans, dit-il, mais je la prendrai. »

Il faut rapprocher de ces paroles les mots amusants et sublimes du grand Lincoln, qui avait entendu enfin parler de Grant et avait bientôt conçu pour lui, malgré d'indignes calomnies, une estime qui ne se démentit jamais. « Il y avait dans mon village, dit-il un jour, une bonne femme qui avait beaucoup d'enfants, et quand, au milieu de son travail, elle en entendait un crier, elle disait : Quel bonheur ! cela prouve que celui-là au moins est encore en vie ! Quand on m'apprend que le canon gronde du côté de Grant, je me dis qu'au moins un de mes généraux agit et gagne des batailles. » On raconte aussi que des méthodistes étant venus accuser Grant d'aimer un peu trop le whisky, Lincoln répondit : « Pouvez-vous me dire où il se procure son whisky ? je serais bien aise de le savoir pour en envoyer un petit baril à plusieurs autres généraux ! » Mais Lincoln devient vraiment sublime, lorsqu'il écrit au général Grant, après la prise de Wicks-

burg, une lettre qui se termine par ces simples mots : « Je croyais votre plan mauvais, et je ne comptais pas sur le succès. Je veux déclarer devant le pays que vous aviez raison et que j'avais tort. »

Il fut plus sublime encore, lorsque la même année, il émancipa les esclaves, pour offrir au ciel un don glorieux auquel le ciel répondit par le don de la victoire.

La prise de Wicksburg, suivie de la reddition de Port-Hudson, assura aux fédéraux tout le cours du Mississipi et la neutralité des États placés sur ses rives, et la victoire de Chattanooga, remportée quatre mois après par Grant contre les confédérés enhardis par de nouveaux succès, les obligea à se replier sur la Virginie, où ils rallièrent les débris encore formidables de leurs armées, dont un vaillant détachement venait, dans la Louisiane, de se signaler par des actions d'éclat, sous les ordres du général français Camille de Polignac. Au commencement de 1864, le président Lincoln appela près de lui le général Grant qu'il n'avait jamais vu, et lui confia le commandement en chef de toutes les forces militaires, avec le titre de lieutenant-général, qui n'avait pas été porté depuis Washington, laissant à son ami, à son égal, le général Sherman, la direction des troupes de l'Ouest. Toute l'année 1863, remplie des succès de Grant dans l'Ouest, avait été signalée par des échecs à peu près partout ail-

leurs, et les deux bombardements épouvantables de Charleston et des forts qui l'entourent, assiégés pendant quatorze mois par le général Gillmore, n'avaient pu faire tomber aux mains des fédéraux ce berceau de la rébellion, réduit à un monceau de ruines sans avoir amené son drapeau.

L'année 1864 fut l'année décisive. C'est alors que Grant conçut le plan extraordinaire d'abandonner Washington, sans se préoccuper des tentatives d'invasion qui privèrent pendant deux jours la capitale de toute communication avec les autres villes, de s'avancer aussi loin que possible dans l'intérieur du pays, au delà de Richmond, comme un coin dans un arbre, pendant que Macpherson et Sheridan tourneraient autour de lui, que Sherman aurait l'audace de traverser la Géorgie tout entière et de gagner la mer, et que Farragut, avec ses navires cuirassés, prendrait Mobile, Wilmington, et cernerait Richmond, ainsi environnée de toutes parts. Ce plan fut réalisé en douze mois. On crut d'abord que Grant, exposé aux redoutables attaques de l'armée confédérée groupée sous les ordres de Robert Lee, allait succomber et perdre ses forces dans le siége impuissant de Petersburg et dans des batailles indécises. On crut que Sherman et ses soixante mille hommes, dont on n'entendit plus parler pendant six semaines, après l'im-

portante prise d'Atlanta, seraient exterminés dans la traversée de la Géorgie. On crut encore et l'on répéta surtout en Europe que les États-Unis ne pourraient pas, dans la même année, mener à fin une guerre gigantesque et une élection générale.

Lorsqu'on apprit, au commencement de 1865, que Sherman avait rejoint la flotte de Dahlgreen, et pris Savannah, puis Charleston, où le drapeau fédéral, abattu depuis 1861, avait été rétabli par un régiment d'anciens esclaves, entré le premier dans la ville ; lorsqu'on entendit raconter les prodiges accomplis par Sheridan et par Farragut ; lorsqu'on sut enfin que Lincoln, réélu à une immense majorité, venait de prononcer ce message célèbre, la plus belle page peut-être qui ait été écrite par un homme appelé à gouverner les hommes, il y eut dans toute l'Amérique et dans tout le monde civilisé comme un frémissement d'enthousiasme, et nul ne douta plus du triomphe du Nord. A la fin de mars, grâce aux opérations hardies de Sheridan, Grant remportait la bataille des Cinq-Fourches, qui décidait la reddition de Petersburg, et le 7 avril, Robert Lee acceptait la capitulation de Richmond, après avoir assuré la retraite du gouvernement confédéré, pendant que Johnston se rendait à Sherman et que Mobile capitulait. Lincoln entrait dans Richmond incendiée au milieu de pau-

vres noirs devant lesquels le président découvrait sa tête. hommage que cette race n'avait jamais reçu. L'autorité fédérale était rétablie sur tout le territoire des États-Unis. Quelques jours après, le 24 avril, revenu à Washington, Lincoln tombait frappé d'un coup de poignard, auquel le général Grant n'échappa que grâce à son amour pour ses enfants et à son horreur pour les manifestations extérieures. « Il y a si longtemps que je n'ai embrassé mes enfants, et j'en ai assez du *show business*, de la besogne de se montrer, » avait-il dit pour s'excuser de ne pas accompagner au spectacle le président.

Avec la mort de Lincoln, commence dans la vie du général Grant une phase nouvelle, sur laquelle je serai plus bref parce qu'il s'agit d'événements plus connus et plus rapprochés de nous; je voudrais cependant faire bien connaître l'homme, le citoyen, après avoir montré seulement le grand homme de guerre.

Les autographes du général Grant sont encore plus rares que ses paroles. Il pourrait prendre la vieille devise de Jacques Cœur : « *Facere*, *tacere*, faire, taire. » Cependant il existe une lettre qui le peint et l'honore au plus haut degré. Le jour même où le général apprit que le sénat et le président venaient de lui conférer le titre de lieutenant général, il écrivit à Sherman : « Tout ce que je suis, je le dois à mes soldats, à mes officiers, et sur-

tout à vous et à Macpherson. » Un homme qui use ainsi de la gloire, et plus tard usera, comme vous l'avez vu, de la victoire, est un grand homme, et nul ne doit lui refuser l'estime avec l'admiration.

La mort de Lincoln, au commencement de 1865, plaça Grant dans la situation la plus difficile, chef de l'armée, populaire, tout-puissant, en face du vice-président André Johnston, homme du Sud, tour à tour emporté jusqu'à pousser des cris de vengeance contre les vaincus, puis opposé à toutes les tentatives des bons citoyens pour reconstruire l'Union, comptant sur sa connivence avec le Sud pour devenir président, menacé d'être interdit par le congrès, et promenant sa verbeuse ambition dans des voyages où le général en chef était obligé de l'accompagner. Ce furent trois années désagréables pendant lesquelles l'homme de guerre se montra homme politique, plein de tact, de déférence et pourtant de fermeté sans prendre parti entre le président et le congrès, ne cessant de défendre l'armée, de soutenir la cause de l'Union, et refusant nettement, quand le président voulut l'envoyer au Mexique, et surtout au moment de l'injuste et impopulaire destitution de Stanton, l'infatigable ministre de la guerre, et de Sheridan, l'un des héros de l'armée. De telles qualités dans la vie civile, avec un tel génie militaire, signalaient Ulysse Grant au choix unanime de ses

concitoyens, lorsque l'année 1868 amena les réunions préparatoires de l'élection présidentielle. Élu à l'unanimité par les conventions de Chicago, il répondit par une simple lettre qui contenait ces mots si caractéristiques: « Je tâcherai d'appliquer les lois avec bonne foi et d'être économe. Ayons enfin la paix: *Let us have peace.* »

Au mois de mars 1869, l'ancien tanneur de Galena, le capitaine de la guerre du Mexique, le vainqueur de Vicksburg et de Chattanooga, le sauveur et le pacificateur de la patrie, entrait à la Maison Blanche, et y prêtait serment sur la même Bible qui avait reçu le serment de George Washington.

Paix, bonne foi, économie, le président a été jusqu'ici fidèle à ces trois promesses. Il a gardé la paix même avec l'Espagne, et il s'est refusé à porter la main sur l'île de Cuba, depuis si longtemps convoitée par l'Amérique et exploitée par l'Espagne. Il a énergiquemeut contribué à la reconstruction de l'Union, maintenant rétablie dans tous les anciens États, et à la protection des anciens esclaves, complétement assimilés désormais à tous les citoyens. Il a voulu que les dettes fussent payées et qu'un grand État sût se libérer comme un honnête homme.

Cinq années seulement sont écoulées depuis la fin de la plus formidable guerre civile que l'histoire ait racontée. L'armée est dispersée : plus de 800,000 hommes ont re-

pris le chemin de leur demeure, comme des villageois qui sortent de la messe, sans trouble et sans rumeur. La dette est diminuée de plus de moitié. La production est remontée déjà, même pour le coton, à peu près au chiffre des années qui ont précédé la guerre. La constitution est obéie, et elle n'est plus déshonorée par la servitude. Sans doute, les cœurs ne sont pas désarmés aussi complétement que les bras. Il reste des ruines, des morts, des haines. Mais pourtant, après une guerre dont les proportions avaient dépassé toutes les prévisions, les États-Unis nous donnent le spectacle d'une reconstruction qui va au delà de toutes les espérances. Des milliers de noms célèbres se sont écrits dans l'histoire de ces étonnants événements ; il en est deux qui brillent d'un éclat sans égal, les noms d'Abraham Lincoln, le martyr, et d'Ulysse Grant, le vainqueur.

Grant n'a que quarante-huit ans. Petit de taille, d'une figure énergique avec des yeux bleus, soldat peu recherché dans sa tenue, toujours silencieux et ne parlant que quand il a quelque chose à dire, se plaisant mieux avec les chevaux, qui furent toujours sa passion, que dans les cérémonies, il a montré en dix ans des trésors d'audace et de résolution, une vigueur, un sang-froid, un art à ébranler les masses armées, une puissance de combinaison, une ténacité dans les revers, une générosité dans la

victoire, qui lui assurent parmi les hommes de guerre de tous les temps un des premiers rangs. La modestie, la reconnaissance, la sincérité, la simplicité, l'horreur de l'emphase et de la phrase, ajoutent des traits aimables à ce beau caractère militaire ; on sent un cœur sous l'armure. On a cherché à lui faire une généalogie. Il ne se flatte point de remonter au vieux clan écossais des Grant, mais la devise de ce clan lui va bien, car elle se compose de ces termes : « *Stand fast*, *stand firm*, *stand sure*, prompt, ferme, sûr ; » c'est tout son portrait en trois mots.

Je ne voudrais pas terminer l'éloge d'un tel soldat sans faire mes réserves contre les magnifiques horreurs de la guerre.

Certes, la guerre d'Amérique a été bien grande, grande par les efforts de toute une nation, grande par les résultats, qui ont été l'Union sauvée et l'esclavage aboli. Les crimes, les ruines, les pillages, n'ont, hélas ! pas manqué, mais il faut mettre en regard les admirables vertus déployées pour le service des hôpitaux et des blessés. Il ne faut pas oublier les gigantesques travaux d'armées improvisées qui ne surent pas uniquement combattre, mais établir des chemins de fer, construire des ponts, creuser des canaux. Avant tout, par-dessus tout, il convient d'admirer, j'aime à le répéter sans cesse, une nation

dans laquelle l'esprit mercantile donna naissance à l'esprit militaire, sans que l'esprit militaire ait engendré l'esprit despotique.

Mais, après toutes ces réflexions, hâtons-nous de professer tous qu'il n'y a pas de bonne guerre, n'admirons pas la guerre sans la maudire, et pour n'être pas accusé d'une sensibilité affectée, interrogeons la statistique après la poésie.

Il y a en Amérique de grands poëtes, et la guerre leur a toujours inspiré des cris d'horreur ou des gémissements. Lisez la belle et mélancolique poésie de Bryant, qui a pour titre *le Champ de bataille*, ou laissez-moi chercher dans mes souvenirs quelques strophes de ce poëte que j'aime, Henry Longfellow, écrites après la mort d'un jeune et brillant officier :

TUÉ AU PASSAGE DU GUÉ.

« Il est mort, le beau jeune homme, cœur d'honneur, langue de vérité, notre vie et notre lumière à tous, dont la voix résonnait comme le cor du pâtre, que tous les yeux suivaient, le jeune homme dont le sourire et les paroles charmantes chassaient les murmures et les déplaisirs.

« C'est seulement la nuit dernière. Nous suivions à

cheval dans les ténèbres le sentier de la gorge des montagnes pour aller visiter la sentinelle du gué ; un peu méfiant de quelque aventure, il fredonnait la vieille chanson :
« Il portait deux roses rouges à son bonnet et une autre
« au bout de son sabre. »

« Soudaine et vive, une balle siffla, partie du bois, et la voix s'arrêta ; dans les ténèbres, j'entendis tomber ; mon sang se glaça ; je ne pus que parler bas, comme dans la chambre d'un mort ; à ma parole, il ne répondit rien.....

« Nous l'avons remis sur sa selle ; nous l'avons rapporté, à travers le brouillard, la boue, la pluie, au camp silencieux ; nous l'avons couché, comme s'il dormait, dans son lit, et à la lueur de la lampe du chirurgien, je vis deux roses blanches sur ses joues, et une autre, rouge de sang, juste à l'endroit du cœur.

« Et je vis dans une vision combien loin et combien vite cette balle funeste allait porter jusqu'à une ville éloignée du Nord, jusqu'à une maison éclairée par le soleil, jusqu'à un cœur qui cessa de battre sans un murmure, sans un cri..., et puis une cloche tinta dans cette ville lointaine pour une âme qui venait de passer de la croix à la couronne, pendant que les voisins s'étonnaient de sa mort. »

Si vous craignez, Messieurs, de vous laisser attendrir

par les larmes des poëtes, consultez les calculs froids et impassibles des statisticiens. Ils vous apprennent que, de 1856 à 1866, en dix ans, depuis la guerre de Crimée jusqu'à la guerre d'Allemagne, les peuples chrétiens ont dépensé *quarante-cinq milliards* de richesses péniblement acquises et sacrifié *dix-huit cent mille* vies[1] ! La France compte pour cent vingt mille et les États-Unis pour huit cent mille dans cette immolation de jeunes hommes, choisis parmi les plus beaux, les plus braves, les plus intelligents des enfants de la terre. Voilà ce qui a été répandu de sang et d'argent, en plein dix-neuvième siècle, depuis Sébastopol jusqu'à Sadowa. Puissent ces morts et ces ruines répandre et faire enfin dominer parmi nous l'horreur de la guerre !

Plus qu'aucune nation, les États-Unis d'Amérique auront connu toutes les grandeurs, mais aussi toutes les abominations de la guerre, et cela est dû aux conditions mêmes qui font de ce grand peuple un objet continuel d'admiration et d'inquiétude. Tous ses mouvements ressemblent aux convulsions d'une puissante anarchie plutôt qu'à la marche d'une société régulière, et la nation française, placée sur la pente inévitable des institutions démocratiques, se dit souvent, en contemplant les États-

[1] *Voy.* les admirables travaux du docteur Chenu sur la *mortalité dans l'armée*, 1870. Hachette.

Unis avec un mélange de sympathies et d'alarmes : « Voilà ce que je serai demain ! »

Convenons hautement que le triomphe du Nord et la rapidité de la reconstruction de l'Union tout entière méritent de donner l'avantage aux sympathies sur les alarmes. Sans juger ici les États-Unis, laissons-nous aller sans regret à tous les souvenirs qui entrelacent si intimement leur histoire à l'histoire de la France. Il y a bien longtemps que le nom de l'illustre Marie de France, la reine d'Angleterre célébrée par Bossuet, devenait le nom du Maryland, et que la Louisiane recevait le nom de Louis XIV. Mais surtout, à des jours plus rapprochés, nous avons été les parrains des États-Unis au premier baptême de leur glorieuse indépendance. Au-dessous de chacune des étoiles dont le drapeau de l'Union est parsemé on pourrait écrire un nom français : La Fayette, Rochambeau, Ségur, Broglie, Noailles, Chastellux. La gloire de ce peuple fait ainsi à jamais partie de notre gloire, et c'est pourquoi nous aimons à saluer de loin, comme s'il était l'un des nôtres, le général Ulysse Grant, ce héros des combats, ce président pacifique, cet ancien ouvrier, passé de son atelier aux camps, et des camps à la maison du gouvernement, qui probablement, à l'heure où je parle, fume silencieusement son cigare avec quelques officiers, ne se doutant pas que quelques Français célèbrent ensemble

ses destinées étonnantes et le félicitent de s'être élevé au plus grand honneur que puisse atteindre un homme ici-bas, à la plus grande joie qu'un homme puisse goûter, l'honneur et la joie d'avoir sauvé l'indépendance de son pays par la guerre, et de le gouverner librement dans la paix.

III

HENRY LONGFELLOW.

— 1869 —

Messieurs et Mesdames,

La *Société générale d'éducation et d'enseignement*, très-récemment et très-heureusement fondée, a établi une série régulière de cours instructifs et variés, qui sont l'objet d'un remarquable empressement; elle a voulu, en outre, mêler à ces cours des conférences, des entretiens, des *lectures*, comme on les appelle en Angleterre, sur des sujets littéraires. La Société m'a fait l'honneur de me choisir pour inaugurer ces conférences.

Je crois qu'elle a mal fait pour moi, très-bien fait pour vous.

Oui, elle a bien fait en s'efforçant de multiplier les occasions d'élever, d'exciter, de tourner les esprits vers les beautés radieuses et délicates de la littérature, de les

arracher ainsi aux préoccupations monotones de la destinée quotidienne, aux bruits assourdissants de la vie des grandes villes. Les villes ont le défaut de nous cacher les mondes, le monde charmant de la nature, le monde invisible des idées, le monde céleste des croyances. Nous sommes envahis par le tapage de la rue, environnés de murailles uniformes, étourdis par les mille voix de l'industrie ou de la politique, noyés dans une immense multitude indifférente et agitée. Nous vivons comme dans un port où les navires se pressent les uns contre les autres, où les mâts s'entre-choquent et s'entrelacent, où les pavillons, les costumes, les langages sont différents et inconnus. Quel plaisir d'échapper à ce bruit, de monter plus haut, de s'élancer vers les régions lumineuses, et, comme dit le poëte :

. . . . Vers les régions pures,
Bien loin de nos douleurs, bien loin de nos murmures !

Ce plaisir, nous le trouvons dans l'étude de l'art ou de la littérature. Je remercie la *Societé d'enseignement* de nous convier à en jouir plus souvent. Elle n'abat pas nos murailles, mais elle y ouvre des fenêtres, et si elles ne sont pas bien larges, du moins, comme celles des prisons, elles sont ouvertes du côté de l'azur et du côté du ciel. Tournons, Messieurs, nos regards vers ces régions,

prenons notre essor un instant dans les champs élyséens de la poésie!

Mais quelle mauvaise idée ont eue les membres de votre Société d'aller chercher, pour guider vos premiers pas dans ce voyage, un homme plus plongé que tout autre dans la vie de la politique et des affaires? Cette attention trop inexplicable m'oblige à un effort dangereux. Je le tenterai pourtant. J'ai même voulu augmenter les difficultés, c'est bien téméraire, j'ai voulu augmenter les difficultés en choisissant un sujet littéraire très-ingrat : je veux vous entretenir de la *poésie chez les Américains.*

Parler de poésie au milieu des préoccupations extérieures, parler de poésie sans être poëte, transporter les vers en prose, l'anglais en français, l'Amérique en Europe, c'est élever quatre ou cinq obstacles à la fois et s'exposer à quatre ou cinq chutes au moment de les franchir. Toutes les fois que l'on prononce ce nom charmant, *poésie*, *poëme*, il semble que l'imagination se porte d'elle-même au-devant d'une personne vivante, et, pour employer le vieux langage, au-devant d'une muse. Oui, l'imagination enfante aussitôt l'image charmante d'une créature douée de vie et de grâce, elle entend une voix musicale, souple et cadencée, qui se plie à toutes les délicatesses de la pensée; elle cherche la flamme des yeux, de cette partie si parfaite de la matière qu'on ne sait si vraiment elle

est de la matière ou si elle s'allume à l'esprit intérieur, si elle se colore des clartés de l'âme elle-même. On s'attend à respirer cette vapeur chaude et colorée que la vie répand autour d'elle... et, à la place de cette vision que le nom seul de poésie évoque à l'instant, je n'ai pas même à vous présenter, dans une froide analyse, une peinture, un marbre, des couleurs, des lignes, mais un simple crayon presque effacé, et la plate description en paroles banales de l'image que votre esprit appelle et que je ne lui offre pas. Quelle déception !

Messieurs, ces premières difficultés de mon sujet ne sont rien. J'affronte une difficulté bien plus grave ; je viens vous présenter comme très-beau le portrait d'une personne qui passe généralement pour très-laide. Vous devez trouver cette hardiesse impardonnable ; vous m'accorderez tout ce que je voudrai sur la nation américaine, excepté qu'elle soit poétique. Je me brise contre un préjugé puissant fondé sur des motifs trop réels. J'ai l'air de soutenir une gageure, de tenter un jeu d'esprit et de vous annoncer Apollon pour ne vous présenter que Vulcain !

Ayez quelque indulgence, et j'espère vous démontrer que la poésie, partout présente ici-bas pour qui veut la chercher, n'est pas bannie de l'Amérique.

Quoi de plus poétique, reconnaissez-le d'abord, que l'histoire de l'Amérique?

Nous sommes très-fiers, nous autres Français, de notre histoire nationale, et nous en avons le droit, surtout après avoir lu le grand et beau livre sur les *épopées nationales*, dont j'aperçois avec reconnaissance dans mon auditoire l'éloquent auteur, M. Léon Gautier.

Est-ce que l'histoire et les origines de l'Amérique ne sont pas poétiques, dignes d'un Dante ou d'un Milton? Qu'y a-t-il de plus poétique que les aventures du grand, du saint Christophe Colomb? On a dit que l'*Imitation* est le plus beau livre sorti de la main de l'homme, puisque l'Évangile n'en vient pas. Est-ce que la découverte de l'Amérique ne peut pas être nommée de même le plus bel événement de l'histoire des hommes, puisque la venue du Messie n'est pas un événement humain? Figurez-vous quel effet immense produirait aujourd'hui la nouvelle qu'un navire monté par un hardi navigateur a découvert un grand continent, peuplé par des êtres qui sont nos frères, couvert par une magnifique végétation, baigné par des fleuves majestueux! Il n'y a rien de plus beau que cette histoire, rien de plus poétique, rien de plus merveilleux. La Genèse nous montre le premier homme, à son réveil, ravi de trouver à ses côtés une compagne pour partager sa destinée. Il y a quelque chose de cette déli-

cieuse surprise dans cette découverte, dans ce réveil du vieux monde s'apercevant, un matin, qu'il lui a été donné une sœur pour partager désormais sa destinée!

Je ne vous présente pas comme poétique l'histoire des premières colonisations de l'Amérique. Sans doute, il s'y trouve de magnifiques tableaux et des scènes bien dramatiques, mais trop de combats sanglants et de violences abominables déshonorent la conquête de Pizarre, de Cortès et des autres aventuriers espagnols. Si je cherchais la poésie au milieu de ces conquêtes, je la trouverais du côté des vaincus, dans les larmes des Indiens, de ces pauvres opprimés, si indignement traités. La poésie n'est jamais du côté de la force; elle est où se trouvent la faiblesse, l'innocence et la pitié, elle est réservée aux vaincus.

Mais continuons.

N'y a-t-il pas une autre époque poétique? Suivez d'abord es colons français qui arrivent pour s'emparer des bouches du Mississipi. Puis voyez, en 1620, ce navire au nom gracieux, *la Fleur-de-Mai*, qui aborde au rocher de Plymouth; suivez cette petite poignée de puritains qui fuit la persécution et va chercher une patrie nouvelle pour y porter la religion et la liberté. Quelle poésie dans ce pèlerinage, dans ce contre-coup involontaire de la persécution qui fonde au loin la liberté, dans cette rencontre

sur une terre lointaine de ces frères séparés, catholiques et protestants, qui, après bien des démêlés, finiront par s'accorder dans ce respect mutuel qui termine les querelles et commence la réconciliation !

Voici venir une autre date encore bien plus poétique, c'est cette date dont le centième anniversaire sonnera bientôt, c'est le grand anniversaire du jour célèbre où une poignée de jeunes gens français, les la Fayette, les Broglie, les Chastellux, les Ségur et tant d'autres, sont partis, quittant la cour et la vie brillante pour aller semer de noms français le territoire du nouveau monde affranchi par leur secours enthousiaste. Messieurs, l'avenir ne séparera pas ces deux dates, 1787 et 1789, l'une rendue si célèbre en Amérique par le vote de la Constitution, et l'autre en France par la proclamation de la liberté et de l'égalité. L'avenir trouvera réunis autour de ces deux dates des noms français. Les grands citoyens qui abandonnaient leurs priviléges à la nuit du 4 août, les vaillants jeunes gens qui entouraient Washington dans la campagne de 1781, ont cessé de vivre depuis longtemps. Mais quand sonneront les heures anniversaires de ces heures mémorables, leurs cendres tressailleront, vous saluerez leurs mémoires, Messieurs, vous honorerez leurs descendants, et, puisque nous parlons de poésie, vous trouverez le plus beau sujet d'épopée dans l'expé-

dition des Français allant planter au nouveau monde ce drapeau de la liberté que l'ancien monde ne tient pas encore bien fermement dans ses mains. Le héros du poëme, l'un des héros de l'histoire, depuis qu'il y a une histoire, ce sera ce Georges Washington, ardent sans emportement, opiniâtre dans l'infortune, modeste dans la victoire, vainqueur des Anglais et vainqueur de lui-même, plus rayonnant encore de vertu que de gloire, seul triomphateur qui n'ait pas abusé de son triomphe, fondateur de la liberté, père de la patrie.

Nous n'avons pas vu Washington, mais nous avons été, Messieurs, les contemporains d'un autre Américain, d'un autre héros vraiment bien poétique à son tour. Que de poésie dans la vie de ce bûcheron, de ce batelier, Abraham Lincoln, ouvrier, puis avocat, homme de droit privé, puis homme de droit public, qui, après avoir représenté sa petite ville, représente ensuite son pays, s'élève de degré en degré, au milieu d'une tourmente épouvantable, jusqu'à la première place et la plus périlleuse ! Cet honnête homme est chargé de conduire les finances, l'administra-
l'armée, la marine, sans toucher à la
e la liberté, pendant les bouleverse-
e civile gigantesque. Après quatre
t triomphe, l'union de la patrie est
ouvrier, devenu président, peut, en

trempant sa plume dans une goutte d'encre, en écrivant les deux syllabes de son nom, mettre en liberté quatre millions d'esclaves. Une mort violente termine par un dénoûment pathétique cette existence extraordinaire. Par un de ces mystères de l'histoire qui rappelle le nom d'Henri IV, le nom de Rossi, le nom de Mgr Affre, Lincoln succombe au moment même où sa vie est le plus nécessaire. Le bras d'un assassin fait tomber sur sa tête à la fois la mort et l'immortalité. Mais accablée, humiliée, déshonorée par ce crime, la cause qu'il a combattue succombe avec lui, l'union se refait, la patrie se relève, et le libérateur des esclaves va prendre place auprès de Washington, avec la couronne du martyre, dans les annales si courtes et déjà si glorieuses de sa nation régénérée.

Ah! ne dites plus que la poésie manque à l'histoire de cette nation. Le pays qui porte les noms de Colomb, de Washington, de Lincoln, mérite, je le répète, de rencontrer un Milton et un Dante pour les chanter.

Si vous voulez juger ce pays, non plus par ses grands hommes, mais par l'ensemble de ses habitants, dites, si vous le voulez, qu'il a des goûts communs, des manières grossières, que le commerce y tient trop de place, qu'il n'y est pas toujours honnête, que la politique est hautaine et brutale, que les arts sont négligés, mais n'oubliez pas d'ajouter que deux fois dans son histoire ce peuple de

marchands est devenu un peuple de soldats, sans que l'esprit militaire ait engendré l'esprit despotique, sans que la victoire ait tué la liberté. Avez-vous rencontré dans l'histoire moderne un fait plus remarquable et plus glorieux?

Vous me direz, et je m'attends à cette objection: « C'est votre poésie que vous faites briller, ce n'est pas la sienne. Vous laissez parler votre imagination, vous ne nous présentez pas la réalité. C'est de la poésie à propos de l'Amérique, ce n'est pas de la poésie en Amérique. Il ne faut pas nous montrer que cette nation peut être poétique de loin, en France, il faut nous montrer que cette nation est poétique chez elle. »

Messieurs, vous avez parfaitement raison. Je n'aurai pas démontré ma thèse, je n'aurai pas établi que l'Amérique du Nord est une nation digne d'être mise en parallèle avec les plus nobles nations, si je ne rencontre pas chez elle des artistes et des poëtes. Un peuple n'est pas complet sans les arts, comme une terre n'est pas belle sans les fleurs. Les marchands, les guerriers, les avocats, les fonctionnaires, les riches, les ouvriers, ne forment pas à eux seuls une nation civilisée; on reconnaît une nation civilisée au nombre des hommes qui s'y consacrent au culte de Dieu, au culte de la science, au culte des arts, de la poésie, de l'éloquence.

Dans *Corinne*, madame de Staël dit admirablement : « Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que la nature a persemé la terre. Elle y prodigue, sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, des plantes et des fleurs qui, destinées à plaire, ne s'abaissent pas à servir. » Il faut aussi, dans l'histoire d'un peuple, à côté de commerçants et de guerriers, il faut des artistes, des poëtes, des peintres, des esprits qui, destinés à plaire, ne s'abaissent pas à servir.

Messieurs, l'Amérique, sans être aussi riche en poëtes que la France, que l'Italie, que l'Angleterre, que l'Allemagne, n'est pas, même de ce côté, indigne de notre admiration. Elle a produit plusieurs poëtes, et je nomme de suite celui qui me paraît le premier parmi ses concitoyens, j'ajoute sans hésiter l'un des premiers parmi les poëtes de toutes les nations à notre époque, c'est Henry Whadworsth Longfellow.

Henry Longfellow, dont vous connaissez tous au moins le nom, est aussi populaire en Angleterre qu'en Amérique. En Angleterre, il n'y a pas de famille lettrée qui ne possède ses œuvres ; on les voit sur la table du salon, à la ville, à la campagne, toujours présentes pour être ouvertes au premier désir, comme un de ces instruments que les musiciens ont sous la main pour en tirer, ne fût-ce qu'en passant, un accord mélodieux. On peut

[illegible]

[illegible] en laissant tomber leurs
[illegible] insulter les pauvres femmes.

pleurer sans défaillir, porter la croix en marchant. Longfellow me plaît par cette sensibilité mêlée de force qui est tout à fait chrétienne.

Écoutez le *Psaume de la vie*, poésie qu'il écrivait à dix-neuf ans, et pardonnez une fois pour toutes l'infirmité de la traduction de vers anglais en prose française :

LE PSAUME DE LA VIE.

« Ne me dis pas dans des sentences mélancoliques : La vie n'est qu'un rêve inutile, car l'âme sommeille presque morte et les choses sont un mensonge.

« Non, la vie est réelle, la vie est ardente. Le tombeau n'est pas une prison. *Tu es poussière, tu retourneras en poussière*, cette parole n'a pas été dite de l'âme.

« Jouir, souffrir n'est pas notre destin. C'est *agir* qui chaque matin nous trouve plus loin que la veille.

« L'art est long, le temps est mobile ; nos cœurs, quoique forts et braves, sont comme des tambours couverts de crêpes qui battent des marches funèbres vers le tombeau.

« Dans le grand champ de bataille du monde, dans ce bivouac qui est la vie, ne sois pas comme un muet bétail qu'on pousse, sois un héros qui combat ! Ne te confie pas à l'avenir, quoique séduisant ; laisse le passé qui est mort enterrer ses morts ; agis, agis dans le présent qui

vit, ton cœur dans ta poitrine, Dieu au-dessus de ta tête.

« Nous souvenant de la vie des grands hommes, nous pouvons rendre la nôtre sublime et laisser derrière nous au départ la trace de nos pieds sur la poussière du temps. Et ces traces, peut-être qu'un autre, naviguant sur la haute mer de la vie, pauvre frère perdu et naufragé, les trouvera et reprendra du cœur.

« Laisse-nous donc nous lever et agir, appliquer tout notre cœur à chaque effort, achever une œuvre, en prendre une autre, prêts au travail et pleins d'espoir ! »

Le poëte qui composait ces strophes viriles à dix-neuf ans, quand la vie paraît belle, pleine, lumineuse, comme au matin de la bataille, a subi depuis les coups inévitables du malheur. Il a aimé, il a souffert dans le véritable et solide amour qui est l'amour conjugal. Des enfants aux têtes blondes pleurent à ses côtés leur mère. Quoique la vie ait été dure, quoique son âme soit déchirée, il plie mais il ne rompt pas, et, en face de la sévère réalité de nos chagrins et de nos fautes, vous allez voir ce qu'il écrit à quarante ans.

Choisissons une pièce dont le titre est singulier : *Échelle de saint Augustin.* Saint Augustin a dit — ce que je ne savais pas avant de l'avoir lu dans ce poëte — que nos vices étaient comme les degrés d'une échelle, et que nous

devions monter sur eux pour les vaincre. Longfellow a pris cette pensée, et voici comme il la développe :

L'ÉCHELLE DE SAINT AUGUSTIN.

« Saint Augustin ! tu l'as bien dit, que de nos vices nous pouvons faire une échelle si nous voulons fouler sous nos pieds chaque action honteuse.

« Toutes les choses vulgaires, tous les petits événements de chaque jour, que l'heure amène et que l'heure emporte, petits plaisirs, petits murmures, sont les degrés par lesquels nous pouvons monter.

« Les désirs bas, les desseins ignobles qui diminuent la vertu, les orgies du vin, tous les excès, l'envie des choses honteuses, les combats pour ce qui n'est pas vrai, la dureté de cœur qui fait mépriser les rêves de la jeunesse, toutes les pensées mauvaises et les mauvaises actions qui sortent des mauvaises pensées, tout ce qui arrête ou entrave les mouvements nobles de la volonté ; tout cela doit être foulé sous nos pieds si, dans les champs lumineux du bon renom, nous voulons gagner une large place.

« Nous n'avons pas d'ailes, nous ne pouvons pas prendre notre vol ; mais nous avons des pieds pour escalader et gravir par petits degrés, peu à peu, de plus haut en plus haut, les sommets nuageux de notre vie.

« Les puissantes pyramides de pierre qui, comme un coin, fendent l'espace au-dessus du désert, quand on les regarde de près, ne sont qu'une rampe de degrés gigantesques.

« Les montagnes lointaines qui dressent leurs solides remparts jusqu'aux nuages sont sillonnées par de petits sentiers que nous découvrons à mesure que nous nous élevons sur les plus hauts sommets.

« Les hauteurs que les grands hommes ont su conquérir et garder, ils ne les ont pas atteintes par un vol subit; pendant que leurs compagnons dormaient, eux, ils travaillaient toute la nuit pour s'élever.

« Nous tenant debout sur ce que nous avons trop longtemps porté, avec nos épaules courbées et nos yeux à terre, nous pouvons discerner ce que nous ne voyions pas d'abord : une route ouverte à de plus hautes destinées.

« Même le passé irrévocable ne nous paraît plus perdu, ne nous paraît plus tout à fait vain si, nous élevant sur ces ruines, nous touchons enfin à quelque chose de plus noble que lui. »

Je ne puis pas oublier une pièce plus connue, celle qui a répandu dans le monde entier la renommée de ce grand poëte. Je veux parler d'*Excelsior*. En Angleterre,

en Amérique, on a donné ce titre à des entreprises commerciales, à des morceaux de musique, à des navires qui portent ce beau nom au milieu des vagues et des tempêtes : *Excelsior !*

Plus haut ! toujours plus haut ! C'est le cri de cette âme poétique et vaillante à mesure que la vie s'avance et que le temps précipite ses pas. Je ne connais dans aucune langue une inspiration plus pure et plus vraiment sublime, dans le sens de ce beau mot *sublime* qui veut dire au-dessus de nos fanges et de nos misères d'ici-bas.

EXCELSIOR.

« Les ombres de la nuit tombaient rapidement. Un jeune homme traversait un village des Alpes. Il portait, au milieu de la neige et de la glace, une bannière avec cette étrange devise : *Excelsior !* Plus haut !

« Triste était son front ; son œil avait la flamme du poignard tiré de son fourreau ; sa voix, comme un clairon de cuivre, répétait ces sons d'une langue inconnue : *Excelsior !*

« Dans d'heureuses demeures il voit la lumière, la flamme du foyer qui petille claire et chaude, et devant lui, là-haut, les spectres du glacier : de ses lèvres tombe, comme un sourd murmure : *Excelsior !*

« Ne tentez pas la passe, dit le vieillard, la noire tem-
« pête gronde sur nos têtes, le torrent mugit vaste et pro-
« fond. » Plus fort, la voix de clairon répond : *Excelsior !*

« Oh ! reste, murmure la jeune fille, et sur mon sein
« repose ta tête fatiguée. » Une larme s'arrêta dans son
œil bleu ; il soupira, mais il reprit : *Excelsior !*

« Gare aux branches des pins arrachés par la foudre !
« gare à l'avalanche en fureur ! » Ce fut le dernier adieu
du villageois. Une voix répéta déjà sur la hauteur : *Excelsior !*

« A l'aube du matin, au moment où, vers le ciel, les
pieux moines du Saint-Bernard répètent l'office accoutumé, une voix fend l'air vibrant : *Excelsior !*

« Le chien fidèle découvre un voyageur à moitié enseveli dans la neige ; sa main glacée serre encore une bannière à la devise mystérieuse : *Excelsior !*

« Là, dans le crépuscule terne et froid, sans vie, toujours beau, il est étendu ; et de l'azur des cieux, de la
sérénité lointaine, tombe, comme une étoile, une voix
divine : *Excelsior !* »

Henry Longfellow joint à l'énergie et à l'élévation un
autre don. Il a l'imagination ingénieuse. Chaque pièce de
ses poésies s'achève par un tour, un jet, une finale, inattendues, originales et souvent d'une rare beauté. Je ne

puis me porter garant de la perfection de la forme. En traduisant, on efface, on affaiblit la langue native ; puis on s'expose à prendre pour beau ce qui vous a coûté de la peine ; l'attention intense vous semble de l'admiration, comme l'enfant appelle diamants les pierres brillantes qu'il abat à coups de marteau. Mais la beauté de l'invention reste au moins toute entière, et ce don fait le vrai poëte. On peut dire de Longfellow qu'il a au plus haut degré l'originalité de l'invention et la facilité de la splendeur.

Jugez-en par *le Sablier*. Le poëte suppose qu'il est seul, dans sa petite chambre, la nuit. Il travaille, et devant lui se trouve, marquant sans bruit le pas des heures, un sablier rempli par une poignée de sable qu'un ami a rapporté du désert :

LE SABLE DU DÉSERT DANS LE SABLIER.

« Une poignée de sable rouge, apportée des chaudes régions du désert de l'Arabie, est devenue dans ce cristal l'espion du temps et le ministre de ma pensée.

« Depuis combien de siècles pesants ce sable a-t-il été roulé dans le désert ! Que de vicissitudes étranges il a vues et combien d'histoires l'ont eu pour témoin !

« Peut-être les chameaux de l'Ismaélite l'ont foulé en

passant, quand, loin de la vue du patriarche, ils portaient en Égypte son fils préféré ;

« Peut-être les pieds de Moïse, nus et brûlants, y ont-ils imprimé leur trace, ou les roues bruyantes du char de Pharaon l'ont-elles fait jaillir dans les airs ;

« Ou bien Marie, avec le Christ de Nazareth, embrassé dans ses caresses, lorsque son pèlerinage d'espérance, d'amour et de foi, illuminait le désert sauvage ;

« Ou les anachorètes, quittant les palmiers d'Engaddi pour gagner les bords de la mer Morte, en chantant lentement les vieux psaumes de l'Arménie en strophes inarticulées ;

« Ou les caravanes, qui de Bassora dirigent leurs pas vers l'Orient, ou les pèlerins de la Mecque, soumis au destin, résolus dans leur cœur ;

« Ils ont passé sur ce sable, ils peuvent l'avoir foulé ! Et maintenant, dans cette tour de cristal, emprisonné à jamais par une main curieuse, il compte les heures qui s'envolent.

…troites murailles s'élar-
… apparaît le désert avec
… infinies ;
…, ce petit filet brillant se
… immense, portant avec

« Devant, au delà du soleil qui se lève, à travers la plaine sans limite, la colonne et son ombre s'avancent et s'élargissent jusqu'à ce que ma pensée les poursuive en vain.

« La vision s'évanouit!.... Sur le soleil rougi, sur la plaine brûlante et incommensurable, les portes de cristal se referment de nouveau. Le sable d'une demi-heure s'est écoulé ! »

A côté de la richesse de l'imagination, voulez-vous, Messieurs, admirer la délicatesse du sentiment et la tendresse du cœur? Vous seriez surpris qu'Henry Longfellow ne les possédât pas. Il aime les enfants. On raconte que Louis XIV, lorsque l'architecte Mansart lui soumit les plans de Versailles, avait écrit en marge : « *Avoir soin de répandre de l'enfance partout.* » Dans les poésies de Longfellow comme dans les poésies de Victor Hugo, l'enfance est répandue partout, comme l'ornement gracieux du monument. Écoutez, entre tant d'autres, cette jolie pièce, intitulée *les Enfants :*

LES ENFANTS.

« Venez, venez, enfants, j'entends vos jeux, et les problèmes qui troublaient mon âme s'évanouissent aussitôt.

Vous ouvrez mes fenêtres vers l'Orient, du côté où les pensées ressemblent à des oiseaux qui chantent ou aux levers du matin.

« C'est dans vos cœurs que se lève le soleil et les oiseaux chantent dans vos pensées, dans votre âme coulent les clairs ruisseaux, dans la mienne est le vent d'automne et la première chute de la neige.

« Ah ! que serait pour nous le monde, si nous n'avions pas les enfants? Nous verrions en tremblant derrière nous les ténèbres, devant nous le désert.

« Ce que les feuilles sont à la forêt, ce que l'air et la lumière sont à la plante, ce que la séve est au bois, les enfants le sont au monde. A travers les enfants, il sent les rayons d'un climat plus brillant et d'un soleil plus chaud.

« Venez à moi, venez, venez, enfants. Chantez à mes oreilles ce que les oiseaux et les zéphyrs chantent dans votre rayonnante atmosphère.

« Que sont toutes nos querelles et la sagesse de nos livres comparées à vos caresses et à la gaieté de vos regards !

« Vous valez mieux que toutes les ballades qu'on a chantées. Vous êtes de vivants poëmes, et tout le reste est déjà mort. »

J'aimerais à citer encore les nobles strophes consacrées à flétrir l'esclavage et à chanter les douleurs et les espérances des pauvres Africains, maintenant affranchis, qui nomment Longfellow avec Channing parmi leurs bienfaiteurs; mais je dois abréger, afin de vous entretenir, Messieurs, d'une œuvre plus considérable. Je veux cependant vous montrer ce que j'ai déjà indiqué, le don de l'inattendu, l'originalité, le tour soudain de la pensée, qualités si remarquables dans des pièces très-célèbres, *la Vieille horloge*, *le Pont de pierre*, et unies à la suavité dans *les Oiseaux de passage*.

LES OISEAUX DE PASSAGE.

« Les ombres épaisses tombent du haut des tilleuls qui s'élèvent comme une muraille énorme devant le ciel du midi.

« Et du sommet des sombres hêtres, comme une marée montante, l'obscurité envahit les champs qui nous entourent.

« Mais la nuit est belle; partout une douce vapeur remplit l'air, et les sons lointains semblent rapprochés.

« Au-dessus, dans la clarté de la nuit étoilée, de rapides oiseaux de passage volent à travers l'atmosphère humide. J'entends les battements de leurs ailes rapides,

lorsque des régions froides et glacées ils vont chercher les prairies du Sud. J'entends dans les hauteurs des airs leurs cris tombant comme un rêve des cieux, mais leur forme, je ne puis la voir.

« Ne dites pas cela. Ces voix qui murmurent la joie et la passion ne viennent pas de la troupe des oiseaux; ce sont les échos du chant des poëtes, murmures de plaisir, de douleur ou de faiblesse. C'est le son des mots ailés. C'est le cri des âmes qui, bien haut, dans de rudes labeurs, volent en battant des ailes, cherchant un climat plus chaud, et, dans leur vol élevé à travers des royaumes de lumière, elles laissent tomber sur notre monde de ténèbres leurs chants et leur harmonie. »

Jusqu'ici, Messieurs, je vous ai fait entendre des pièces courtes et détachées, touchantes, ingénieuses, splendides; mais Longfellow ne serait pas un grand poëte s'il n'avait pas un souffle plus puissant, s'il n'était pas capable de concevoir et d'enfanter une œuvre plus considérable. J'ai pour ainsi dire traversé le jardin rempli de fleurs charmantes qui mène au pied d'un monument. L'auteur d'*Excelsior* et des *Oiseaux de passage* est aussi l'auteur d'*Yawatha*, de *l'Étudiant espagnol*, de *la Légende dorée*. Il vient de publier des *Scènes dramatiques;* il a écrit des romans, mais il est avant tout le chantre et l'inventeur

incomparable d'*Évangéline*, poëme immortel qui vivra avec *Paul et Virginie*, avec *Hermann et Dorothée*, avec *Mireille*, avec le *Vicaire de Wakefield* et *Pernette*, aussi longtemps que les hommes conserveront le culte de la beauté littéraire et de la pureté morale.

Le poëme d'*Évangéline* est connu en France grâce à M. Marmier, à madame de Bury, à M. Montégut, à M. Brunet; mais il ne l'est pas assez cependant, et je vous demande la permission de vous le raconter brièvement.

La scène se passe au nouveau monde, dans l'Acadie, cette belle presqu'île cédée en 1713 aux Anglais par Louis XIV, bien avant la cession du Canada, et qui forme aujourd'hui la *Nouvelle-Écosse*.

Les Français établis sur cette terre lointaine, que ses prairies et son climat rendent comparable à notre belle Normandie, résistèrent à cette cession d'êtres humains, comme nous résisterions assurément si, demain matin, un décret cédait à l'étranger un lambeau du sol natal; et, lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre au Canada, ils furent accusés d'avoir aidé les Français secrètement. Les Anglais sont durs. Il y a d'autres races qui oppriment les races inférieures; la race saxonne les supprime. Un ordre abominable de lord Chatham décida, en 1755, que tous les hommes colons de l'Acadie seraient rassemblés dans les églises à un jour indiqué, que

le gouverneur ferait annoncer à ces hommes, en les retenant prisonniers, que leurs biens allaient être confisqués, leurs maisons détruites, leurs familles dispersées. Cet ordre partit d'Angleterre, en plein dix-huitième siècle, sur les conseils de Franklin, sans aucune objection de Voltaire, et il fut exécuté par un gouverneur impitoyable nommé le major Lawrence. Un épisode de cette atroce histoire a servi de thème au poëme d'*Évangéline*, qui est, on va le voir, comme un drame touchant joué par un petit nombre de personnages, avec des changements de scène continuels, au milieu de décorations d'une merveilleuse magnificence.

C'est d'abord la peinture de l'allégresse, du travail et de la paix dans le village de Grand-Pré, avec ses petites maisons modestes, ouvertes jour et nuit, d'où s'élève la fumée bleue comme un encens, et avec ses habitants laborieux et aisés, honnêtes et chrétiens, sans misère et sans faste, troupeau exempt de loups, peuple sans populace. Là demeure le fermier Benoît, père d'Évangéline, et le forgeron Basile, père de Gabriel. Les deux jeunes gens sont fiancés, et leurs fiançailles joyeuses, les plaisirs et les travaux des champs, composent autant de scènes charmantes, toute une série de géorgiques villageoises, interrompues par la brusque arrivée de l'ordre d'arrestation, d'exil, de confiscation, qui éclate au milieu des

fêtes comme le tonnerre à la fin d'un beau jour, comme le rappel et le tocsin au milieu d'un cité paisible. Cette tragédie, qui coupe court à cette idylle, compose la première partie du poëme. Elle se termine par le départ des proscrits, portés, poussés, distribués pêle-mêle sur des navires qui obéissent au gouverneur. La scène est des plus pathétiques. Les adieux de l'exil ont inspiré tous les poëtes. Vous connaissez la page sublime de Lamennais : *l'Exilé partout est seul!* Vous avez lu les vers de Victor Hugo :

Il disait aux oiseaux de France : « Je vous quitte,
Doux oiseaux, je m'en vais aux lieux où l'on meurt vite,
Au noir pays d'exil où le ciel est étroit ! »

Vous vous rappelez le tableau de Muller, qui a représenté avec tant de vigueur les jeunes Irlandaises enlevées de force par ordre de Cromwell pour être transportées en Amérique. Vous vous êtes tous arrêtés devant une gravure allemande, *die Auswanderung;* on voit les pauvres émigrés quitter leur village, ils suivent à pied le chariot chargé de leurs bagages et passent devant le cimetière. Les petits enfants, enchantés, insouciants, courent en avant, les grandes sœurs, plus graves, marchent en arrière avec hésitation, le père se roidit et se domine, la mère arrache une fleur, en pliant le genou, à la tombe de la famille et tourne la tête en pleurant du côté de la maison aban-

donnée. Vous avez lu le beau discours de Richard Cobden, racontant qu'il a vu des Irlandais, avant de s'embarquer dans les docks de Liverpool, baiser la terre et emporter dans une petite caisse un peu de gazon encore vert sur une motte de terre de la patrie. Que de cris, de larmes, de chants d'exil, depuis le *Super flumina Babylonis* jusqu'aux adieux des Acadiens précipités de force sur les navires, pendant que la nuit est illuminée par l'incendie du village et que la terre natale s'ouvre pour recevoir le cadavre du vieux Benoît, du père d'Évangéline, frappé de mort au moment du départ, et ne pouvant s'arracher à sa patrie ni survivre à son désespoir.

La seconde partie du poëme nous montre la pauvre Évangéline conduite par quelques voisins à bord du navire qui doit l'emmener, et confiée au pasteur du village. Gabriel est dirigé vers un autre navire qui fait voile pour la Louisiane. L'histoire nous apprend qu'une partie des exilés de l'Acadie s'établit dans la Floride; d'autres passèrent en Europe, et on assure que quelques-uns ont encore des descendants en France, dans les environs de Chatellerault.

Nous retrouvons Évangéline traversant à pied plusieurs des États du nord de l'Amérique, décrits l'un après l'autre par le poëte avec une admirable variété, et s'embarquant

enfin sur le cours majestueux du Mississipi, qu'elle redescend avec ses compagnons d'exil, attachés les uns aux autres par les liens du malheur, du souvenir et de l'espoir. La peinture du Mississipi, véritable océan qui marche entre des rives tantôt riantes, tantôt funèbres, est, même après Chateaubriand, l'une des plus étonnantes descriptions qu'on puisse lire. Pendant qu'Évangéline descend le grand fleuve, Gabriel le remonte sur un autre bateau parti de la Louisiane. Tous deux se cherchent et tous deux se rencontrent, mais, hélas ! sans s'apercevoir. Au moment où les deux bateaux se croisent en silence, la chaleur du soleil contraint les passagers au repos. Évangéline et Gabriel dorment sans se douter que la destinée les rapproche, et déjà ils sont séparés par une longue distance, lorsque Évangéline, se réveillant, dit au prêtre qui l'accompagne : « O mon père ! quelque chose a dit à mon cœur que Gabriel n'était pas loin. Était-ce un rêve, ou bien un ange a-t-il passé qui m'a révélé la présence de mon fiancé ? Pardonnez ces paroles qui n'ont pas de sens pour vous. » Et le prêtre répond : « Ma fille, tes paroles ne sont point insensées et je les comprends bien. Ton sentiment est profond et tes paroles ressemblent à ces bouées qui flottent sur la surface des eaux, montrant la place où l'ancre s'est enfoncée. » Et le silence se fait, interrompu par la note stridente que jette

au vent l'oiseau moqueur avant de se cacher dans les bois.

Le bateau qui porte Évangéline arrive après plusieurs jours à une station où s'est établi le vieux Basile. Grande joie des compagnons qui retrouvent leurs compagnons. Grande émotion d'Évangéline qui croit retrouver Gabriel. Mais, à ses premiers mots, Basile lui apprend que depuis plusieurs jours il est parti à sa recherche. « Vous avez dû, dit-il, le croiser en route et le rencontrer. » Ici se place une scène de gaieté champêtre. Les colons de l'Acadie sont tout au bonheur de se revoir, pendant que la pauvre Évangéline se tient seule à l'écart, ayant peine à contenir son cœur que le poëte compare à un nid d'où les oiseaux sont partis et sur lequel il est tombé de la neige.

Avec une indomptable énergie, la jeune fille se décide à partir, escortée du vieux pasteur et de quelques amis, pour suivre et chercher Gabriel. Nous ne l'accompagnerons pas, Messieurs, dans cette longue poursuite qui sert au poëte à déployer sa puissance véritablement magique de description de la nature et à faire passer sous les yeux éblouis du lecteur les différentes contrées du nouveau monde. Après plusieurs années d'inutile fatigue, après avoir séjourné tantôt dans le camp des Indiens qui lui racontent l'histoire du *Fiancé de neige*, tantôt dans la maison du missionnaire, elle finit par s'arrêter dans

la Pensylvanie ; elle se fixe dans la capitale de cet État hospitalier et elle y devient Sœur de la charité, conservant son cœur à Gabriel, mais laissant sortir de ce cœur brisé et répandant sur les malheureux toute sa puissance d'aimer, comme ces parfums qui, sans rien perdre de leur arome, l'exhalent autour d'eux dans les airs.

La peste se déclare dans la ville. Évangéline se multiplie, allant partout veiller les mourants, peut-être en désirant la mort. Un jour, dans une salle d'hôpital, elle s'approche d'un lit ; elle en écarte les rideaux. Le malade est à l'agonie. Elle le regarde, elle le reconnaît, et, avec un accent pieux et tendre, elle s'écrie : « *Gabriel ! ô mon bien-aimé !* » A ce cri, le mourant, dans un rêve de délire, revoit la maison de son enfance, les rivières bordées d'arbres, les vertes collines de l'Acadie, le village, la montagne, et dans l'ombre des forêts, comme au jour de sa jeunesse, Évangéline passe dans une vision. Il essaye de prononcer un nom, mais les sons inarticulés meurent sur ses lèvres. Il essaye de se lever : sa tête retombe sur l'épaule d'Évangéline agenouillée près du lit. Son dernier regard est doux, mais il s'éteint soudainement comme une lampe que le vent souffle tout à coup. Tout est fini, l'espérance, la crainte, la peine, le désir du cœur, la longue attente inutile, le profond désespoir, la pesante patience ! Pressant une fois de plus la tête inanimée sur

son sein, elle s'affaisse doucement elle-même en murmurant : « Père, je vous remercie ! »

Cette scène pathétique et tout le poëme se terminent par ces beaux vers, écrits dans un rhythme grave et lent comme un psaume funèbre :

« La forêt primitive est toujours debout ; non loin de son ombre, l'un à côté de l'autre, dans leur tombeau sans nom, les deux amants sommeillent. Dans l'étroite enceinte d'un petit cimetière catholique, à côté de la ville, ils reposent ignorés, inaperçus ; chaque jour le flux et le reflux de la vie passe à côté d'eux, à côté de milliers de cœurs ardents qui ont cessé de battre, à côté de têtes fatiguées qui ne travaillent plus, à côté de mains laborieuses qui ont cessé leur tâche, à côté de pieds agiles qui ont achevé leur voyage.

« La forêt primitive est toujours debout, mais à l'abri de ses rameaux habite une autre race, avec d'autres coutumes et un autre langage. Seulement, le long du rivage du triste et nuageux Atlantique, languissent encore quelques paysans acadiens dont les pères sont revenus de l'exil pour mourir sur la terre natale ; dans la cabane du pêcheur, le rouet et la navette sont encore à l'ouvrage ; les filles portent encore de grands bonnets normands et leur costume de toile de ménage. Au coin du feu, le soir,

elles redisent l'histoire d'Évangéline, pendant que, dans les rochers, la voix profonde de l'Océan retentit et approche, et que les lamentations de la forêt lui répondent par leurs échos désespérés. »

Messieurs, j'ai à vous demander grâce à la fois pour la longueur de cette étude et pour sa mélancolie. Je n'ai plus à louer Longfellow, mais je ne puis pas résister au plaisir de rapprocher de son nom celui d'un de nos premiers poëtes français. Je voudrais avoir le temps de comparer *Évangéline* à *Pernette.* Il y a dans les deux œuvres, dans les deux talents, une grande ressemblance. Les personnages de Laprade sont plus vivants, les paysages de Longfellow sont plus grandioses. Il y a plus de feu dans Laprade, plus d'émotion dans Longfellow. Mais tous les deux s'élèvent aux mêmes sommets lumineux et se plaisent dans les mêmes régions sereines. Tous les deux parlent purement de l'amour et pieusement de la nature. Je ne connais rien de plus exquis, dans aucune langue, que les fiançailles de Pernette et de Pierre sur les montagnes du Forez et que la rencontre de Gabriel et d'Évangéline sur les ondes du Mississipi ; rien de plus sublime que la mort de Pierre et que la mort de Gabriel. Combien je remercie les deux poëtes de m'élever à ces sentiments exquis, de m'initier à ces situations pathétiques dans ces simples récits d'existences modestes ! Combien j'admire

cet art merveilleux qui, sans évoquer les César et les Agamemnon, m'intéresse à l'amour et m'associe au malheur de créatures à moi semblables, et, sans forcer le naturel, me fait rencontrer le sublime dans les luttes de la vie obscure de pauvres paysans. Fatigué de traduire de nobles vers en mauvaise prose, je laisse à Victor de Laprade le soin de célébrer ces beautés de l'inspiration honnête qui est aussi l'inspiration de Longfellow, et je vous rappelle, en terminant, ces beaux vers du poëme de *Pernette*:

Muse de mon pays, mais fille aussi du ciel,
Vierge au front ceint d'airelle et de bruyère rose,
Muse invisible à tous et qui vois toute chose!
Ouvre à mes yeux obscurs, écartant le brouillard,
Les larges horizons qu'embrasse ton regard,
Et, pour voler plus près des antiques modèles,
Donne à ton faible enfant le souffle et le coup d'ailes.
Le premier je t'invoque en ces chastes déserts;
Que ta virginité s'atteste dans mes vers!
Fais circuler toujours à travers ma pensée
L'air pur de la montagne et sa vertu sensée,
Et la salubre odeur des pins de nos sommets,
Qui suscite la vie et n'enivre jamais.
D'autres iront cueillir sous les soleils torrides
Les savoureux trésors des jardins hespérides,
En des lieux où l'aspic rampe sous les gazons,
Où des fruits éclatants cachent de vils poisons;
Moi, sur le maigre sol de tes âpres domaines,
Je ferai des moissons plus pauvres, mais plus saines.
Rien de bas et d'impur ne me suivra chez toi,
Et j'y marcherai seul et libre comme un roi.

Viens! et donne à mes vers, à mes sobres images
Un solide support fait de maximes sages,
Que le parfum en fasse oublier les couleurs,
Qu'on devine le roc sous le velours des fleurs;
Que dans l'érable ou l'or, selon la fantaisie,
De l'antique sagesse ils cachent l'ambroisie:
Qu'enfin, dans tout ce livre honnête et bienfaisant,
L'âme éclate immortelle et que Dieu soit présent.

Il est bien possible, Messieurs, que le dénoûment de *Pernette* et celui d'*Évangéline* semblent un peu lugubres à ceux qui aiment que les pièces et les romans finissent bien. Mais les poëmes qui finissent bien ne sont pas des peintures exactes de la vie, car la plupart des romans de la terre finissent mal ou restent sans dénoûment.

Cherchez, imaginez un autre dénoûment au poëme d'*Évangéline*. Vous pouvez, avec un léger anachronisme, supposer qu'au lieu d'arriver dans la ville de Guillaume Penn, au milieu de ces *amis* qui se tutoient et s'appellent des frères, la fille du fermier Benoît se dirige vers le lac Salé et se fixe au milieu des Mormons, près de ces *saints des derniers jours*, qu'on ferait mieux d'appeler les saints du dernier étage. Elle y trouve Gabriel déjà remarié à plusieurs femmes et père de nombreux enfants. Elle veut parler de son amour fidèle, de sa patrie, de Dieu, des souffrances de son cœur. Aimer! que signifie ce mot? Un Dieu! Où donc est-il? Une patrie, à quoi bon? Souffrir,

et pourquoi donc? Rêves, fictions, tourments inutiles! Les Anglais ont bien fait de chasser les Acadiens, puisqu'ils étaient les plus forts. Gabriel a bien fait de prendre une autre femme, et les mots dont se sert Évangéline sont rayés du vocabulaire, effacés dans l'histoire...

Messieurs, si vous supposez ce dénoûment, il n'y a plus de poëme. Le mal ne serait pas grand si c'était là un progrès de la science qui chasse le merveilleux et nous ramène à la réalité. Mais ne vous y trompez pas. Ce n'est pas la poésie, c'est la réalité même qui succombe sous les négations des docteurs que je relègue ici par politesse chez les Mormons. La poésie ne nous charme, Messieurs, que parce qu'elle rend plus aimable ce qui doit être aimé, plus admirable ce qui doit être admiré, plus sensible ce qui doit être senti. C'est la prose vulgaire qui a tort. L'enthousiasme a raison. Dieu, amour, gaieté, courage, lutte, ardeur, larmes, fidélité, merveilles de l'âme, splendeurs de la nature, tous ces mots qui composent le poëme d'*Évangéline* sont les mots vrais, les mots sacrés de la vie. Les effacer, c'est remplacer la réalité par un rêve, et la chimère est du côté de ceux qui nient. Aussi, quand j'entends nier Dieu, je ne tremble pas pour Dieu, je tremble pour l'homme, déjà si petit, si bas, si pauvre, et que l'on veut encore amoindrir, avilir et dépouiller. Si la vie est une vallée de larmes, ah! n'enlevons pas à cette

vallée les ombrages qui la rafraîchissent, les montagnes qui la couronnent et le ciel qui la couvre. Pour être justes envers la vie, laissons à toutes ces réalités leur manteau poétique, et remercions les poëtes qui ne nous permettent pas de nous déshabituer de l'admiration.

Je ne sais pas si Henry Longfellow, le poëte pur et puissant que je vous demande d'aimer avec moi, a bien respecté la chronologie en faisant d'Évangéline une Sœur de la charité. C'est en 1755 que lord Chatham condamna les Acadiens au bannissement, et c'est, je crois, en 1805 seulement, que l'admirable Élisabeth Seton, une créature respectable et extraordinaire, une sainte énergique et gaie (dont je vous raconterai peut-être l'histoire dans une autre conférence, pour vous prouver une fois de plus que la poésie a sa place en Amérique) fonda à Emmetsburg, près de Baltimore, les premières Sœurs de charité des États-Unis [1]. Mais j'aime cet anachronisme poétique. Il me plaît de placer Évangéline parmi les premières compagnes de cette vaillante chrétienne qui traversait la vie en répétant ces mots, vraie traduction de l'*Excelsior* d'Henry Longfellow, ces mots que nous devons tous répéter à chaque nouvelle phase, bonne ou mauvaise, de

[1] La tâche sera rendue bien facile par le livre précieux que nous devons à madame de Barberey : *Élisabeth Seton et les commencements de l'Église catholique aux États-Unis*. Paris, Poussielgue, 1868.

notre existence et surtout aux heures ténébreuses et désagréables : « *Jamais en avant, jamais en arrière, toujours en haut !* »

IV

LES ESQUIMAUX

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

Pendant que l'Exposition universelle faisait retentir les noms des premiers peuples de la terre, j'ai voulu en quelque sorte tourner le dos à la renommée et à la gloire, j'ai voulu demander à l'Exposition et chercher, dans ses galeries, quels étaient parmi les habitants de la terre, non pas les premiers, mais les derniers.

A cette question : « Quels sont les derniers peuples du monde, les plus malheureux, les moins avancés parmi les membres de la famille humaine? » la géographie répond. Si j'ouvre la carte, je mets le doigt sans hésiter sur l'équateur, patrie des races africaines, et sur le pôle, patrie des races boréales, sur les régions du feu et sur les régions de la glace.

Grâce à d'admirables recherches qui soulèvent peu à

[illegible] mystères de la nature, nous [illegible] la zone équatoriale comme le [illegible] forment les pluies et les vents, [illegible] comme le régulateur de la température [illegible] seraient ainsi les deux [illegible] de l'atmosphère, les deux [illegible] courants de cet océan de l'air [illegible] hommes. La science nous conduit de plus [illegible] chaque objet de la nature comme une [illegible] d'un admirable mécanisme, mis en mouvement par les lois providentielles. Pendant que l'air et l'eau [illegible] à l'équateur par une aspiration continue sous les rayons de la zone torride, au nord, les grands fleuves qui se dirigent vers le pôle, agissent par le trop-plein de leurs eaux comme des béliers qui déterminent la débâcle des glaces ; les glaces, entraînées vers le sud par un courant énergique, viennent refroidir les eaux des mers et l'air qui nous est destiné ; les vents sont les porteurs et les distributeurs de l'eau des nuées, et l'avalanche même est un moyen expéditif et nécessaire de diminuer la quantité de neige que les rayons du soleil ne fondraient pas assez rapidement sur les cimes des montagnes.

[1] Voy. les récents travaux de MM. Maury, Martins, Hüber, etc., et l'excellent résumé de M. Lucien Dubois, *le Pôle et l'équateur*.

Ainsi la science, qui avait d'abord paru dépouiller l'imagination, vient lui réciter un poëme nouveau, substituant à la beauté des apparences la beauté plus grande encore des réalités.

Il est doux d'admirer de loin ces merveilles, lorsque l'on est commodément assis, tenant à la main les livres de Maury, les voyages de Franklin, les récits de Livingstone, par une tiède journée d'été, sous notre ciel d'azur, le front baigné et la poitrine emplie par ces courants aériens que le soleil soulève à l'équateur et que la glace rafraîchit au pôle avant qu'ils ne parviennent à nos heureux climats. Mais les noirs de la Guinée ou les Esquimaux du Labrador ne connaissent pas ce bonheur. Le phénomène qui nous étonne les écrase, la loi qui nous sert pèse sur eux. La nature, en les frappant, les isole, et ils semblent à la fois dénués de ses dons, incapables de rien entreprendre et hors d'état de rien emprunter. Ce n'est pas tout. Déjà maltraités par la nature, ils sont plus maltraités encore par les autres hommes. On connaît le sort des noirs, opprimés chez eux, opprimés ailleurs, opprimés partout. Les Esquimaux du pôle sont, à ce que l'on croit[1], un rameau de la famille Indienne, refoulés par les

[1] Carlier, *Histoire des peuples américains*. Selon d'autres savants, les Esquimaux de l'Amérique russe seraient des Mongols venus de l'Asie par les îles Aléoutiennes.

autres Indiens qui reculent eux-mêmes devant la race blanche, ils ne fuient la cruauté des hommes que pour se heurter, dans des régions glacées, aux sévérités de la nature. Les Africains ont du moins pour se consoler la beauté, la variété, la majesté des contrées qu'ils habitent, et, dans les pays où ils sont injustement emmenés, ils vivent au milieu des blancs, et ils reçoivent à la longue quelques rayons affaiblis de la civilisation chrétienne. L'Esquimau est plus libre, le climat le met à l'abri des persécuteurs, mais la terre qui lui sert de rempart et de refuge est sans couleur, sans végétation, sans fécondité, elle n'est plus la terre ; ce nom sacré de la nourrice de l'homme, compagne docile de ses travaux et de sa destinée, ne convient pas à un sol ingrat, complétement nu, découpé en milliers d'îles bizarres, jointes par des ponts mouvants, et revêtu de neige ou de glace. Le soleil n'est plus pour eux le soleil ; de ses rayons pâlis ne tombent ni la chaleur, ni la clarté ; un soir, on le voit disparaître ; ce n'est pas un coucher, ce sont des funérailles ; le lendemain, le surlendemain, il ne se lève plus ; la nuit règne de novembre à février sur les rares habitants de ces contrées désolées, où la lumière a des caprices bizarres, la température des écarts mortels, le son des échos singuliers, l'électricité des jeux redoutables, la mer des orages affreux pendant lesquels des montagnes de glace

se détachent et s'effondrent comme une ruine, ou se rapprochent et se ferment comme une prison. L'été n'est pas plus clément que l'hiver, car la débâcle est plus dangereuse que la gelée compacte; le soleil crevasse les glaçons, le vent les disloque, le courant les emporte, et la mer se couvre de morceaux déchirés et d'îles qui marchent. On dirait vraiment que, dans cette partie du globe, le chaos n'est pas terminé. S'il y a là des créatures humaines, je n'ai pas de peine à affirmer qu'elles sont les dernières et les plus malheureuses de notre espèce.

Or il y a, en effet, sur toutes les côtes les plus septentrionales de l'Europe, de l'Asie, de l'Amérique, sur la zone glacée qui termine la terre habitable, une famille polaire assez nombreuse, distribuée en tribus, composée d'êtres humains reconnaissables à leur petite taille, et distingués par des noms différents : les Lapons, les Ostiaques, les Samoyèdes, au nord de l'Europe, au-dessus de la Norwége et de la Sibérie ; les Tungusiens, les Tchoutchis, les Kurilians, les Kamtschatkans, au nord de l'Asie, et au nord de l'Amérique, les Esquimaux. Les Lapons, si bien décrits par M. Marmier[1], ne sont pas les plus malheureux de ces petits hommes du Nord, parce qu'ils sont rattachés à des pays civilisés et entourés de

[1] *Voyage au Spitzberg et en Laponie de la Commission scientifique*, par MM. Gaimard et Xavier Marmier.

quelques ressources naturelles. On croit qu'ils ont été évangélisés dès le neuvième siècle. Les peuplades de l'Asie sont peu connues, on sait seulement qu'elles ont des rennes, par conséquent des végétaux pour les nourrir, et un climat qui favorise la végétation. Je tiens pour les plus malheureux de toutes les tribus polaires de l'Amérique, et je parlerai de ces tribus seulement. Sur toutes les côtes de l'Amérique du Nord, dans toutes les baies, les îles et les îlots, depuis le Groënland qui rejoint l'Europe, jusqu'au détroit de Behring et aux îles Aléoutiennes qui rejoignent l'Asie, sont dispersées, par petits groupes, environ cinquante mille créatures humaines, connues sous le nom de *Huskies*, et le surnom d'*Esquimaux* ou *mangeurs de viande crue*. Je les ai trouvés représentés à l'Exposition universelle de 1867 dans deux ou trois classes.

Les Esquimaux de l'Amérique du Nord habitent au Groënland des régions danoises; on sait que dans l'opinion de M. de Quatrefages, les Groënlandais seraient originairement des Scandinaves, qui refoulés par les ancêtres de ces Danois dont ils sont aujourd'hui les sujets, se seraient avancés jusqu'au nord ; puis, redescendus plus au sud à cause du froid, ils auraient été le premier élément blanc mêlé au sang américain avant la découverte de Colomb[1]. Quelques mots conservés dans la langue,

[1] De Quatrefages, *Unité de l'espèce humaine.*

quelques débris d'armes ou d'instruments enfouis dans la terre, sont les frêles arguments de cette hypothèse. Le Danemark a envoyé à l'Exposition de 1867 de curieuses photographies de Groënlandais, des spécimens de leurs costumes, de leurs équipements de pêche et de chasse et de leur industrie[1].

Le Labrador, les contrées qui entourent la baie d'Hudson, les vastes régions que traverse la grande rivière Mackenzie, et toutes les terres qui avoisinent le pôle, figurent sur la carte avec les couleurs de l'Angleterre, qui vient de les réunir au Canada, et elle a réservé une petite place aux Esquimaux dans la galerie où sont exposés les produits de ses colonies. Non loin des vitrines qui portent, sous le drapeau anglais, les noms de l'Inde, de l'Australie, du Cap de Bonne-Espérance, du Canada, on trouve du thé du Labrador, de l'huile de phoque, de morue et de baleine, un phoque, un renard, un lièvre, une perdrix, tous blancs et comme revêtus de neige, et aussi des modèles des traîneaux, des raquettes, des canots ou *kajak*, des Esquimaux, et de leurs habitations en bois, même un modèle de leurs maisons de glace[2].

La Russie n'a rien envoyé de cette colonie américaine qu'elle vient de céder aux États-Unis par le traité du

[1] Classe XL, n° 5 ; classe XLII, n° 5 ; classe XLIX, n° 3.
[2] Catalogue anglais, *Newfoundland*, p. 328, cl. 42 et 46.

30 mars 1867, pour la somme de 7,200,000 dollars, somme à peu près égale, dit-on, aux frais du voyage en France de l'empereur Alexandre; mais dans la maison russe, construite dans le parc, on trouve de petits modèles en bois qui paraissent se rapporter à la vie des Esquimaux.

La galerie établie par les diverses sociétés de Missions protestantes présentait aux regards de nombreux ustensiles des Esquimaux, canots, arcs et flèches, harpons, lampes de mousse, habillements complets du Groënland, etc. (N[os] 1254-1270, 1371-1376, du catalogue si bien fait par M. Vernes.)

Enfin, une plus riche exposition permanente, la collection de M. Henri Berthoud, qui contient des objets curieux venant de toutes les parties du monde, objets que le savant et aimable professeur fait voir avec une extrême complaisance, m'a permis de compléter ce qui manquait à l'Exposition universelle.

Que dire à propos de ces tribus lointaines? N'est-ce pas, me dira-t-on, un sujet de fantaisie bien promptement épuisé? L'Exposition ne nous apprend rien de neuf sur les Esquimaux. Nous savions déjà qu'ils pêchent, qu'ils chassent et qu'ils souffrent. Le phoque est une sorte de masse vivante informe que le Créateur leur a jeté par pitié. Sa viande les nourrit, sa peau les couvre,

sa poursuite les occupe. Ils ont faim, ils ont froid, ils sont laids, ils sont sales, ils disparaîtront. Comme aux confins du règne animal on ne sait plus distinguer certains êtres de la plante, et aux confins du règne végétal les curieux signalent des plantes qui semblent des minéraux, comme aux dernières couches géologiques de la terre on rencontre des masses sans nom et des accidents sans importance, nous avons de même à l'extrême limite de l'humanité des parents si éloignés que leur sort ne nous intéresse pas, et que leur nom ne réveille dans notre âme qu'un souvenir vague et le sentiment d'un dédain distrait. Pourquoi nous en parler?

Je ne partage pas ce dédain; je me suis arrêté volontiers devant cette maisonnette, ce traîneau et ces peaux de phoques; je n'ai point oublié qu'à l'époque où florissaient les Académies d'Athènes, l'Europe occidentale était occupée par des peuplades qui habitaient aussi des huttes misérables et se couvraient aussi de peaux, et que la fière Angleterre était occupée encore au temps de César par des peuples qui sacrifiaient et mangeaient des hommes[1]; et sans avoir la sottise de promettre aux Esquimaux des destinées pareilles après un point de départ pareil, je me suis intéressé à ces pauvres gens, et je me

[1] César, liv. VI, ch. XVI. — Diodore, liv. V, ch. XXXII.

suis demandé s'ils ne faisaient pas trop de honte à l'espèce humaine et si les autres hommes pouvaient faire et faisaient quelque chose pour eux.

Or j'ai les mains pleines de documents qui prouvent que ces derniers hommes sont cependant des hommes, qu'ayant peu reçu du Créateur, ils utilisent ce tout petit lot qui leur est échu, avec une incroyable énergie, qu'au lieu de se laisser vaincre par les éléments, ils résistent et parviennent à vaincre la nature, qu'ils sont capables de quelques vertus, de quelque civilisation, et que l'Europe commence à les évangéliser. En recherchant le peu que nous savons sur ces tribus infimes, j'ai admiré les efforts prodigieux dépensés pour réunir ce petit faisceau de connaissances ; la recherche, je l'avoue, m'a plus intéressé que la conquête, et on ne me reprochera pas, je l'espère, d'analyser trop longuement des documents qui sont à mes yeux des pages détachées de l'histoire des plus belles victoires de l'homme, les victoires qu'il remporte sur la nature.

Les renseignements que nous avons sur les contrées et sur les populations du pôle nord viennent de trois sources, les récits des *voyageurs*, ceux des *commerçants*, et ceux des *missionnaires*, parce qu'il y a trois passions qui conduisent au bout du monde ; elles se nomment l'industrie, la science et la foi.

I

Le commerce rencontre les Esquimaux par terre et par mer. Par terre, quelques chasseurs vont jusqu'à eux, et par mer, quelques pêcheurs.

Les chasseurs sont les agents de la compagnie russe et de la compagnie anglaise qui pourvoient l'Europe de ces admirables fourrures, dont les plus beaux spécimens, réunis à l'Exposition universelle, représentent pour Paris seulement un commerce de plus de vingt millions.

Tout ce que l'on sait sur l'Amérique russe vient d'être résumé dans un discours abondant, érudit, éloquent, poétique, prononcé devant le congrès des États-Unis, par le grand orateur, Charles Sumner. Il nous apprend que la compagnie russe, dont le trafic ne paraît pas dépasser un ou deux millions de roubles par an (8 à 9 millions de fr.), a été organisée en 1799 ; elle est la vraie souveraine de ce vaste territoire que l'Amérique a récemment acheté, et son autorité n'a pas très-bonne réputation ; le nom de ses agents et des familles créoles qui les entourent est devenu le synonyme de malfaiteurs (*promüschlenik*, marchand de fourrures). Cette compagnie avait depuis 1839 cédé une partie de ses droits à la compagnie d'Hudson.

La Russie a un gouverneur dans la petite ville de Sitka, abritée du vent du nord, et dont le climat est, dit-on, assez tempéré. Sous la même latitude, la côte américaine est moins froide que la côte asiatique, et l'on retrouve dans ce fait une preuve à l'appui des théories sur les courants d'eau et les courants d'air, fleuves sous-marins et fleuves aériens, qui règlent la température. Mais cette région est située pour ainsi dire à la rencontre du chaud et du froid, et sous cette influence, les nuages se fondent en pluie et en brouillards continuels. De grandes forêts attirent encore la pluie. La Russie ne tirait aucun parti des ports, des fleuves, des mines, des pêcheries, des bois, reconnus par Billing, Krusenstern, Kotzebue et Lütke, sur cette immense territoire. Il est certain que les États-Unis, et surtout l'État de Californie, qui déjà fait venir de Sitka de la glace en quantité considérable, sauront profiter de cette possession. D'ailleurs, les États-Unis, qui ont déjà vu la France et l'Espagne quitter le sol américain, sont fiers de remplacer encore le drapeau russe par le drapeau de l'Union, la monarchie par la république, et ils n'ignorent pas que la route de San-Francisco à Hongkong par les îles Aléoutiennes, dont le groupe s'étend jusqu'au Japon, est plus courte de beaucoup que la route par les îles Sandwich. Cette nouvelle acqui-
leur donne pour concitoyens environ 17,000 Es-

quimaux, que M. Sumner ne craint pas d'appeler les Phéniciens du Nord.

L'Angleterre aurait acheté ces *arpents de neige*, si elle avait écouté le gouverneur de la grande compagnie de la baie d'Hudson, qui est l'autre souveraine bien plus ancienne et bien plus puissante de l'Amérique du Nord. On sait que cette compagnie des *aventuriers* de la baie d'Hudson (c'est le nom exact) existe depuis 1670 [1]. C'est une de ces grandes sociétés, fondées au dix-septième siècle à l'image des sociétés organisées par Richelieu et Colbert, et assez analogues à nos compagnies de chemin de fer. Un conseil de propriétaires la dirige à Londres, et il nomme un gouverneur révocable. Ce gouverneur réside à York, au fond de la baie de Hudson ; il réunit tous les ans deux conseils, l'un au nord, l'autre au sud, composés des *chief factors* et des *chief traders*, répartis eux-mêmes dans 200 postes, forts ou stations, fondés dans toute l'étendue de l'immense territoire sur lequel la compagnie exerce son monopole. Tant que la France a été maîtresse du Canada, ce monopole a été contesté au nom des droits de notre nation et des intérêts de son commerce. De-

[1] Duflot de Mofras, *Exploration de l'Orégon*, 1844. — Enquête parlementaire sur la compagnie de la baie d'Hudson. — Correspondance avec ses gouverneurs. — *Blues Books*, 1857-1863. — Taché, membre du Parlement canadien, *Articles sur les territoires compris dans la nouvelle confédération anglaise.*

puis 1763, il n'a plus été attaqué que par quelques commerçants rivaux ou bien au nom des principes d'humanité. Le parlement anglais a ordonné deux enquêtes très-curieuses, en 1749 et 1857. Dans la seconde, devant lord John Russell et M. Labouchère, sont venus déposer des voyageurs éminents, tels que Richardson et Rae, des hommes politiques, tels que M. Ellice, des agents de la compagnie, sir Georges Simpson, gouverneur pendant vingt-sept ans, des marins, des négociants, des représentants du Canada, des délégués d'une société protestante, intitulée : *Société de protection des indigènes* [1].

Les commerçants se sont plaints du monopole ; les Canadiens ont demandé le droit de coloniser sans passer par le bon plaisir de la compagnie, assez confiante dans sa durée pour consentir des baux de mille années ; les philanthropes ont reproché à cette compagnie de ne rien faire pour civiliser les Indiens.

Le monopole a été défendu par d'assez bonnes raisons, tirées de l'état de la population de ces contrées. Les concurrents ne peuvent réussir qu'en apportant de l'eau-de-vie aux Indiens et en les excitant à tuer un plus grand nombre d'animaux ; ce sera la mort de la chasse et des chasseurs ; la compagnie, au contraire, a fait avec la compagnie russe un traité pour interdire la vente de

[1] *Aborigines protection Society.*

l'eau-de-vie ; elle a l'usage de ne pas acheter de fourrures pendant l'époque de la reproduction, et de payer aux Indiens aussi cher les fourrures communes que les fourrures rares, afin de ne pas les exciter à détruire les espèces rares. Les Indiens viennent aux factoreries ; dans une chambre ils font un tas des pelleteries qu'ils apportent, la quantité est pesée, le prix est fixé ; puis ils entrent dans une autre chambre pleine d'objets à leur convenance, armes, outils, vêtements, ornements, et ils choisissent, jusqu'à concurrence du prix débattu, les objets en échange.

La compagnie répondait aux colonisateurs que la colonisation était une chimère dans des contrées où l'on ne peut jamais compter sur une récolte certaine. Mais il paraît cependant que, dans une vaste étendue, la culture régulière est possible ; en outre, le versant oriental des montagnes rocheuses est aurifère comme le versant occidental ; il y a du charbon et des métaux. Après l'âge de la chasse et de la pêche, va venir pour ces contrées, grâce aux chemins de fer et aux bateaux à vapeur, l'âge de la culture et l'âge des mines ; l'homme poursuit d'abord la richesse au-dessus de la terre, puis dans la terre, puis sous la terre ; le chasseur devient laboureur et mineur.

La compagnie de la baie d'Hudson n'a pas pu se vanter

d'avoir beaucoup civilisé les Indiens ; du moins, elle ne les a pas exterminés, elle vit en paix avec eux, et depuis quelques années, elle subventionne quelques missions qu'elle n'a pas fondées. Elle n'a pas été inutile à la science ; la charte de 1670 l'obligeait par une clause expresse à chercher le fameux passage nord-ouest, et plusieurs expéditions ont été, en effet, entreprises aux frais de la compagnie.

En présence de ces renseignements, le gouvernement anglais a pensé que le monopole de *fait* suffisait à une compagnie, établie depuis deux cents ans, représentée sur une surface de 1,400,000 mètres carrés par près de 12,000 agents, et distribuant de 10 à 20 p. 100 de bénéfices annuels, qu'elle pouvait se garder, se défendre elle-même, et que le monopole de *droit* pouvait cesser ; le privilége n'a donc pas été renouvelé.

L'enquête de 1857 donne des renseignements sur les Esquimaux; ils descendent jusqu'au fort Churchill, au 59e degré pour y commercer, et lorsque la compagnie américaine télégraphique a été envoyée jusqu'au fort Youkon, au nord de l'Amérique russe, les Esquimaux ont fourni à ses agents des renseignements utiles. Mais ce petit peuple ne quitte pas souvent le bord de la mer, et c'est là que les pêcheurs le rencontrent.

Chaque année, les pêcheurs américains, russes, anglais,

norwégiens et français, sont obligés de remonter plus au nord, parce que les animaux s'y réfugient et parce que d'immenses fleuves se dirigent vers ces latitudes. Les pêcheurs contribuent à la nourriture de l'homme pour des quantités qui atteignent cent millions de francs [1], dans les seules pêcheries russes, très-bien décrites dans un curieux travail de M. Danilewsky, publié à l'occasion de l'Exposition universelle [2]. La pêche forme encore de hardis marins pour le service des États, et l'expérience des pêcheurs met plus qu'on ne le supposerait sur la trace des belles lois de la nature.

Il est maintenant constaté que la matière organique destinée à la nourriture de l'homme ou des animaux qui nourrissent l'homme, surabonde dans les contrées que

[1] 20,000,000 de roubles.

[2] *Coup d'œil sur les pêcheries en Russie, exposé statistique et technique, annexé à la collection des produits et outils de pêche envoyée par la Russie à l'Exposition universelle de* 1867. Paris, Librairie agricole.

Ce livre renferme de très-curieux détails. Un seul établissement, connu sous le nom de Bojii-prawisly (pêcherie divine), sur la Coura, prépare pour 500,000 roubles par an de poissons salés. Sur l'Oural, dont le cours appartient aux Cosaques, un vieillard, nommé gardien de l'Oural, indique quand la pêche peut commencer, et elle a lieu quelquefois par 8,000 personnes à la fois, en barque l'automne, sur la glace en hiver, par *artèles* ou associations de six à quinze pêcheurs, se servant de crocs. Dans la mer Caspienne, on chasse les phoques rassemblés sur les îles; on tue le premier rang; les autres ne peuvent franchir ce rempart de chair morte, et on en tue ainsi quelquefois 10,000 dans une nuit.

l'homme n'habite pas ; il contribue par ses poursuites à l'y accumuler, et il se forme ainsi hors de la portée de sa main destructive, pour ses besoins futurs, de vastes réserves de nourriture et de reproduction. Dans l'Océan, une partie de cette matière organique emprunte aux éléments de l'eau salée des coquilles qui la revêtent et la défendent jusqu'à la mort; dans les eaux douces, sur le bord desquelles l'homme s'établit et qui sont ses premières routes, presque toute la matière organique se présente à l'état de poisson, sous la forme qui lui est utile, et c'est surtout à l'embouchure des fleuves, à la rencontre des eaux douces et des eaux salées, que ces poissons s'accumulent. Là, en effet, le lit est moins profond, il est en quelque sorte fumé par les fleuves qui arrivent chargés de substances entraînées par leurs ondes, le cours est ralenti, mille végétaux aquatiques dégagent de l'oxygène et s'entrelacent en forêts où les animaux viennent abriter les nids et déposer les œufs : ces eaux peu profondes et peu sapides se refroidissent les premières en automne, de manière à avertir à temps leurs habitants qui remontent alors les fleuves et gagnent la pleine mer. Or la rivière Mackenzie, la rivière Coppermine, et d'autres fleuves inmenses se rendent au Nord de l'Amérique, les pêcheurs qui se sont engagés jusque-là y ont trouvé d'autres pêcheurs qui sont les Esquimaux, seuls posses-

seurs de ces richesses, très-habiles pêcheurs, dont le concours et l'exemple leur sera peut-être un jour extrêmement profitable.

Mais les pêcheurs eux-mêmes n'écrivent pas de livres ; nous ne savons pas ce qu'ils pensent des Esquimaux, et nous avons à interroger d'autres marins, non pas plus hardis, mais plus savants, les intrépides explorateurs des régions polaires ; leur nombre, et leur histoire fait honneur à l'humanité tout entière, à quelque nation qu'ils appartiennent, et l'on comprend que le roi Louis XVI ait écrit de sa main, pendant la guerre d'Amérique, des instructions qui ordonnaient de laisser passer et de traiter en neutres les vaisseaux du capitaine Cook.

Suivons les navigateurs du Nord pendant quelques instants.

II

Trouver la route la plus courte de l'Europe aux Indes, à ces mystérieuses et merveilleuses régions qui ont de tout temps excité les désirs et les imaginations des navigateurs, des conquérants et des poëtes, tel a été l'objet de toutes les grandes découvertes maritimes au nord et au sud du globe terrestre. Pour ne parler que du Nord, il y a trois siècles que le passage vers les Indes est cher-

ché vers le pôle, tantôt par l'Est, tantôt par l'Ouest, avec une infatigable énergie. La carte des régions arctiques est semée de noms qui rappelent des tentatives héroïques, enfin couronnées de succès.

Par une touchante inspiration, les navigateurs mêlent à leurs noms ceux des souverains, des ministres, des savants qui les ont encouragés, le prince Albert, Lancastre, Melviie, Barrow, ou bien le nom des bons navires, abrités par le drapeau national, qui leur ont servi de patrie et de maison domestique, Erebus, Fury, Victoria; ou bien encore ils caractérisent les lieux par des noms qui font image, le cap des Adieux, le cap du Retour, la baie de Miséricorde, et la carte du monde devient ainsi comme un monument à la fois glorieux et funèbre, couvert de noms, de pensées, de dates et de souvenirs. Les noms de la science, les noms de l'armée, les noms des hommes qui ont agi sur la civilisation du monde, sont bien nobles ; les noms de la géographie sont peut-être encore plus nobles ; on lit les premiers au coin des rues de nos villes ; les seconds sont donnés aux rues de l'immense Océan, à ses détroits, à ses rivages ; ils immortalisent au pied du drapeau de chaque nation les services rendus par l'héroïsme à la science et souvent achetés au prix de la vie.

Au Nord, presque tous les noms sont anglais. C'est d'a-

bord Willoughby, parti, en 1353, par l'Est et mort avec son équipage dans les glaces de la Laponie. En 1576, Martin Frobisher, parti par la route de l'Ouest, accomplit trois voyages, indiquant le but qui devait être atteint deux cent soixante-quatorze ans après lui, et il revient mourir obscurément sur les côtes de France, près de Brest, envoyé par Élisabeth avec des troupes au secours de Henri IV. Le seizième siècle vit encore les voyages de Davis, qui mourut tué par des pirates japonais (1585). Dans le dix-septième siècle les anglais Baffin et Hudson, dans le dix-huitième, le Danois Behring, envoyé par la Russie, d'après les instructions laissées par Pierre le Grand, donnent leurs noms aux deux mers que l'on peut appeler l'une à droite, l'autre à gauche, les deux portes de la mer Glaciale, et l'illustre capitaine Cook visite la partie de l'Amérique, dont Behring a laissé l'empire à la Russie. Mais c'est surtout au dix-neuvième siècle que revient la gloire d'avoir repris, mieux dirigé, et enfin mené à bien ces tentatives. L'honneur de l'initiative appartient surtout à sir John Barrow, l'honneur de l'exécution à Parry, Ross, Franklin et à un marin d'origine normande, le capitaine Robert Le Mesurier Maclure.

« Peut-être, écrivait sir John Barrow (en traçant, il y a soixante ans, le programme d'une expédition nouvelle), peut-être ces hardis marins ne réussiront-ils pas

dans leur entreprise; mais ils ne peuvent pas manquer de réussir à étendre la sphère des connaissances humaines, et dès lors leur voyage ne sera pas inutile, car la science c'est la puissance, et la moindre parcelle de science peut être confiée en toute sûreté au cours du temps; elle portera ses fruits pour le bien des hommes inévitablement[1]. »

Le Parlement anglais avait, dès 1816, promis une prime de 20,000 livres à ceux qui monteraient jusqu'au 74e degré latitude nord; le capitaine Parry obtint cette prime; il avait avec John Ross fait un premier voyage en 1818, puis il en tenta seul un second en 1820, un troisième en 1824, un quatrième en 1825, encouragé chaque fois par de nouvelles découvertes, et agissant de concert avec des explorations par terre confiées à un homme intrépide, engagé comme mousse, signalé par sa bravoure à Trafalgar, embarqué pour un voyage à la Nouvelle-Hollande, puis choisi pour commander, en 1818, un des deux navires chargés par l'amirauté de chercher un passage au *Nord-Est* par le Spitzberg. Cet homme était Franklin. C'est après la mémorable et périlleuse expédition de sir John Ross et de son neveu James Ross, expédition qui dura quatre années de 1829 à 1833, après d'autres expédi-

[1] *M'Clure's discovery of the North-West passage*, 1850-1854, edited by commander Gerard Osborn. London, 1856.

tions moins célèbres de Back, Dease et Simpson, que repartit en 1845, à soixante ans, l'infatigable Franklin, accompagné de 168 hommes d'équipage, pour ne plus revenir. De 1849 à 1854, grâce à l'héroïque insistance de lady Franklin, quatre expéditions ont été envoyées, vingt millions ont été dépensés, à la recherche de ces vies précieuses. En 1844, les débris de l'équipage furent retrouvés, de manière à ne plus laisser douter de la fin tragique de l'expédition, par des Esquimaux qui firent au docteur Rae un récit détaillé.

C'est en recherchant Franklin que le capitaine Maclure découvrit le fameux passage Nord-Ouest. Parti en 1850 par le détroit de Behring, il hiverna deux années de suite dans les glaces, et après le second hiver (11 avril 1852), pendant lequel le thermomètre centigrade atteint un jour 54° au-dessous de zéro, il se disposait à renvoyer son équipage en traîneau, et à abandonner le navire, lorsque se promenant sur la mer gelée, il aperçut de loin un homme qui courait à lui; c'était le lieutenant Pim, membre de l'expédition du capitaine Kellett, envoyée à sa recherche et qui avait hiverné d'un autre côté. Enhardi par cette rencontre providentielle, le capitaine Maclure conçut alors le courageux projet de revenir sur la glace vers la baie de Baffin, et ayant ainsi franchi 470 milles, il put annoncer à l'Angleterre que le passage Nord-Ouest

était découvert (octobre 1863). Aucun navire ne l'a traversé, mais les navigateurs ont exploré des deux côtés ses approches, et Maclure a suivi en traîneau ou à pied tout le parcours intermédiaire. La grande médaille de la Société de géographie de Paris lui a été justement décernée en 1855.

Avec ce voyage, avec ce nom, se termine la série des expéditions de notre siècle, mais déjà d'autres problèmes sont posés. Y a-t-il au nord, plus au nord, une mer libre, soumise à une température moins basse? Les plus savants géographes sont d'accord avec les navigateurs pour le supposer. Ne serait-il pas possible de trouver un autre passage libre, non plus à l'ouest, mais à l'est du détroit de Behring? Un ingénieur français, M. Lambert, qui avait proposé de partir dans cette direction et se croyait certain du succès, est mort avant d'avoir réalisé son projet[1].

Déjà notre siècle, après tant de résultats chèrement acquis, peut ajouter fièrement à son histoire cette page pleine de grandeur et de beauté. Au nom de Parry, de Ross, de Franklin, de Maclure, méritent d'être associés les noms de l'Anglais Booth, qui paya de ses deniers

[1] *Projet de voyage au Pôle nord*, 1866. — *La Question du Pôle nord*, 1867, par Gustave Lambert, ancien élève de l'École polytechnique. Paris, Arthus Bertrand.

l'expédition de Ross en 1829, de l'Américain Grinnell, qui fit à ses frais, en 1850 et 1853, armer deux expéditions à la recherche de Franklin, et surtout le nom de cette femme sublime qui, après avoir consacré sa vie et sa fortune à retrouver son mari, a composé pour être placée aux lieux témoins de sa mort, cette inscription touchante :

« A la mémoire de Franklin, et de tous ses généreux compagnons qui ont souffert et péri pour la cause de la science et le service de leur pays, ce marbre est élevé près du lieu d'où il sont partis pour vaincre les difficultés ou mourir. Il rappelle le souvenir de la douleur de leurs concitoyens et de leurs amis qui les admire, de l'affliction, soumise à la foi, de celle qui a perdu dans le chef héroïque de l'expédition le plus affectionné des époux. 1855[1]. »

On aurait pu joindre à cette épitaphe le mot d'un navigateur du seizième siècle : *Heaven is as near by water as by land*, le ciel est aussi proche par eau que par terre. Je l'emprunte au journal d'un lieutenant français, Bellot, qui a deux fois brigué l'honneur de faire gratuitement partie des expéditions envoyées par lady Franklin, et qui a trouvé la mort dans la seconde, le 18 août 1853,

[1] *Coup d'œil d'ensemble sur les différentes expéditions arctiques*, par V.-A. Malte-Brun. 1855.

à vingt-sept ans[1]. Ce nom français unique fait plaisir à rencontrer au milieu de tant de noms anglais. Bellot était le fils d'un maréchal-ferrant de Rochefort. Élève boursier de l'École de marine, il avait été décoré à vingt ans, pour une blessure bravement reçue à Madagascar. La rencontre dans les mers du Sud d'un voyageur et d'un écrivain bien connu et fort aimé, M. Marmier, l'émotion produite en Europe par le sort de Franklin, déterminèrent ce jeune officier à partir pour le Nord, et à quitter momentanément la marine française à laquelle il allait faire tant d'honneur, et sa famille à laquelle il écrivait cette belle parole : *Je vous recommande le courage plutôt que la résignation*. Je voudrais faire lire à tous les jeunes hommes le journal du voyage de Bellot. On le suit avec une inexprimable émotion, à bord du *Phénix*, sous le commandement du vieux puritain Kennedy, au milieu de braves gens, qui ont fait vœu de ne pas boire de vin, qui prient ensemble, lisent ensemble Shakespeare, risquent leur vie en riant, et sont forcés d'admirer ce petit Français, toujours de bonne humeur, parlant du « cher bruit de la forge de son père, » dur à la fatigue, docile au commandement, insouciant devant le péril, fidèle à Dieu

[1] *Journal d'un voyage aux mers polaires*, par le lieutenant de vaisseau Bellot. Paris, Perrotin, 1854. — Voy. aussi *Œuvres choisies de Jean Reynaud*, lectures variées, p. 45. Paris, Furne, 1866.

et à son épaulette, qui s'en allait au pôle nord chercher la gloire et la mort, en 1851 et 1852, pendant que la France changeait de gouvernement. Ce journal est un modèle de style, car il a le mouvement, la précision et la couleur, dons inimitables de celui qui a vu, touché, souffert ce qu'il raconte ; il est surtout un modèle d'héroïsme tranquille et persévérant, caractérisé par ces mots : « Je n'ai point été élevé dans une boîte à coton... J'ai confiance en Dieu, et ce que les forces humaines peuvent accomplir, je le ferai. »

De tous les navigateurs dont j'ai lu les récits, Bellot est celui qui a le mieux peint les Esquimaux. Il a été frappé de leur douceur et de leur courage. Il les croit sans culte, et cependant ils reconnaissent un Dieu et une âme, enterrant leurs morts sous des pierres, afin que l'esprit puisse s'envoler par les interstices[1]. Ils n'ont pas de gouvernement ; la faim les gouverne et compte toutes leurs heures. Ils n'ont pas de signe de deuil ; le plaisir de vivre ne leur apprend pas à détester la mort. S'ils sont doux, ils ne sont pas tendres ; leurs femmes sont pour eux des servantes, et ils laissent mourir sans les pleurer

[1] Les missionnaires nous apprennent que les Esquimaux croient à un bon et à un mauvais esprit. Ils nomment ce mauvais esprit, le *Torngak*, et ils ont pour le conjurer des sorciers ou *Angekok*. Ils ont la tradition d'un déluge.

les vieillards et les enfants qui sont des bouches à nourrir. Ils aiment la musique, et ils apprennent sans trop de peine à chanter. Ils n'ont pas de lois, de juges ou de prisons : le talion est à la fois tout cela. Ils savent tracer des cartes, et les navigateurs ont tous reçu d'eux des renseignements exacts sur la configuration des côtes.

Quelques animaux les entourent sur la terre. La peau imperméable ou fourrée de ces animaux est précisément ce qui convient pour couvrir le corps dans des contrées où il est tour à tour glacé par l'eau qui se gèle ou mouillé par la glace qui se fond. Sur la mer, ils sont visités par les baleines et surtout par les phoques. La chair de ces mammifères marins est riche en carbone, et elle rallume le sang comme le charbon rallume le feu. Les Esquimaux sont malpropres, et comment ne le seraient-ils pas? pendant six mois au moins, ils ne voient pas une goutte d'eau dégelée, ils n'ont pas de bois pour faire du feu, et ils vivent dans l'huile et la graisse de poisson. L'huile est pour eux à la fois aliment, médicament, substance industrielle et éclairage. Ils sont à plus de 1,200 lieues de la région du blé, l'herbe ne pousse presque pas sur leur terre. Ils ne peuvent pas nourrir des rennes; ils entretiennent des chiens carnivores comme eux. Pas de métaux ..ur forger des instruments; la pierre en tient lieu. Allez

voir dans les galeries de l'histoire du travail les haches en pierre des races celtiques, et vous retrouvez ces contemporaines du déluge dans les mains des Groënlandais aujourd'hui vivants. La terre a ses dates écrites dans les couches géologiques, et l'humanité retrouve la chronologie de son histoire dans les races des divers climats. Le climat a ses couches comme le sol. Les voyageurs de ces régions ont le soin de cacher sous des huttes de pierre ou *cairns*, des provisions destinées aux voyageurs qui viendront après eux : il y a ainsi à la baie Fury, au port Léopold, des amas de provisions, viande salée, huile, instruments, couvertures. Et il semble que le premier visiteur du globe, le Créateur, ait eu les mêmes attentions pour les futurs habitants, enfermant sous la forme du phoque, de la viande, de l'huile, de la peau, des os propres à fabriquer les instruments qui servent à la coudre, en même temps qu'il donnait à cet animal assez d'agilité, de finesse pour que le pêcheur en se mettant à sa poursuite, fût forcé d'exercer la vigueur et l'audace dont il avait besoin.

A fabriquer, à manier son traîneau ou sa barque légère, l'Esquimau n'a pas d'égal dans le monde ; l'Arabe ne mène pas mieux son cheval. C'est à l'Esquimau qu'aurait dû être décernée la première médaille accordée par le jury de l'Exposition universelle aux rameurs. Pendant

six mois, il brave le froid, la mer, l'orage, l'avalanche, la nuit, la distance, pour arriver péniblement à se rendre maître de la nourriture qui soutiendra pendant toute l'année la pauvre vie de sa famille. Puis, après cet effort, et sentant venir la nuit, l'Esquimau se bâtit une maison en bois, quand il trouve du bois, en pierre quand il n'a que des pierres, en glace quand il n'a que de la glace. Les modèles de ces huttes de bois, de pierre, de glace, figuraient à l'Exposition. Un missionnaire catholique[1] a vu fabriquer en deux heures une de ces maisons de glace taillée avec des dagues (travik) par grands morceaux comme des pans de murailles posés l'un sur l'autre, puis arrosés d'eau qui se gèle aussitôt et ferme les joints comme le ciment le plus solide; on laisse un trou pour s'y glisser; à l'intérieur, les peaux servent de lits, et de la mousse placée sur une pierre et imbibée d'huile de baleine tient lieu de lampe (krolerk); un dernier pan de glace est tiré sur les habitants et clôt l'entrée en laissant un peu d'air. Vienne la nuit, l'orage, la pluie, la grêle, la maison de glace résiste et à son abri la chaleur entretient la vie. Singulière image de la vie elle-même ou plutôt de la résignation courageuse de l'homme contre les rigueurs de la destinée; il sait se servir de l'obstacle, le façonner

[1] Lettre du P. Petitot, datée du village esquimau de Vullu-Malok, à l'embouchure du fleuve Anderson, 68°,30 latitude nord, le 21 mars 1855.

sous sa main intelligente, s'enfermer sous la neige, obliger la neige à le défendre contre l'hiver, vaincu et pourtant vainqueur, puisqu'il résiste et ne succombe point.

Dans de telles luttes, l'Esquimau devient insensible à la fatigue; en proie à de tels besoins, il est vorace, quand il peut les satisfaire, et la faim le pousse parfois, dit-on, jusqu'à l'anthropophagie. Six Esquimaux peuvent dévorer un ours en une nuit. L'Esquimau n'est pourtant point méchant, il ne connaît pas les armes destructives, il a le regard doux, il est serviable pour les navigateurs, et quand ils lui offrent des verroteries, de l'or ou du fer, il choisit le fer, et refuse ce qui est inutile. En vérité, quoiqu'il soit laid, petit, malpropre, dur, glouton, cependant ce rejeton de la famille humaine n'est pas sans quelque grandeur, lorsqu'on se le représente en face d'une nature sans beauté, sans pitié, hostile, meurtrière, implacable, dont il se sert pourtant et sur laquelle il exerce, comme les autres hommes, sa part de domination.

Est-il heureux? Cette question inquiète beaucoup le lieutenant Bellot, et il a plus de peine à se décider que M. de Chateaubriand, parce qu'il voit de ses yeux ce que le grand écrivain s'est plu à imaginer. On connaît cette belle page du *Génie du Christianisme :*

« Qu'y a-t-il de plus heureux que l'Esquimau dans son épouvantable patrie? Que lui font les fleurs de nos climats auprès des neiges du Labrador, nos palais auprès de son trou enfumé? Il s'embarque au printemps avec son épouse sur quelque glace flottante. Entraîné par les courants, il s'avance en pleine mer sur ce trône du Dieu des tempêtes. La montagne balance sur les flots ses sommets lumineux et ses arbres de neige, les loups marins se livrent à l'amour dans ses vallées, et les baleines accompagnent ses pas sur l'Océan. Le hardi sauvage, dans les abris de son écueil mobile, presse sur son cœur la femme que Dieu lui a donnée, et trouve avec elle des joies inconnues dans ce mélange de voluptés et de périls[1]. »

Belle description, si elle était exacte !

Le poëte Campbell a décrit aussi l'Amérique russe, et il parle des *longs hurlements des loups sur les rives d'Ounalaska*. Or le capitaine Cook, qui a visité deux fois ce pays, insiste, par un hasard singulier, sur ce fait qu'il ne contient pas de loups[2].

De même, M. de Chateaubriand a vu en poëte le Labrador. L'Esquimau n'emmène pas sa femme à la pêche, il ne la presse pas sur son cœur, il ne s'embarque pas

[1] Liv. V, chap. XIV.
[2] Discours de Charles Sumner.

sur la glace flottante. Il n'y a pas de hautes montagnes au Labrador, et les sommets n'y sont pas couverts d'arbres. Il n'y a de vrai que le *trou enfumé*, et Bellot va nous en donner la description d'après nature :

« Je cherchais vainement la porte ; il me fallut l'aide d'un des assistants pour deviner qu'une ouverture, à peine de deux pieds de haut, recouverte d'une peau, était la porte. Des bouffées chaudes et chargées de fétides émanations y arrivent ; je sens s'ébranler mon courage, mais enfin je pénètre dans l'intérieur de la hutte, après avoir rampé, sur une longueur de deux mètres ; dans une sorte d'égout aux murailles humides, dont le pied repose dans une boue détrempée de sang, d'eau, d'huile et de graisse... Une enceinte rectangulaire de pierres, recouverte à l'extérieur d'une épaisse couche de terre et à l'intérieur de trois ou quatre planches, forme la charpente de la hutte ; de chaque côté de la porte, au fond, une sorte de treillage à un pied du sol et de trois à quatre pieds de large, recouvert de peaux, sert de lit et de table. Dans l'espace du milieu, qui a à peu près trois pieds, pend une moitié de phoque, dont la graisse a été enlevée, mais dont les chairs saignantes sont foulées aux pieds, et qui est à la portée des appétits des hôtes de la hutte.

« Sur un des côtés, une vieille femme presque aveugle, aux paupières rouges, aux jambes et aux bras nus,

aux mèches grisonnantes, coud des peaux qu'elle remue avec ses pieds et ses mains... Près d'elle est couché son fils, le maître de la maison, qui se met sur son séant pour me faire honneur. Au fond, une jeune femme presque nue, allaite un enfant nu qu'elle tient d'une main, tandis que de l'autre elle ramasse à la hâte quelques peaux qui forment ses vêtements. Deux lampes, où brûle une huile fétide, éclairent et chauffent la hutte.... Point d'ouverture qui laisse échapper la fumée; un seul trou près de l'entrée voilé par des minces enveloppes d'intestins et de boyaux... Comment des êtres humains peuvent-ils vivre dans de telles conditions[1] ? »

« Ce barbare a de fort bonnes raisons pour préférer son pays et son état au nôtre, » écrit hardiment M. de Chateaubriand, mais le paradoxe est trop fort. La prétendue indépendance du sauvage est l'isolement et l'impuissance, hors de toute vie sociale. Le mal du pays qu'il éprouve quand on le déplace, n'est pas la preuve du bonheur, il est la preuve de l'âme qui embellit les objets, il est le sentiment du malaise craintif que l'indigent et l'orphelin éprouvent au milieu d'une famille opulente et nombreuse, il est l'heureux aveuglement de l'habitude

[1] P. 54. La hutte décrite par Bellot au Groënland est tout à fait semblable à la hutte habitée et décrite par le P. Petitot, chez les grands Esquimaux du fleuve Anderson.

qui plie l'homme à sa destinée ; enfin la nostalgie du pauvre Esquimau est une sorte de loi comme la pesanteur qui fait retomber la pierre au point où l'ordre de Dieu l'a placée. Il n'a pas nos besoins, dit-on, cela veut dire qu'il n'a aucune de nos satisfactions ; il ne connaît ni les jouissances du bien-être individuel ni les jouissances de la vie sociale ; l'homme civilisé peut, dans les moments difficiles, retrancher sur son abondance et se prêter aux variations de la fortune ; pour le sauvage, dont le seul besoin satisfait est la faim, un degré de moins, et il tue, et s'il ne tue pas, il meurt.

Faisons donc trêve aux dissertations sur le bonheur de la vie du sauvage, et demandons-nous plutôt s'il y a quelque moyen de porter à ces peuples si mal doués un peu de bonheur. Jusqu'ici nous avons suivi les chasseurs, les baleiniers, les navigateurs, et nous savons déjà que les Esquimaux ne sont pas dénués d'intelligence, de courage, et de quelques bons sentiments. Mais nous savons aussi qu'ils habitent un pays horrible, qu'ils sont eux-mêmes pauvres et laids. Leur portrait physique et moral se résume dans cette phrase du grand ouvrage de Morton sur les crânes et les caractères physiologiques des peuples de l'Amérique[1]. « Avec le nez enfoncé entre les os

[1] Morton, *Crania americana*, Philadelphie, p. 53.

proéminents des deux joues, les yeux bridés, une bouche énorme et béante, les cheveux plats, la taille courte, ils offrent le type le plus repoussant de toute l'espèce humaine : *most repulsive of the human species*. En outre, on peut appeler leurs vertus l'absence de certains vices. »

Sur ce portrait, qui donc les aimera? Dans ce pays, qui donc ira partager leur sort? Quel est donc le plongeur assez hardi, assez patient, assez dévoué, pour se précipiter dans cet abîme de dangers à courir, de misères à affronter, de répugnances à surmonter? Les pêcheurs et les savants qui ont rencontré les Esquimaux n'allaient pas leur rendre visite. Ils couraient à la recherche de la richesse ou de la science. Mais qui donc ira chez eux pour eux? « Pauvres Esquimaux, s'écrie Bellot, qui se dévouera à vous civiliser[1]? »

III

Il est au milieu de l'Europe, en France et en Allemagne, deux maisons d'où partent à peu près chaque année des hommes et des femmes qui se chargent de répondre à cette question. D'Allemagne, il part pour le

[1] P. 112.

Groënland et le Labrador, des ménages de frères et de sœurs Moraves. De France, il part pour la rivière Mackenzie et l'Océan glacial, des prêtres catholiques, portant le nom d'Oblats.

Ce sont les derniers témoins que nous ayons à interroger ; avant de les interroger, faisons connaissance avec eux.

On sait quelle est l'histoire de la communauté chrétienne connue sous le nom de *Frères Moraves*[1]. Ils font remonter leurs origines jusqu'à la prédication du christianisme parmi les Slaves au neuvième siècle, et ils se rattachent surtout aux disciples de Jean Huss, persécutés en Bohême et en Moravie, au quinzième siècle, mais il est certain que ces disciples n'existaient plus, au moins à

[1] Je dois à l'obligeance de M. Vernes la communication des documents qui suivent : *Histoire de l'Église des Frères de Bohême et de Moravie*, par Bost, 1844. — *L'Œuvre de l'Église des Frères au milieu des peuples chrétiens*, par Tietzen, 1861. — *L'Église de l'Unité des Frères*, par Halm, 1862. — *Verlasz der allgemeinen Synode* 1857. — *Verlasz der provinzial Synode*, 1862. — *Vie et Doctrine des Moraves*, par C. Martin, manuscrit, 1865. — *Report of the Committee of the London Association in aid of the Mission of the United Brethren commonly Called Moravians*, 1866.

M. Micheli, de Genève, a bien voulu me prêter la correspondance manuscrite, aussi touchante qu'instructive, qu'il entretient avec les Frères et les Sœurs Moraves du Labrador, et me communiquer une *Vie de Zinzendorf*, par Bovet, deux *Lettres sur les Missions chez les païens* (1860), et une *Notice sur l'introduction du Christianisme chez les Esquimaux du Labrador* (1846) ; cette dernière notice, dont M. Micheli est l'auteur, est une page d'histoire infiniment précieuse.

l'état de secte distincte, à la fin du dix-septième siècle. Quelques protestants disséminés dans ces mêmes provinces de l'empire d'Autriche s'étaient réfugiés, soit dans la Silésie, qui relevait alors de la même couronne, mais où Charles XII avait obtenu le maintien pour ses coreligionnaires de quelques *Églises de faveur*, dont le centre était l'Église de Teschen, soit dans la haute Lusace, région voisine qui forme l'extrémité nord-ouest du royaume de Saxe. C'est là, dans le village de Bertelsdorf, sur la route de Zittau à Lobau, qu'habitait le comte de Zinzendorf, jeune seigneur saxon, qui recueillit sur ses terres quelques-uns des réfugiés de Moravie, un menuisier, nommé Christian David, deux couteliers, les frères Neisser, et les établit en 1722 sur la petite montagne du Hutberg, dans un endroit auquel fut donné et est demeuré le beau nom de Garde de Dieu, *Herrnhut*.

Zinzendorf est le véritable fondateur des frères Moraves.

Il avait alors vingt-deux ans, étant né à Dresde en 1700. John Wesley naquit en 1703. Zinzendorf, à la même époque, fut le Wesley de l'Allemagne. C'était un homme fort extraordinaire. Il était venu à Paris à dix-neuf ans, pendant la Régence, dans l'année même où l'influence de Law et de Dubois étaient au comble, et au lieu de se livrer au plaisir, il écrivait à un ami : « Tout ce monde

me paraît fade. *O splendida miseria!* » Il avait recherché et obtenu l'amitié du cardinal de Noailles, avec lequel il aimait à causer de théologie. A l'université de Halle, où il avait fait ses études sous les yeux du pieux et savant Franke, avant de les terminer à l'université de Wittenberg, il s'était lié avec un jeune Suisse, le baron de Watteville, et trois autres amis, et dès 1715 ils avaient fondé ensemble une sorte d'association pieuse sous le nom bizarre d'*Ordre du grain de sénevé*, et ils s'étaient promis de travailler à la conversion des païens, tout en devenant les premiers dans l'étude du grec, du latin, du français. Un moment conseiller à la cour de Dresde, le comte de Zinzendorf était revenu habiter ses terres, après son mariage avec une comtesse de Reuss ; il y avait appelé Watteville, deux pasteurs, et ils évangélisaient ensemble le village, pensant toujours à évangéliser le monde, lorsque ces trois paysans de Moravie vinrent à eux. Dix ans après, une communauté était formée. Zinzendorf en fut le législateur, l'organisateur, l'apôtre, puis le prêtre, même l'évêque. Je ne dirai rien de sa législation un peu compliquée, parfois subtile ; je ne parlerai point de la piété un peu bizarre, quelquefois enfantine, de la nouvelle communauté. Que l'on pense ce que l'on voudra de ces formes, et même de l'homme ardent, violent, mais irréprochable et infatigable, qui en fut

l'auteur, mais que l'on n'oublie pas qu'à trente-deux ans, en plein dix-huitième siècle, au fond d'un village de l'extrémité de la Saxe, il avait réuni et inspiré tant d'hommes dévoués, qu'il pouvait envoyer des missionnaires, en 1732, aux Indes orientales, en 1733, au Groënland, en 1735, aux Indiens du haut Canada, en 1737, au cap de Bonne-Espérance, en 1738, à la Guyane, en 1741, à Philadelphie, en même temps qu'il fondait des établissements en Allemagne, en Danemark, en Suède, en Hollande, en Angleterre, en Russie, allant voir en 1738 à Londres John Wesley, avec lequel il ne put s'entendre, passant aux Antilles en 1739, retournant en Amérique en 1740, lapidé en 1741 à Genève, qu'il trouve à peu près aussi corrompue que Paris, entraînant partout des disciples, et laissant partout des exemples, des discours et surtout des cantiques que son âme poétique improvisait et laissait couler sans cesse, fondant à peu près une maison par an jusqu'à sa mort! Il mourut en 1761, dans les bras de Jean de Watteville, fils de son ami, en murmurant ces mots : « *Mon Dieu, il fait bon se reposer.* » Les fondations du comte de Zinzendorf ont duré, elles durent encore; elles rattachent à l'Evangile, aux espérances éternelles et à la vie honnête environ 80,000 chrétiens.

On se demande pourquoi de grandes villes se sont fon-

dées sur une colline, au bord d'une forêt? Parce que les hommes ont trouvé dans le voisinage une source inépuisable, une mine d'or, ou simplement une vue merveilleuse dont la beauté les a ravis! Les richesses et les beautés de l'ordre moral sont plus attachantes encore. Comment les Esquimaux, les Cafres et les Hottentots, les Groënlandais, les esclaves des Antilles, ont-ils eu des amis et connu le vrai Dieu de l'Évangile? Parce qu'un gentilhomme saxon et quelques artisans moraves, cherchant ensemble de bonne foi le royaume de Dieu, il y a cent cinquante ans, dans un village inconnu, ont pensé à l'abandon des derniers nés de la famille humaine[1].

[1] Cette petite communauté de chrétiens, qui a beaucoup frappé madame de Staël (*de l'Allemagne,* IVe partie, ch. III), mériterait une étude à part. Elle vit sans division et sans réforme, quoique non sans épreuves depuis deux siècles. Les traditions encore vivantes dans son organisation et dans sa doctrine prouvent qu'elle remonte au delà de la Réforme, car elle porte dans les traits de sa physionomie des ressemblances et des airs de famille catholiques. Elle a pour pouvoir législatif et dogmatique des *synodes* qui sont de petits conciles, pour pouvoir exécutif des *anciens*, élus par le synode et dont la *conférence* est une sorte de sacré collége; elle avait même un chef des anciens, qui ressemblait fort à un pape, jusqu'en 1740, époque où le synode proclama que le Seigneur était l'ancien et que les autres anciens n'étaient que ses vicaires; elle a des *évêques*, quoique sans diocèse limité, pour transmettre l'ordination; elle a des *prêtres*, quoique sans pouvoir défini; elle a des *chœurs*, fort semblables aux confréries, et des *aides de chœur* pour avertir de leurs fautes les membres de ces chœurs; elle a des sacrements, des images, des fêtes, une liturgie, des cantiques, dont les expressions révèlent une piété raffinée, des séminaires, des orphelinats. Ce gouvernement, à la fois théocratique, aristocratique et démocratique, s'unit à des usages tout à fait singuliers, et aux-

C'est un missionnaire morave, nommé Mierching qui servait de guide et d'interprète au capitaine Maclure dans sa mémorable expédition, et, dans son journal, le grand navigateur exprime le vœu « que les Moraves se répandent au milieu de ces pauvres et intéressants pêcheurs du pôle, séparés du monde par le climat, refoulés par des Indiens sanguinaires, et errant sur les rives les plus lointaines d'un territoire affermé à une compagnie de marchands de fourrures dont les dividendes dépendent de la

quels convient le nom de *socialisme mitigé*. Les enfants, filles ou garçons, absolument séparés pendant toute leur jeunesse, sont élevés par la communauté, jamais dans la famille. Il y a pour les non-mariés de chaque sexe des ateliers et des commerces entrepris aux frais et au profit de la communauté, et de ce travail sans salaire, où l'ouvrier, défrayé de tout, n'a rien à dépenser, mais rien à recevoir, résulte la suppression de la pauvreté, mais aussi l'impossibilité d'atteindre à la richesse; pas de souffrance, mais pas d'esprit d'entreprise. Le mariage affranchit de cette vie en commun ; mais, pour se marier, le jeune homme ne connaît pas de femme, il la demande aux anciens, ils la lui désignent, et souvent par le sort, expédient très-ordinairement employé par les Moraves, nullement par esprit de fatalisme, mais au contraire par une sorte de confiance naïve dans l'assistance continue de Dieu.

Cette organisation est compliquée et singulière; mais la forme du flambeau est bien peu de chose, pourvu que la flamme ne s'éteigne pas. Or, la foi ardente des Moraves dans la personne divine du Christ, la simplicité laborieuse de leur vie, l'union vraiment fraternelle des membres, font de cette communauté la plus croyante, la plus tolérante et la plus agissante des sectes du protestantisme contemporain. Partagés entre l'éducation, la charité, le travail manuel et les missions chez les Esquimaux, les Noirs et les Hottentots, les Moraves forment un groupe de 20,000 chrétiens, bienfaiteurs de 80,000 païens; un tel service rendu sans bruit mérite assurément le respect.

multiplication des animaux plus que de celle des hommes... Un homme comme M. Mierching, ajoute M. Osborne, revolutionnerait en peu d'années cette race docile. Rien ne mettait en défaut cet homme rare ; il excellait à fabriquer des chaussures, à pêcher un poisson, à bâtir une cabane, à chanter une chanson, à jouer de la guitare, énérgique, toujours content, rompu à une vie d'épreuves[1]. » Ce M. Mierching était Saxon, et il avait été missionnaire au Labrador.

C'est en 1771 et sur la demande d'un pauvre charpentier nommé Jens Haven, qui fit trois voyages au Labrador, et vécut seul au milieu des Esquimaux dont il apprit la langue, que les Moraves se sont établis sur cette côte si mal nommée par les Portugais terre de labour. Mêlant aux noms du pays les souvenirs sacrés de l'Évangile, ils ont appelé Naïn la première station, située au 57e degré de latitude nord, puis fondé Okkak, à 50 lieues plus au nord, en 1776, Hoffenthal, en 1782, Hébron en 1825, Tsoar, en 1864. Tous les ans, des ménages de jeunes gens saxons, danois ou suisses, partent pour le Labrador. Ils s'embarquent à Londres sur un navire appartenant à la Mission, et qui a toujours le nom d'*Harmony*. Ce navire ramène en Europe les enfants des

[1] P. 98, ch. VIII.

missionnaires, car le climat les tuerait, et les apôtres du Labrador sont forcés de s'imposer cette privation cruelle. L'*Harmony* apporte des provisions, il emporte des fourrures et des produits du Labrador, il se charge des correspondances, il amène quelquefois des amis. Son arrivée dans chacune des stations est le grand événement de l'année; Européens et Esquimaux l'attendent, le saluent, l'entourent; quelques jours se passent dans la joie, comme le moment du parloir pour un prisonnier. Puis il s'éloigne, et en voilà pour un an. Les missionnaires du Groënland, et surtout ceux qui évangélisent l'intérieur des continents, ne connaissent pas cette joie.

Il y a, sur le bord du lac de Genève, plusieurs familles chrétiennes qui entretiennent une correspondance suivie avec les Frères et les Sœurs Moraves du Labrador. J'ai lu ces lettres, et je voudrais les citer, toutes, principalement celles des Sœurs. Je me borne à extraire deux phrases d'une lettre écrite en 1863 par une Sœur Morave suisse; elle raconte son arrivée, après un voyage que la rencontre d'énormes montagnes de glace faillit rendre funeste :

« Quand nous fûmes à 7 milles de la côte, le capitaine fit tirer deux coups de canon, auxquels répondit bientôt le canon du rivage. Un drapeau rouge parut à l'horizon. Il s'élevait, nous dit-on, sur la maison de la Mission,

mais la maison même nous était cachée. Ce drapeau, hissé par des mains amies, nous réjouit le cœur. Bientôt, nous vîmes les Esquimaux accourir de tous côtés dans leurs kajaks, et quand nous avons jeté l'ancre, ils ont entonné un cantique de réjouissance.... Femmes et enfants nous attendaient sur le rivage. Quelques-uns des gros chiens de la contrée vinrent aussi nous reconnaître. Les Esquimaudes me parurent toutes avoir la même figure. Elles ont de grosses joues rouges, les cheveux noirs attachés en arrière, comme les Chinoises, avec un ruban rouge. Je remarquai que quelques-unes portaient des tresses, et l'on m'expliqua que c'étaient celles admises à la sainte Cène. Quant aux hommes, ils sont de fort petite taille et leurs cheveux descendent sur le front... Ces pauvres gens nous regardaient avec curiosité. Ils aiment quand on leur sourit, m'avait-on dit, et je n'avais point d'efforts à faire pour témoigner de la bienveillance à ceux auprès desquels la main du Seigneur nous a conduits.... Ma peine était de ne pouvoir encore leur dire un seul mot. Come je vais m'encourager à apprendre leur langue ! Leur bonjour, quand ils se saluent, signifie : *Sois fort !*... Adieu ! Que le Seigneur soit avec vous sur les riantes rives du Léman, et avec nous sur les plages rocailleuses et monotones du Labrador. »

Il y a des missionnaires qui demeurent sur ces terres

froides, grisâtres, sans charme et sans grandeur, pendant quinze ou vingt ans, et des femmes jeunes et délicates, qui apportent d'Europe des fleurs et des tourterelles, s'habituent peu à peu à vivre là, au milieu d'Esquimaux bêtes, laids et malpropres, n'ayant d'autre joie que de leur faire du bien, et si peu de distractions que le clapotement de l'eau qui dégèle, et s'anime du libre mouvement de la vie, leur semble une douce musique[1]. Quel contraste avec le tourbillon de nos villes qu'une telle vie, où le passage d'un ours, le vol d'un oiseau, le cri d'un phoque, est un événement ! Comme on comprend ce mot d'une autre jeune femme : « L'attente patiente en regardant à Dieu est un apprentissage que nous faisons au Labrador. »

Cette attente est du moins récompensée. Il faut tout apprendre à ces ignorants, même à se donner la main et à témoigner quelque sensibilité, encore plus à se nettoyer, à se mieux vêtir, à cultiver un peu de terre en écartant la neige, à ne pas abandonner leurs enfants ou leurs malades, puis à lire, à écrire, à chanter, à tenir leur parole, à croire en Dieu et non pas aux sorciers. La difficulté

[1] Une Sœur Morave allemande écrit le 1er août 1866, de Naïn : « Un homme arrivé l'autre jour de Terre-Neuve a apporté la nouvelle d'une grande guerre entre l'Autriche et la Prusse, mais cela nous ferait trop de peine ; nous aimons mieux croire que c'est quelque faux bruit qui s'est grossi en passant de bouche en bouche. »

est de les réunir. La nuit dure du 26 novembre au 6 janvier, à peu près deux mois, l'été est tout entier occupé par la chasse et la pêche. Avant de lutter contre l'ignorance, il faut d'abord vaincre la faim, le froid, la distance, la nuit. Les missionnaires font l'école, et ils vont visiter les malades. Il est curieux de les voir recourir aux usages catholiques, avoir avec les païens ce qu'ils appellent des entretiens particuliers, ne les admettre à la Cène, qu'après cette confession, et multiplier les *fêtes*. En Europe, les fleurs accompagnent les fêtes ; la nature est elle-même un temple paré ; là-bas les fêtes de la religion avec les rubans, les chants, les lumières, viennent interrompre la monotonie de la nature, fêtes des veuves, des mariées, des jeunes filles, des garçons, des vieillards, fêtes de Noël, avec des repas fraternels, fête des Pâques, où les missionnaires ont coutume de venir avec les Esquimaux la nuit dans le cimetière couvert de neige pour voir le soleil se lever, en signe de résurrection, sur le blanc linceul des tombeaux. Peu à peu l'intelligence s'ouvre, le cœur s'attendrit, et ces pauvres gens si maltraités par la nature qui les entoure, sont étonnés et réjouis à la bonne nouvelle que Dieu a visité la terre. Un vieil Esquimau écrivait, en 1864, à un Genevois : « Jésus m'aime, et il t'aime, frère. Je serai heureux de te voir un jour près de lui. » Les stations des Moraves deviennent peu à peu

le centre de villages chrétiens, sur toute cette côte lointaine, où le naturaliste se réjouit de trouver les premiers germes de la vie végétale et animale, quelques fleurs, un petit nombre d'animaux, quelques échantillons curieux, et où le moraliste doit être plus heureux encore de trouver, avec les signes de l'empire de l'homme le plus abaissé sur la nature la plus redoutable, les éclairs de l'esprit qui s'éveille, les semences d'une civilisation meilleure, et ce que l'on peut appeler les premières ondes de la conscience qui se fond, se réchauffe et s'anime, comme la neige de ces contrées se dégèle sous des rayons plus vifs.

La vie de ménage des Moraves est un grand exemple pour les Esquimaux groupés autour d'eux, mais elle est évidemment un obstacle sérieux à leurs lointaines excursions. Le missionnaire catholique ne connaît pas ces obstacles ; il est soldat, il ne se marie pas, il a tout sacrifié, il va au bout du monde. Le missionnaire protestant est pasteur, le missionnaire catholique est pionnier, explorateur, visiteur, apôtre infatigable[1].

Depuis cent ans, les Moraves ont fondé cinq stations

[1] Dans les livres sur les Missions (notamment dans l'*Histoire des Moraves*, de Bost), j'ai rencontré avec chagrin des paroles haineuses contre les catholiques, et réciproquement. Mais dans les lettres des missionnaires eux-mêmes, nulle trace de ces querelles. « Pour tous les chrétiens, a dit admirablement Livingstone, les passions de secte meurent vite, quand ils se trouvent à travailler ensemble en plein paganisme. »

sur la côte de l'Amérique septentionale, entre le 50e et le 60e degré de latitude; ils n'ont point été au delà. Depuis dix ans, les missionnaires catholiques se sont répandus dans les immenses contrées de la Nouvelle-Angleterre, de la baie d'Hudson au détroit de Behring, du Canada au pôle nord, et ils y ont déjà établi plus de vingt stations, s'avançant jusqu'au 68e degré, jusqu'à l'embouchure de la grande rivière Mackenzie. Ces missionnaires sont des Canadiens ou des Français, presque tous des Marseillais, appartenant à une société religieuse fondée, sous le nom d'Oblats, par l'avant-dernier évêque de Marseille, M. de Mazenod. On ne se doute guère que quelques Français partent chaque année des rives de la Provence pour aller évangéliser les Esquimaux de la rivière Mackenzie ! Quelques prêtres du diocèse de Québec avaient, dès 1731, parcouru la partie méridionale de ces vastes territoires, où la compagnie de la baie d'Hudson subventionne plusieurs missions protestantes[1]. En 1844, ils furent érigés en un diocèse spécial, le diocèse de la Rivière-Rouge ou Assiniboine, et en 1865, un second

[1] *Vingt années de Missions au nord de l'Amérique*, par Mgr Taché, évêque de la Rivière-Rouge. — *Missions chez les sauvages de l'Amérique du Nord*, par Mgr Faraud, évêque d'Attabasca. — Je dois à Mgr Taché une carte très-curieuse des stations établies par les missionnaires dans ces régions, et le P. Sardou a eu la bonté de me prêter les lettres manuscrites du P. Petitot, des Oblats de Marseille.

diocèse a été coupé dans le premier, sous le nom d'Attabasca, dans l'intérêt des naturels de la région la plus septentrionale. Trente-huit missionnaires français se sont depuis dix ans partagé l'évangélisation de ces contrées; pas un n'a fait défection; un seul est mort. Pour parvenir au premier poste, les plus anciens ont eu à passer 65 jours en barque, à partir de Montréal. Puis ils n'ont pas cessé de tendre au nord. Comme les voyageurs qui descendent du mont Blanc s'attachent les uns aux autres par des cordes, plaçant en avant le plus hardi, on voit ces missionnaires s'avancer de station en station, à 100, 200, et quelquefois 400 lieues les uns des autres, se visitant, se relayant, animés par la tournée de leurs évêques. En 1859, un prêtre de Montpellier, Grollier, monte jusqu'à l'embouchure de la rivière Mackenzie et chante sur les rives de l'océan Glacial le psaume écrit en Orient trois mille années avant sous le ciel de la Judée : *Benedicite, glacies et frigus, Domino ;* il évangélise les Esquimaux du fort Good-Hope, il réconcilie, en leur faisant baiser la croix, les Indiens-Loucheux et les Esquimaux, et demeuré seul pendant plus de vingt mois, malade, résigné à la mort, il se ranime et s'écrie. « Dieu nous aime ! » en voyant arriver le P. Séguin qui vient du territoire russe[1].

[1] Il y a aussi quelques stations de l'Église grecque dans l'Amérique russe, mais je n'ai pas de renseignements sur les œuvres des popes.

En 1862, le général américain Sibley, chargé d'aller châtier les Sioux, envoie pour leur proposer la paix un missionnaire français, nommé André, et un an après la mort du P. Grollier, en 1864, le P. Petitot, un Marseillais joyeux et hardi, dont j'ai lu les lettres, passe dix jours au bord de l'océan Glacial, au milieu des grands Esquimaux[1], cruels, voleurs, et idolâtres, qui finissent par admirer celui qu'ils appellent dans leur langage : « *le priant qui ne sait pas le mal et qui vit seul.* » Puis, il prêche les Indiens-Loucheux, « *belles âmes*, dit-il, *qui courent au-devant de l'Evangile.* »

Trente-huit prêtres, trente-huit stations, relevant de deux diocèses, et semées au milieu du dédale des lacs, des rivières, des forêts et des neiges, de ces contrées, voilà, en dix ans, l'œuvre du zèle catholique, et du courage français.

IV

Il est temps d'achever cette longue excursion dont un traîneau, une cabane, une barque, des haches de pierre, des peaux, de l'huile, et quelques menus objets,

[1] On nomme *grands* Esquimaux les membres d'une tribu de cette race, plus grands que ceux du Labrador, mais encore en dessous de la taille moyenne. Cependant le P. Petitot affirme en avoir vu de 6 pieds.

perdus dans l'Exposition universelle, ont été l'occasion. Je la terminerai par quelques vues d'avenir.

L'avenir des petits pêcheurs du pôle me paraît plus triste que leur passé. Le fameux passage du nord-ouest est découvert ; la science a remporté cette victoire, mais le commerce ne pourra pas s'en servir ; par cette route, les marchands ne passeront pas et les savants ne passeront plus. Les pêcheurs et les chasseurs s'aventureront peut-être de plus en plus au nord, mais pour chasser sur les terres des Esquimaux pour pêcher dans leurs baies, nullement pour les étudier, les civiliser ou les enrichir. Déjà les missionnaires s'affligent des exemples donnés par les Américains qui stationnent sur les côtes du Labrador. Par la voie de terre, il s'écoulera bien du temps avant que les Américains et les Canadiens, devenus plus nombreux, montent jusqu'à eux, avant que les Indiens, eux-mêmes civilisés, leur apportent autre chose que l'exemple de la guerre, de l'ivrognerie et de la rapine. Le midi du territoire de la compagnie d'Hudson se peuplera ; un chemin de fer, un télégraphe, pourront sillonner la partie inférieure de ces vastes régions. Mais, cela est trop évident, la civilisation ne tient aucune route, aucun sentier, ouverts devant les pas des Esquimaux, et la nature inflexible ne leur promet pas les présents qu'elle leur a refusés jusqu'ici, la fécondité du sol, la chaleur du soleil,

la compagnie des animaux, le chant des oiseaux, le charme des fleurs. Ils sont condamnés pour toujours au froid, aux ténèbres, à l'enfance. La petite lumière qui peut éclairer leur esprit est dans la main des missionnaires, et s'ils peuvent s'élever de quelques degrés au-dessus de leur condition présente, c'est par ce secours. Dieu soit loué! l'Europe chrétienne le tient prêt pour eux.

Ainsi donc, il n'est pas un seul rameau de la famille humaine qui soit à jamais tenu en dehors de toute civilisation. Si vous voulez avoir une haute idée de l'homme, si vous voulez mesurer sa puissance et compter ses pas sur la terre, comparez, dans les comptes rendus de l'Exposition, le petit kajak de l'Esquimau avec l'immense machine du vaisseau à hélice *le Marengo*. Faites mieux. Rappelez-vous le fétiche, objet de superstition de la même peuplade, puis allez admirer les efforts d'un Michel-Ange pour représenter sous des traits humains le Père des hommes. Faites mieux encore. Contemplez la civilisation qui retourne sur ses pas, et suivez ses fils les plus généreux, serviteurs de la science ou serviteurs de Dieu, voyez-les quitter les beaux rivages que le soleil éclaire, voyez-les partir, pour aller, au milieu des glaces et dans les ténèbres, tendre la main aux derniers rejetons abandonnés de la race des hommes. Une parenté lointaine avec les Esquimaux n'a pas de quoi

nous rendre fiers, mais nous pouvons estimer très-haut l'honneur d'être membres de la famille des missionnaires qui les évangélisent, membres de la famille du lieutenant Bellot et de l'amiral Franklin !

II

CONFÉRENCES ANGLAISES

I

LA PHILOSOPHIE

D'UN GRAND SEIGNEUR ÉCOSSAIS

LE RÈGNE DE LA LOI

PAR LE DUC D'ARGYLL

L'ouvrage de philosophie et d'histoire naturelle que M. le duc d'Argyll a publié en 1867, sous ce titre : *le Règne de la loi*[1], est rapidement parvenu à la sixième édition ; il est assez connu du public anglais et du monde savant de l'Europe pour que son titre ne soit plus une énigme.

Qu'est-ce que *le Règne de la loi?* Le mot prête à plusieurs sens.

En se souvenant de la haute situation de l'auteur, pair

[1] *The Reign of Law*, by the duke of Argyll. London, Strahan, 1867.

d'Écosse, membre du dernier et du nouveau cabinet whig, l'un des chefs du parti libéral en Angleterre, on aurait pu croire qu'il avait voulu, à l'exemple de lord John Russell, expliquer la constitution politique de son pays, et montrer l'habile et forte économie de ces lois, auxquelles il a dû, dès son entrée dans la vie, un rang si enviable.

Mais *le Règne de la loi* n'est pas un ouvrage politique. La préface est datée d'Inveraray, et ce nom poétique nous transporte à l'entrée de ce vieux château du nord de l'Écosse, signalé par la reine Victoria dans le récit de ses jours de bonheur à cause de son « *extrême beauté*[1], » au pied des montagnes, au milieu des grands pins, en face de la mer. On pouvait supposer que le chef des Campbell, contemplant du haut des collines d'Inveraray l'azur voilé du ciel et le mouvement réglé des flots, avait exhalé son enthousiasme dans quelques méditations sur les lois de la nature.

Mais *le Règne de la loi* n'est pas l'œuvre d'un poëte. C'est un livre savant et abstrait, composé de sept chapitres ou plutôt de sept dissertations, distinctes par le sujet et par le choix des arguments. Dans le premier chapitre, M. le duc d'Argyll définit le *surnaturel;* dans le second, la *loi;* il étudie, dans le troisième et le quatrième,

[1] *Leaves from the Journal of our life in the Highlands from* 1848 *to* 1861, p. 79. London, 1868.

les *combinaisons* des lois de la nature en vue d'une fin intelligible, et les *exceptions apparentes;* le cinquième chapitre est spécialement consacré à la *loi de la création;* le sixième a pour objet les *lois dans le royaume de l'esprit;* le septième, les *lois en politique.* Le second, le sixième et le septième chapitre s'adressent donc aux philosophes; le premier aux théologiens; les trois autres aux physiologistes et aux positivistes. En effet, l'auteur suit à la fois trois discussions avec M. Stuart Mill, avec M. Guizot, avec M. Darwin.

On pourrait désirer un ordre de composition plus méthodique, et le passage d'un sujet à un autre sujet, de la philosophie à l'histoire naturelle, de la physique à la politique, s'il fait grand honneur au savoir de l'auteur, n'est pas sans fatiguer, sans déconcerter un peu le lecteur, qui n'est d'ailleurs aidé par aucun résumé final. Il se trouve donc d'abord un peu perdu, comme si, habitué aux grandes allées droites des parcs à la française, il entrait dans une forêt où manquent les routes et les écriteaux. Mais elle est si haute, cette forêt, si vigoureuse, si profonde, elle abonde en perspectives et en détails si curieux, qu'on prend plaisir à la parcourir en tous les sens; et si, fidèle au conseil de Descartes[1], au lieu « d'errer en tour-

[1] *Discours de la méthode*, 3e partie.

noyant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, on marche le plus droit qu'on peut vers un même côté, » on finit par s'orienter, par reconnaître deux ou trois grandes lignes qui commandent tous les sentiers, et on comprend le plan général.

En deux mots, ce livre aux mille aspects divers est un plaidoyer de plus destiné à la défense d'une seule et même doctrine, qui est la grande doctrine des *causes finales*, et à la définition de deux mots, de deux idées, le mot et l'idée de *loi*, le mot et l'idée de *nature*.

Philosophes et mathématiciens, moralistes et astronomes, théologiens et physiologistes, économistes et jurisconsultes, tous les savants se servent du mot de *loi* et du mot de *nature*. Partant de points opposés, mais tous fidèles à la grande méthode qui consiste à bien observer les faits, à les ranger dans un ordre logique, puis à s'élever jusqu'aux rapports les plus généraux, et enfin jusqu'à l'expression la plus simple des choses, ils arrivent par des chemins divers aux mêmes sommets, ils s'y rencontrent, ils aiment de plus en plus à s'y rapprocher, et, selon la belle expression de M. Quinet, à y échanger leurs flambeaux. Or ils ont tous constaté des *lois*, la découverte de ces lois est leur gloire, la contemplation de ces lois fait leurs délices, ils n'ont pas de notion plus sublime à se communiquer, et ils se mettent à écrire ensemble

ce que l'on peut appeler le code et l'esprit des *lois de la nature*.

Mais ici commence la Babel et la confusion des langages.

L'esprit de l'homme est vaste, en effet, mais le langage de l'homme est pauvre, et quand les sciences se rendent l'une à l'autre des services et des visites, l'application des mêmes mots à des objets dissemblables conduit à des confusions inextricables.

Depuis un siècle, et surtout en France, la philosophie et les philosophes ont fait dans la politique des incursions dont les nations n'ont assurément pas à se plaindre, puisqu'il en est résulté un progrès certain de la justice dans les institutions civiles ; mais de ce rapprochement est né l'embarras qu'on éprouve pour définir certaines expressions. Prenons pour exemple le mot de *liberté*. Les politiques entendent, même sans le dire, que la liberté est toujours limitée ; ils ont en vue la *liberté d'agir ;* les philosophes, au contraire, entendent par la liberté une puissance morale qui ne connaît pas d'entraves ; ils ont en vue la *liberté de penser*. Transporté du domaine de l'esprit sur le terrain de l'action, le même mot n'a plus le même sens, et par le funeste effet de cet usage équivoque d'une même expression, une lamentable séparation divise en tous pays l'école radicale qui l'entend dans le sens

abstrait et l'école libérale qui l'emploie dans le sens pratique.

C'était, il y a trente ans, à la politique, c'est aujourd'hui aux sciences physiques et médicales que la philosophie s'est mise à demander des consultations, puis des emprunts. Or il est encore tout à fait nécessaire de prendre bien garde au choix et au sens des mots que ce rapprochement va mettre en circulation ; on peut compter que les ignorants s'en serviront avec la joie d'enfants auxquels on a donné des pièces de monnaie neuve, sans se demander si le titre en a été changé.

Lorsque la science et la philosophie, la physique et la métaphysique, se servent du mot *loi* et du mot *nature*, donnent-elles à ces mots le même sens?

M. le duc d'Argyll indique quatre définitions du mot *loi*, trois définitions du mot *nature*, quatre du mot *surnaturel;* c'est un abîme d'équivoques.

Au lendemain des mémorables découvertes de l'astronomie et de la géométrie, les immortels auteurs de ces découvertes, qui étaient aussi de grands philosophes, Leibnitz, Newton, Euler, Clarke, avaient appliqué tout leur esprit à la définition des lois de la nature, et de ces nobles recherches était sorti un magnifique mouvement de philosophie religieuse. Pour ces grands hommes, les *lois de la nature*, disons-le d'un seul mot, c'étaient les

volontés de Dieu. Au lendemain des admirables découvertes de la chimie et de la mécanique, l'esprit humain est, par une pente semblable, ramené vers les mêmes problèmes. Mais si l'on en jugeait par de récentes manifestations, ce serait un mouvement matérialiste qui sortirait aujourd'hui de la science. Pour les penseurs contemporains, les lois de la nature, ce seraient les propriétés inhérentes à la matière.

Le langage ne jette aucune clarté sur ces problèmes ; il aide à la confusion : deux sens se cachent, se déguisent sous les mêmes mots. On dit les *lois de la conscience* et les *lois de la pesanteur;* on dit la religion *naturelle*, le droit *naturel*, l'histoire *naturelle*. Les mêmes expressions servent donc à caractériser la vertu de l'homme, la chute de la pierre, les rapports de l'âme avec Dieu, l'origine des lois, la description des mammifères et des poissons. On définit la *nature* l'ensemble des lois qui régissent l'ensemble des choses. On applique aux lois qui gouvernent les faits matériels la belle définition de Montesquieu : *Les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses*. Pourquoi donner à l'ensemble des choses un nom collectif, la *nature?* Comment les *lois* régissent-elles les *choses?* Comment des *rapports* dérivent-ils des choses? S'ils sont *nécessaires*, ces rapports ne sont-ils pas des propriétés des choses? Si les lois sont

supérieures et non pas inhérentes aux choses, où sont ces lois? Qui les a établies? Qui les rend exécutoires? En distinguant ce qui est *naturel* et ce qui est *surnaturel*, que comprend-on dans le mot *naturel?* qu'est-ce qu'on exclut par le mot *surnaturel?* Les uns n'entendent par *naturel* que le monde matériel; les autres font entrer dans le mot *nature* l'homme, la pensée, la création. Quelques savants confondent *surnaturel* avec *surhumain*, et, en ce sens, la nature elle-même serait surnaturelle, puisque l'homme ne peut ni la créer, ni la dominer, ni la comprendre. Les athées, par *surnaturel*, entendent Dieu, et par *nature*, un ensemble de lois invariables, la nécessité. Les déistes, par *surnaturel*, entendent le *miracle;* par miracle, une violation des lois de la nature; par *nature*, l'œuvre de Dieu, mais d'un Dieu immobile qui, comme le dit l'ancienne formule, commanda une fois pour obéir à jamais: *semel jussit, semper paret*.

C'est, je le répète, un chaos d'hypothèses contraires et de définitions équivoques, chaos dans lequel il est cependant possible, ou plutôt inévitable, de discerner deux grandes lignes, deux grandes directions opposées. Tout se réduit à un seul et même dilemme:

Ou les lois de la nature supposent un législateur, ou elles agissent par elles-mêmes.

Il faut s'expliquer, sortir de l'ambiguïté des termes, et

M. le duc d'Argyll me paraît avoir mis le doigt avec à-propos sur ce point central, sur ce nœud de presque toutes les controverses contemporaines.

Il est temps d'écouter, après ses questions, ses réponses.

I

Pour mieux résumer tout l'ouvrage, je me permettrai de le lire comme on lit l'hébreu, en commençant par la fin, c'est-à-dire en intervertissant l'ordre des chapitres. Il est question de surnaturel dans le premier, et de politique contemporaine dans le dernier; l'auteur descend ainsi de Dieu à l'homme. Je trouve plus commode, plus logique de remonter de l'homme à Dieu, et, ainsi envisagées, les idées et les observations dont le livre se compose m'apparaissent plus clairement divisées en deux groupes distincts :

D'une part, établir, par l'analyse de plusieurs exemples étudiés dans l'histoire, la présence et la libre intervention de l'*esprit humain* dans le monde;

D'autre part, établir, par l'analyse de plusieurs exemples étudiés dans la nature, la présence et la libre intervention de l'*esprit divin* dans le monde et dans l'homme.

Répondre ainsi par un seul et même argument à l'affir-

mation des positivistes, qui suppriment, par un seul et même coup, la réalité en Dieu et la liberté dans l'homme : telle est la méthode, telle est la conclusion du *Règne de la loi*.

Le plus considérable des auteurs de la doctrine positiviste, M. Stuart Mill, a écrit cette formule :

Tous les phénomènes, sans exception, sont gouvernés par des lois invariables, dans lesquelles n'intervient aucune volonté, SOIT NATURELLE, SOIT SURNATURELLE [1].

Cette doctrine, franchement avouée, la littérature commence à la populariser en l'empruntant à la philosophie positiviste. Il n'y a pas longtemps que je lisais dans une remarquable notice de M. Sainte-Beuve sur mon ami regretté M. Ampère, qui par parenthèse eût été bien surpris de ce mot : « Il était trop habitué à la considération des lois générales pour que l'idée du surnaturel vînt l'en détourner. » C'est bien cela, mais ce n'est pas tout. M. Mill est plus complet, il va jusqu'au bout. Et d'ailleurs, il y aurait dans la rue des commentateurs effrontés qui tireraient la conséquence, si les maîtres, plus prudents, s'abstenaient de conclure. Mais M. Mill ne recule pas, et il faut le louer de sa sincérité. D'après ce hardi penseur, puisque tout, sans aucune exception, est régi par des lois

[1] *Aug. Comte and Positivism*, p. 12.

invariables, l'existence de Dieu n'est plus nécessaire, la liberté de l'homme n'est plus admissible. Ni Providence, ni libre arbitre. Le monde rentre sous l'empire d'une nécessité admirable, je le veux bien, mais inexorable. Tout est gouverné par des lois invariables; s'y élever, c'est la science; s'y soumettre, c'est la religion.

M. le duc d'Argyll est trop savant pour contester l'existence et l'invariabilité des lois qui régissent le monde. Il admire, et comment ne pas l'admirer! ce grand progrès de la science qui découvre chaque jour dans le plan général des choses et plus d'ordre et plus d'unité, arrive, après avoir constaté des liens de parenté entre tous les corps, à reconnaître que les forces elles-mêmes sont en quelque sorte de la même famille, et affirme par des témoignages de plus en plus nombreux la simplicité et la souveraineté des lois sublimes de la nature!

C'est la gloire de l'homme de s'élever à ces hauteurs. Mais la vraie science, la saine philosophie ne mettent pas au même rang, ne regardent pas comme également invariables les lois *physiques*, les lois *logiques* et les lois *morales*; elles distinguent avec soin les lois *nécessaires*, celles dont on ne peut concevoir le contraire, et les lois *universelles*, mais qui pourraient ne pas exister, les unes *absolues*, les autres *contingentes*. *Il n'y a pas d'effet sans cause*, voilà une loi *nécessaire*, l'esprit se refuse à conce-

voir qu'il n'en soit pas ainsi. *Le feu brûle*, voilà une loi *universelle*, mais on comprendrait très-bien que le feu ne brûlât pas; cela est ainsi, mais cela pourrait être autrement. Cette première distinction est essentielle, il est impossible d'accorder aux positivistes que toutes les lois soient du même ordre.

En second lieu, ce que l'on appelle *la loi* en morale, *la loi* en logique, c'est une lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde; ce sont les axiomes de la raison et de la conscience. Ce que l'on appelle *loi* en physique, c'est souvent une théorie régnante qu'une autre théorie détrône. Il y a dans le monde scientifique des dynasties, des usurpateurs et des prétendants. Il a fallu deux mille ans, depuis Anaximène jusqu'à Lavoisier, et quatorze hypothèses dont M. Liebig a donné les dates[1], pour arriver à connaître la loi de la composition de l'air que nous respirons. Il est absurde de prendre le dernier phénomène découvert pour la cause de tous les autres. Comme le disait l'illustre Faraday[2], en morale, il ne faut pas douter, ce serait livrer la vie au hasard; dans les sciences, ne pas douter, ce serait fermer la porte aux découvertes.

La distinction des lois *nécessaires* et des lois simple-

[1] *Discours sur le développement des idées dans les sciences naturelles*, p. 10.
[2] *Éloge*, par M. Dumas, 1868, p. 58.

ment *universelles*, voilà la principale, voilà la grande réponse à l'assertion de M. Mill et des positivistes. On ne peut pas leur accorder, sans discussion, que toutes les lois quelconques, physiques, logiques, morales, soient du même ordre, ni que toutes les lois soient également et semblablement invariables, ni que les forces régies par ces lois soient inhérentes à la matière.

Je ne suis pas philosophe, et pourtant je me permets de dire que M. le duc d'Argyll n'insiste pas assez sur ces distinctions. Il en résulte, comme on le verra, dans tous ses arguments, une certaine confusion qui aurait été évitée s'il avait pris tout d'abord cette forte position contre ses adversaires.

Mais il ne fait cette grande concession, cette concession, selon moi, excessive, que pour se servir avec une rare vigueur d'un second argument, auquel il attache une valeur capitale.

Concédons un instant que tous les phénomènes, sans exception, sans distinction, sont régis par des lois. Accordons même que ces lois sont des propriétés de la matière. Il y a pourtant, dans tous les phénomènes, deux éléments purement intelligibles, exclusivement du domaine de l'esprit, à savoir la combinaison, *contrivance*, et le dessein, *purpose*.

Les phénomènes ne se présentent pas à l'homme par le

côté abstrait; ils se présentent à l'état vivant. Ce que je vois, ce ne sont pas des lois, ce sont des combinaisons, ce sont des agencements, infiniment variés en vue d'une fin. Le langage exprime très-nettement et réunit toujours ces deux éléments ; les mots sont de petites formules brèves, entendues de tous, qui désignent par un même signe, par un même son, la *chose* et le *pourquoi* de la chose, l'objet et sa destination, *what and why*. Ce petit mot, l'*eau*, est un son qui me rappelle aussitôt ce que c'est que l'eau et à quoi elle sert. Vous me démontrez ensuite le *comment*, la loi de la composition de l'eau, de la pesanteur de l'eau, de l'évaporation de l'eau. Je ne vois pas ces lois. Après m'avoir expliqué le phénomène par la loi, expliquez-moi comment la loi produit le phénomène, comment plusieurs lois y concourent, comment elles se rapprochent, se combinent, se dirigent ensemble vers une fin, passant de la puissance à l'acte, de l'abstraction à la vie.

Ainsi donc, à côté des *lois invariables*, il y a toujours des *combinaisons variables*, moyens indispensables, par lesquels les lois atteignent leur fin. Ces combinaisons entre des lois en vue d'une fin, sont des faits, mais purement, exclusivement, intelligibles. Elles sont absolument impossibles à concevoir sans l'intervention d'un pouvoir mental qui ne réside pas *dans* les lois, qui agit *sur* les

lois. Comme le fait est certain, l'intervention est certaine. Comme le fait est continu, l'intervention est continue.

Dans le cercle de l'activité humaine, cette expérience prouve la réalité de l'âme. En dehors de ce cercle étroit, la même expérience prouve la réalité de Dieu. Ces deux puissances, l'âme et Dieu, s'établissent, se démontrent ainsi par le même argument ; s'il est réfuté, l'un et l'autre esprit, tout esprit, tombe et disparaît. Il n'y a plus que des corps et des lois inhérentes à ces corps.

Comme on le voit, M. le duc d'Argyll donne rendez-vous aux philosophes et aux savants sur le terrain des faits. Il est assez curieux de voir la philosophie, par un renversement des rôles habituels, inviter la science à descendre sur la terre, à étudier la vie, et l'obliger à convenir que, dans tous les phénomènes, à côté de faits qui peuvent, à la rigueur, dériver de la matière, il y a d'autres faits qui ne peuvent absolument venir que de l'esprit.

L'ingénieux auteur, pour établir cette distinction, se livre à l'analyse d'une multitude d'exemples bien observés, parmi lesquels je choisirai, en les développant un peu, les deux plus saillants, assurément très-inattendus ; ils sont empruntés, l'un à l'histoire de la machine à vapeur, l' utre à l'histoire des oiseaux.

Commençons par la machine à vapeur, et mettons, comme le disait Cuvier, *l'esprit de l'homme en expérience*.

II

A la fin du siècle dernier, un professeur de philosophie et un mécanicien, tous deux Écossais comme le duc d'Argyll, travaillaient dans la même ville, à Glascow. L'un, Adam Smith, confiant dans les forces morales, demandait qu'on mît l'esprit en liberté, et qu'on fît sortir le travail de l'homme de ces règlements absurdes dans lesquels il était emprisonné, comme dans autant de conduits étroits et sans issue; l'autre, James Watt, occupé des forces physiques, demandait qu'on emprisonnât la vapeur dans des conduits bien résistants, au lieu de la laisser inutilement se perdre dans l'espace. Tous deux, étudiant au même moment, et travaillant, sans le savoir, l'un pour l'autre, par une de ces coïncidences que l'on peut appeler un mystère habituel de l'histoire, le second trouvant l'instrument nouveau qui devait servir l'idée nouvelle professée par le premier, ils inventaient les deux ressorts principaux de la richesse des nations au dix-neuvième siècle, la liberté du travail et la machine à vapeur.

On sait bien que de ces deux découvertes, absolument nouvelles dans le monde, date une révolution véritable. On a vu changer, sous leur influence, l'industrie des hommes, le commerce des peuples, l'économie des lois, mais surtout le régime du travail, et, par conséquent, la condition de cette immense portion de l'humanité qui doit à l'activité de ses bras le pain de chaque jour. En moins de cinquante ans, les règlements tombent, d'admirables machines sont inventées, les grands ateliers s'élèvent, le tisserand de l'Écosse quitte sa cabane et son petit métier, la femme voit tomber de ses mains ce fuseau, ce même fuseau que l'on retrouve sur les plus anciens monuments de l'Égypte, les villes s'agglomèrent, les peuples se rapprochent, et la puissance de l'homme sur la nature monte de tout un degré.

Mais rien de grand n'est sans péril.

Voyez sortir de ces manufactures immenses, dans les rues des cités neuves, la triste procession des femmes en guenilles et des enfants pâles ! En 1802, un industriel, le premier Robert Peel, se lève devant le parlement, et il déclare que les grandes idées de Smith et les grandes inventions de Watt tuent les hommes ! De ce moment commence le combat, si bien caractérisé par le titre d'un pamphlet de cette époque, *Mammon against Mercy*, cœur contre or, combat entre la loi de

l'esprit, définie par Smith, la loi de la matière, utilisée par Watt, la loi de la morale, invoquée par Peel, combat qui dure encore en Angleterre et ailleurs, aboutissant peu à peu à la victoire, c'est-à-dire à la conciliation dans une alliance supérieure de ces trois éléments nécessaires. Smith a des successeurs qui rendent chaque jour les mêmes idées plus complètes, pour les faire passer dans des lois plus justes. Après Watt, et à peu de distance, paraissent Hargraves, Crompton, Arkwright, inventeurs de machines plus parfaites et plus inoffensives. A Robert Peel, et aux législateurs, aux philanthropes de 1802, succèdent d'autres législateurs, d'autres philanthropes, mais surtout de tant d'efforts réunis se forme peu à peu une opinion générale, un esprit public, un sens commun, vainqueur de toutes les doctrines extrêmes.

Le grand résultat de la dernière exposition universelle de l'industrie a été précisément de montrer, après cinquante ans, la plus large expansion de la liberté industrielle, le plus puissant développement de la force mécanique, le plus sérieux respect pour la vie, l'esprit et le corps de l'ouvrier, arrivant à se concilier dans la plupart des grands centres manufacturiers du monde civilisé, progrès heureux qui est loin d'être universellement accompli. La pratique n'est pas faite, l'opinion est faite. Que s'est-il passé?

Méditons avec M. le duc d'Argyll la partie philosophique de ce grand exemple, emprunté à l'histoire de ce grand drame contemporain.

Reprenons le rôle de chacun des acteurs principaux.

Adam Smith, le professeur, a fondé une économie politique vraie sur une philosophie vraie; au lieu de croire à la force et au caprice dans le gouvernement des hommes, il a admis qu'un ordre naturel présidait à la poursuite de la richesse comme aux autres manifestations de l'activité humaine; au lieu de croire, avec toute l'antiquité, qu'il fallait restreindre la richesse, enchaîner et déprimer le travail, séparer les intérêts des nations; il a professé qu'il était juste et utile de développer la richesse, d'affranchir, d'ennoblir le travail, de rapprocher et de mêler les intérêts de tous les hommes; il a su appliquer au travail une loi invariable de la nature humaine, la liberté réglée par la concurrence.

James Watt, le mécanicien, a pris deux lois invariables de la nature physique, la résistance des métaux, l'élasticité du gaz, et il a tiré de ces deux lois l'instrument mécanique qui double la puissance de l'homme sur la matière.

Robert Peel, le moraliste, a invoqué à son tour une loi invariable de la nature morale, la limitation de l'in-

térêt personnel par l'intérêt d'autrui, la subordination de l'égoïsme aux sentiments et aux devoirs de l'humanité.

Spectacle curieux! chacune de ces lois invariables que, pour un moment, nous supposons du même ordre, est à elle seule impuissante, cachée, oblitérée, jusqu'au jour où l'homme les met en exercice. Spectacle plus curieux encore! Chacune de ces lois invariables est par elle-même, si elle agit seule, malfaisante ou stérile. Sacrifiez la morale aux machines et à la liberté, vous avez tort; sacrifiez les machines et la liberté à la morale, vous avez tort. Il faut combiner les trois lois; ce n'est pas assez, les corriger, les empêcher de faire du mal, et si pour combiner, pour corriger, la raison de tous ne suffit pas, il sera, il a été nécessaire d'écrire la raison, d'armer la raison, de la constituer en pouvoir! On voit la raison, force naturelle, réprimer l'appétit, autre force naturelle. Ainsi la nature corrige la nature et l'amène à une nature meilleure, plus élevée et plus éclairée.

Mais ce ne sont pas seulement deux ou trois lois qui concourent ainsi par elles-mêmes, par une force propre, par une vertu spontanée, à un si grand ouvrage. Il n'est pas une des influences dont résulte le plus petit progrès à travers le temps qui ne soit elle-même un résultat de ces combinaisons innombrables des lois naturelles qui

se nomment le pouvoir, la science, la presse, les arts, l'éducation, le milieu, le caractère national ; il n'est pas une de ces influences qui ne s'exprime par des mots, qui n'agisse par des moyens, qui sont eux-mêmes des combinaisons infiniment variées, des résultantes compliquées, et enfin, toutes ces combinaisons aboutissent à des fins également variées, tellement variées, que l'histoire n'est que le catalogue de leurs incessantes diversités, mais pourtant toutes subordonnées à une fin générale, qui est le bien.

Il est donc vrai de dire que l'homme se trouve placé en face de lois invariables, mais il faut ajouter aussitôt que ces lois ont une fin ; qu'elles ne l'atteignent que par le moyen de combinaisons; que ces combinaisons, bien loin d'être toujours les mêmes, sont indéfiniment variables ; qu'elles appartiennent, ainsi que la fin à laquelle elles tendent, à l'ordre intelligible, et que la force qui soumet les choses, que la force qui les combine, que la force qui les conduit à une fin toute idéale, est une force qui leur est étrangère et supérieure, un agent, une cause, un pouvoir, un vouloir, un esprit, et, pour l'appeler par son nom, l'esprit humain.

La nature a donc un premier maître, qui est l'homme. L'esprit est doué d'un vrai pouvoir sur la matière, et Voltaire a été plus exact, plus scientifique assurément

qu'il ne le croyait, lorsqu'il a écrit ces vers pompeux :

Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez ! du grand Newton n'êtes-vous point jaloux [1] ?

Mais, pour me servir d'un langage moins lyrique, Newton, Smith, Watt, Peel, personnifient l'homme, et l'exemple de ces grands hommes prouve l'intervention dans les phénomènes d'une volonté naturelle, intervention nécessaire pour soumettre les lois invariables de la nature à des combinaisons variables, sans lesquelles ces lois demeurent stériles ou malfaisantes même, et n'atteignent pas leur fin.

Telle est la série des raisonnements et des faits par lesquels le duc d'Argyll répond à l'une des affirmations de M. Stuart Mill.

Il est bien clair que cette réfutation soulève une objection très-simple et très-forte.

Oui, l'homme agit sur la nature, mais il fait lui-même partie de la nature, il est lui-même soumis à des lois invariables. Son corps n'est pas même ce que les chimistes appellent un corps simple : par ses éléments, par ses organes, il tient du minéral, du végétal, de l'animal, et il prend part à la vie du monde matériel. Ce que vous appe-

[1] Épître à madame la comtesse du Châtelet, 1738.

lez l'esprit, grandit, travaille, se transmet et s'altère avec le corps ; il est enfermé dans un cercle de motifs, et chaque motif a sa conséquence invariable, *invariability of sequence*. L'homme ne fait pas exception à la règle de l'inflexible nécessité des lois, soit dans son corps, soit dans son esprit, s'il faut les distinguer.

Autant de mots, autant de piéges, à défaut de définitions nettes, répond encore M. le duc d'Argyll dans un chapitre sur *la loi dans le royaume de l'esprit*.

Il est très-vrai que nous ne sommes pas les maîtres de la structure de notre esprit et des relations préétablies entre cet esprit et le système général dans lequel il se meut. Il est très-vrai encore que tout acte a un *motif* et tout motif une *conséquence*. Ce terme *motif* pour l'esprit est aussi bien trouvé que celui de *moteur* pour la matière. Mais les motifs intérieurs ou extérieurs qui poussent l'esprit de l'homme sont si nombreux, que la liberté consiste à choisir entre eux, la vertu à choisir les plus élevés, la civilisation à augmenter ce nombre et à éclairer ce choix. Dites de l'animal qu'il est contraint de choisir entre deux ou trois mobiles, la faim, la reproduction, la peur, en sorte qu'on peut inventer l'art de le dresser ou de le prendre. Vous savez ce que l'animal fera à la chasse, vous ne savez pas ce que l'homme fera à la guerre ou même au jeu. Connaître le présent ne vous conduit jamais

nécessaire à la subsistance, pour méthode l'adhérence à un type, et la croissance pour corrélation, en sorte que si l'on suppose un temps indéfini, en arrière et en avant, tout ce que nous supposons créé a pu naître par une évolution spontanée, tout ce que nous supposons imparfait peut s'élever à la perfection complète ! La nature serait ainsi semblable à une plante immortelle qui passerait par des saisons sans fin de la graine à la tige et de la tige à la fleur.

M. le duc d'Argyll arrête M. Darwin à chaque mot, à chaque pas.

Oui, les espèces changent un peu avec le temps, mais de quel droit affirmez-vous : 1° que ce changement n'a pas de limites ; 2° qu'il se fait spontanément, et 3° qu'il est dominé par l'utilité, les plus fortes espèces détruisant les plus faibles dans un combat que la pénurie des subsistances rend nécessaire ?

C'est abuser de la généralisation. Avec M. Flourens, avec le docteur Faivre, M. le duc d'Argyll répond qu'en fait toutes les espèces sont presque invariables, quoique composées d'individus toujours distincts. Avec M. de Quatrefages, il déclare que si les espèces sont un peu variables, du moins elles ne sont pas *transmutables* de l'une à l'autre. Avec M. Janet[1], il ajoute que la sélection artificielle

[1] *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1863.

appliquée par l'homme à l'amélioration des animaux ou des plantes est l'œuvre d'une pensée qui choisit. Pourquoi admettre dans la nature un art aveugle, une série de hasards heureux, sans l'intervention d'une intelligence ?

Enfin, et cette remarque lui est propre, il nie que l'*utilité* soit le plan dominant dans la nature. Oui, c'est bien pour l'utilité que presque toutes les choses paraissent établies, principalement pour le service de l'homme, et on ne peut assez admirer ce long travail des siècles qui, avant qu'il existât, préparait pour ce maître de la nature le charbon, cet étonnant fournisseur de force, que la chaleur rend capable d'élever à la hauteur d'un pied un poids un million de fois supérieur au sien. Mais l'utilité n'explique pas certaines existences, que l'on ne peut comprendre que par un dessein de beauté et de variété.

Madame de Staël[1] avait dit admirablement : « Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que notre nature est parée, mais elle prodigue sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, une abondance de fleurs et de plantes inutiles qui, destinées à plaire, ne s'abaissent pas à servir ! »

Et ce n'est pas assez. La nature fait, en vérité, de l'art

[1] *Corinne*, liv. II, ch. III.

... sur les objets inacces- sibles ... microscope ... l'écaille du coquillage, ... au fond des océans, ... contemplera jamais.

... emprunte encore à M. Guizot d'autres ... fidèlement.

En premier lieu, quand même la théorie de M. Darwin serait ..., ne ... comment les êtres se développent, ... pas comment ... En second lieu, quand même, en par- ... grotesque galerie les squelettes de ... par le professeur Huxley, ... d'un sapajou à un ... on demeurerait persuadé ... cette gradation, il resterait toujours à se ... ces squelettes ont été doués de la vie. ... le dernier saut, le dernier passage, du ... des singes au plus dégradé des hommes ... véritable création. *En quatrième lieu*, il ... M. Guizot, qui a posé si nettement ... ment le premier homme, si faible dans ... rs de la vie, et dont toutes les opérations ... croissance si lente de son cerveau, a pu ... erre, s'il n'y a pas été placé adulte. *En*

rain dans les phénomènes de la nature. Il n'a plus choisi l'homme, mais un être inférieur à l'homme, être qui peut, comme tous les êtres, se passer de l'homme, tandis que l'homme ne peut pas se passer de tous les autres ; il n'a pas choisi les insectes dont s'amusait tant le grave Malebranche[1], qui « avait, disait-il, peine à se taire lorsqu'il entendait mépriser les moucherons, mépris injuste, fondé sur l'ignorance, » il a choisi les oiseaux, libres citoyens de l'air, déjà décrits par M. Michelet avec tant de savoir, d'éloquence et de poésie.

Un long chapitre[2], orné de planches très-bien faites, est consacré par l'auteur à l'étude extrêmement ingénieuse du vol de l'oiseau. Je me permettrai de la développer en indiquant dans ce petit être d'autres merveilles que le vol.

L'argument est toujours celui-ci :

Le plus petit phénomène ne se produit pas en vertu d'une loi invariable, mais seulement par la combinaison d'une multitude de lois, ajustées en vue d'une fin.

[1] *Recherche de la vérité*, 35.
[2] *III. Contrivance a necessity arising out of the reign of Law. — Example in the machinery of flight.*

IV

L'oiseau a son histoire ancienne. Ramassez ce petit débris, bien rare, puisqu'il est l'os d'un habitant des airs; la paléontologie va le ranger à sa date, elle vous apprendra le nom, l'âge, la patrie, de cette charmante apparition. La patrie? Vous croyez que, seigneur de l'air, libre, rapide, l'oiseau n'a pas de patrie? La géographie vous détrompe. Une invisible main a tracé comme au compas la ligne que les oiseaux ne peuvent pas franchir ou celle qu'ils sont forcés de suivre. Quelques-uns sont sédentaires; ils partagent nos destinées et vivent de nos restes. L'Europe n'a pas d'espèces à elle, et sur 8,000 espèces connues, 3,000 habitent seulement l'Amérique. Pourquoi? Dites-moi aussi pourquoi la plupart vont, viennent, errent sans cesse, s'arrêtant pour couver, mais entraînant bientôt leurs familles? Dites-moi pourquoi tant d'oiseaux émigrent, puis reviennent?

C'est que leur rôle est de chasser. Le charmant oiseau est un destructeur armé, l'infatigable ennemi de l'insecte. Pourquoi? Plutôt que de retenir sa puissance de multiplication continue, la féconde nature, pour arrêter une espèce, crée une espèce nouvelle; on dirait qu'elle se plaît

moins dans la durée de ses œuvres que dans leur infinie variété, dans leur constante docilité. Les insectes, imperceptibles et innombrables agents, qui paraissent chargés de désagréger la matière morte de l'arbre tombé ou du corps détruit, de reprendre et de répartir de nouveau cette matière, les insectes, petits distributeurs d'azote, mais grands destructeurs du règne végétal, ont pour ennemi ou plutôt pour régulateur l'oiseau.

Volant sans bruit, au crépuscule, spectre silencieux, désagréable, mais utile, le hibou délivre l'homme des petits rongeurs qui l'attaquent la nuit. Perchés sur les hauteurs, plongeant dans les cadavres leurs serres et leurs cous dénudés pour n'être pas infectés, les vautours sont les fossoyeurs des pays chauds. Petit, léger, toujours en mouvement, gîté dans nos demeures, le passereau, et aussi la rapide et gracieuse hirondelle, détruisent par milliers les ennemis de nos champs et de nos vendanges, prélevant leur salaire et se payant eux-mêmes sur le champ qu'ils protégent. Toute la troupe des oiseaux a ainsi même destination ; ce sont de petits acteurs chargés d'un petit rôle. Nous avons tort de distinguer entre eux. Le corbeau n'est pas de mauvais augure et ne mérite pas d'être cloué à la porte de nos fermes. Prendre l'aigle, ce tyran solitaire, qui abuse de sa force et n'est magnanime que quand il est repu, pour l'emblème de la majesté, c'est se faire

une pauvre idée des rois ou une fausse idée des aigles. Ce sont là les superstitions de l'ignorance. Aucun oiseau ne porte bonheur, aucun ne porte malheur, tous portent secours. S'ils sont moins nombreux en Europe, c'est que l'homme y est en plus grande troupe armée pour se défendre.

L'oiseau est le serviteur de l'homme, ou bien il est son précurseur; il va préparer et purifier sa demeure future, chassant devant lui insectes et serpents. Dans les contrées où l'oiseau peut servir, la nature l'y cantonne et l'y conduit. Il trouve sa vie précisément et uniquement sur les points où sa présence est nécessaire. On voit partir les oiseaux en grandes bandes lorsque les grains diminuent, fuir notre chasse et se rendre où leur chasse va s'ouvrir, émigrer comme les poissons, comme les nomades, comme toutes les tribus de chasseurs; ils souffrent, s'agitent jusqu'à mourir quand une cage les retient, pressés de suivre leur instinct, qui est leur obéissance à un plan supérieur; ils s'y soumettent sans résistance, sans différence, sans déclin, sans progrès, avec une aveugle allégresse.

Dans ce petit être, les moyens sont merveilleusement adaptés à la fin. La merveille des merveilles est le mécanisme du vol. Le corps de l'oiseau est une sorte de ballon aérien, muni d'appareils locomoteurs. L'air y trouve des outres qu'il remplit, et les os mêmes sont creux pour

le recevoir. La vue est proportionnée à la vitesse du vol, et l'œil, grand pour le crâne, porte une troisième membrane, un rideau qui tempère sans l'interrompre la lumière du jour. L'aile et la queue sont à la fois la voile, la rame et le gouvernail ; appareil admirable, elle fend l'air, et elle est rame ; elle se gonfle, s'écarte et se replie, et elle est voile. Le corps est plus lourd que l'air ; plus léger, comme le ballon, il flotterait, il ne volerait pas ; il faut qu'il pèse pour qu'il résiste. La loi de la pesanteur lui vient en aide et l'incline à descendre ; une autre loi se rencontre, la loi de la résistance des gaz, qui l'empêche de tomber, mais, agissant en tous les sens, elle s'oppose à ce qu'il avance ; il faut un moyen de trouver dans cette loi un secours dans le sens de la chute et non un obstacle dans le sens de la marche ; ce moyen est l'aile, qui s'étend et s'appuie perpendiculairement, s'effile et fend l'air horizontalement.

Mais il faut surtout le concours d'une troisième loi, la loi de l'élasticité des gaz ; comprimés, ils réagissent, et, grâce à cette loi, à l'aide d'un muscle très-vigoureux, l'aile, par ses battements rapides jusqu'à éblouir, fouette

ent rebondir le corps. Elle est
r déplacer une masse d'air pro-
orps, assez légère en substance
cès de pesanteur, assez forte en

structure pour résister à la pression que son coup détermine.

Mais le coup en bas va être neutralisé par le coup en haut? Non.

Convexes par-dessus, les plumes de l'aile laissent passer l'air d'en haut comme une ombrelle retournée; concaves par-dessous, elles retiennent et compriment l'air d'en bas; la pression d'en bas ferme l'aile comme une écaille, la pression d'en haut l'ouvre comme une persienne, et la machine laissant passer ou retenant l'air, selon que la pression nuit ou sert au vol, l'effet utile est produit, et l'oiseau se soutient.

Mais il faut qu'il avance.

Chaque plume de l'aile est plantée dans la direction opposée à la marche en avant, très-forte à la base, très-flexible à l'extrémité, en sorte que l'air ne peut pas s'échapper en avant; il s'échappe en arrière, soulevant le bout des ailes et le poussant avec force, pendant que le corps forme avec l'aile l'angle convenable suivant la force du vent. Et ainsi l'oiseau avance sans pouvoir jamais reculer.

A mesure que l'oiseau est fait pour la terre, pour l'eau, pour la neige, non pour les airs, l'aile diminue et disparaît, la plume devient plus courte, plus ronde, moins roide; l'outil est ajusté pour le travail, le vêtement pour le climat, « depuis la frégate, dit admirablement M. Mi-

chelet, le petit aigle de mer, l'audacieux navigateur qui ne ploie jamais la voile, le prince de la tempête, l'oiseau qui n'est plus qu'aile[1], jusqu'à l'oiseau sans aile, le manchot du pôle austral, dont l'aile vraiment rudimentaire ne sert point comme voile, n'aide point à la marche, n'est qu'une indication, comme un souvenir de la nature. »

Ainsi un appareil, assez lourd pour résister à l'air, étalé dans le sens de la chute, effilé dans le sens de la marche, porté et poussé à la fois, dominant la loi de la pesanteur des solides par la loi de la résistance des gaz, combinée avec la loi de leur élasticité, et doué de cette énergie intime et de cet accord instinctif des lois de la structure avec les lois générales qui est le mystère de la vie, voici l'oiseau !

« Et, dit très-bien M. le duc d'Argyll[2], tels sont quelques-uns des arrangements nécessaires pour donner à ce petit être le pouvoir de voler, rapport de la force vitale à la croissance, de la structure interne à l'action extérieure, de la forme de chaque détail à la forme de l'ensemble, de la matière à la résistance, de la masse et de la forme à la vitesse, en un mot rapport de force à force, de lois à lois et de toutes à un plan supérieur, combinaisons si variées, si belles, qu'un volume pourrait être écrit sans épuiser

[1] *L'Oiseau*, p. 41 et 49.
[2] Page 177.

l'admirable méthode employée pour résoudre ce seul problème de mécanique. »

M. le duc d'Argyll ne manque pas d'indiquer, dans un chapitre spécial[1], comment les exceptions apparentes à l'ordre parfait de la nature ne sont que des lacunes de notre ignorance, qu'une science plus avancée comble chaque jour.

Tantôt, comme l'avait dit Geoffroy Saint-Hilaire, des membres réputés inutiles, ou laissés par la nature à l'état rudimentaire, apparaissent de plus en plus comme des caractères qui rattachent les animaux au plan général de l'unité de structure, démontré par Cuvier, et le naturaliste Savigny a pu découvrir dans les trompes du papillon toutes les pièces qui figurent dans la bouche de la chenille dont il sort. Tantôt des caractères réputés sans usage sont investis par une observation plus attentive d'une fonction certaine. Telle est la couleur chez les oiseaux.

« Il est heureux, s'écrie plaisamment M. Darwin, qu'il y ait des piverts de couleur pie, car s'ils avaient tous été verts, on n'aurait pas manqué de dire que cette couleur était un dessein de la nature pour les cacher sous les feuilles et les préserver de leurs ennemis. »

[1] *IV. Apparent exceptions to the supremacy of purpose.*
[2] Blanchard, *les Insectes*, p. 114.

théorie désagréable de l'utilité assurée par le combat, qui est le fond du livre sur *l'Origine des espèces*. Et, pour ne pas quitter ses chers oiseaux, il consacre vingt pages charmantes à l'étude de cette curieuse et étincelante famille des oiseaux-mouches, *Humming birds*, distincte de toutes les autres espèces d'oïseaux, tellement distincte qu'une seule plume suffit à les reconnaître, et tellement fixe que jamais on n'a trouvé la trace du moindre croisement[1], confinés dans une seule contrée du monde, l'Amérique centrale, séparés par des différences caractéristiques en 340 espèces, paraissant ne se mêler jamais, pourvus d'organes tout à fait spéciaux pour des fonctions spéciales, et revêtus de toutes les combinaisons les plus délicates et les plus capricieuses de la couleur, flammes ailées jetée sur la terre, comme les fleurs, comme les diamants, sans autre dessein concevable que la beauté.

Je me laisse aller à suivre M. le duc d'Argyll dans ses curieuses recherches ; mais il faut s'arrêter, résumer et définir avec lui le mot *loi* et le mot *nature*[2]. Il consacre à ses définitions deux chapitres, qu'il me reste à analyser rapidement.

[1] Gould, *Trochilide*, 252.
[2] *I. The supernatural. — II. Law ; its definitions.*

V

Si je suis parvenu à donner une idée claire de ce livre remarquable, qui contient des trésors de science rassemblés avec un peu de confusion, mais par un esprit vigoureux et sagace, on voit que l'ensemble peut être ramené aux deux grandes démonstrations, aux deux grands sommets de la philosophie spiritualiste.

En premier lieu, l'auteur cherche et trouve dans l'histoire la *preuve de l'âme ;*

En second lieu, il cherche et trouve dans la nature *la preuve de Dieu.*

Assurément, ces deux démonstrations ne sont pas, ne peuvent pas être neuves. Les raisonnements de M. le duc d'Argyll soulèvent, en outre, plus d'une objection. Je l'ai accusé, dans la première partie, de confondre les lois physiques, les lois logiques, les lois morales, comme si elles étaient du même ordre. Dans celle-ci, je lui reproche de ne pas tracer nettement la ligne qui distingue la doctrine de l'intervention du Créateur dans chacun des actes de la créature, de l'erreur si voisine qui est le panthéisme. Mais, me bornant toujours au rôle de rapporteur, je crois pouvoir affirmer qu'il y a dans les

raisonnements de M. le duc d'Argyll un mérite très-original, et le voici :

Il consiste à accepter les théories des savants, quelles qu'elles soient, mais à dégager de ces théories, des expériences sur lesquelles elles reposent et des termes qui les expriment, deux faits qui se trouvent dans toutes et qui ne relèvent que de l'esprit; à savoir : *la combinaison des lois entre elles*, *la direction des lois vers une fin.*

Ceci admis, l'auteur appuie sur une seule et même analyse, sur un seul et même argument, la preuve de l'existence de l'âme, la preuve de l'existence de Dieu, en sorte qu'on ne peut pas nier l'une sans nier l'autre.

Voici tout le raisonnement réduit à sa forme la plus simple :

Premièrement, les lois de la nature n'agissent jamais isolément ni inutilement. A chaque instant de la durée, et sans remonter à l'origine, plusieurs lois concourent à chaque phénomène par plusieurs combinaisons et aboutissent à des fins évidentes. La combinaison des lois entre elles est aussi nécessaire que l'existence même des lois. Quant à la destination vers une fin, elle est évidente; c'est le résultat même de la combinaison. Or supposez qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas création ; supposez que les lois et les forces soient ou ne soient pas inhérentes à la matière ; décorez du nom de *lois* ou du nom de *fins* telles

hypothèses qu'il vous plaira de choisir ; par cela seul que vous constatez en toutes choses la *combinaison* et la *fin*, *contrivance and purpose*, ce sont là deux faits purement intellectuels, absolument distincts et indépendants de la matière elle-même, des idées pures, rapport de loi à loi, de force à force, de cause à effet, et il faut de toute nécessité les attribuer à un esprit.

Le *règne de la loi*, c'est donc le règne de l'esprit sur la loi.

Secondement, si la réalité des combinaisons auxquelles l'homme se livre pour accomplir l'acte le plus vulgaire prouve qu'il y a au-dessus du corps de l'homme une pensée qui choisit, un esprit, la réalité des combinaisons auxquelles la nature se livre pour produire le phénomène le plus simple prouve qu'il y a au-dessus de la nature une pensée qui commande, un esprit.

Au nom du même raisonnement, de la même preuve de fait, croyez en Dieu ou cessez de croire à l'âme.

Une sorte de dialogue s'échange ainsi, d'un bout à l'autre du livre de M. le duc d'Argyll, entre les savants et les philosophes.

Les savants déclarent que les lois de la nature sont invariables, sans quoi elles ne pourraient être ni comprises ni combinées. Les philosophes ajoutent que pour les comprendre et les combiner, il faut un libre esprit.

Les savants déclarent que les lois sont partout présentes; les philosophes ajoutent qu'elles sont présentes pour obéir et non pour commander, pour servir et non pour régner.

Les savants déclarent que la science chasse peu à peu le *merveilleux*, et ils ont raison. La preuve du mouvement de la terre a changé l'ancienne idée du ciel; la connaissance du feu changera l'idée de l'enfer; la découverte de la pression atmosphérique fait disparaître l'ancienne théorie de l'horreur de la nature pour le vide, dont la magie tirait parti. Mais les savants ont tort d'affirmer que la science rétrécit le champ du *surnaturel;* il est plus exact de dire qu'il l'éclaircit. Jamais les savants ne pourront prétendre qu'il n'y a pas, même dans la nature, des lois qui dépassent notre intelligence et des moyens qui dépassent notre puissance; or, d'après le savant auteur, les croyants au surnaturel ne disent que cela.

Les savants déclarent qu'il faut s'attacher à l'observation des phénomènes, sans croire *a priori* à des causes finales. Mais comme ils constatent, derrière les phénomènes, des forces, au-dessus des forces, des lois, entre les lois, des rapports et des combinaisons, les philosophes ajoutent que ce règne de la loi appartient à l'ordre intelligible, et ne se comprend, ni à l'origine ni à chaque instant, sans l'action de pouvoirs intelligents.

Les savants décorent du nom de *loi* la répétition constante de certains faits dans un certain ordre, ou bien la force qui gouverne cette répétition, en tant qu'elle peut être mesurée et exprimée numériquement, ou bien la combinaison de cette force avec d'autres forces en vue d'une fin.

C'est tout cela, disent les philosophes, mais subordonné tantôt à une volonté libre et bornée, tantôt à une volonté vivante, puisqu'elle communique la vie, intelligente, puisqu'elle poursuit un dessein, souveraine, puisqu'elle l'accomplit.

Ainsi se poursuit le dialogue, les philosophes acceptant tout ce que les savants établissent, mais le portant plus haut, à peu près comme les ouvriers, placés sur une échelle, se passent la même pierre depuis le sol jusqu'au sommet de l'édifice.

Et la conclusion est toujours celle-ci :

L'observation de l'histoire, l'observation de l'homme, du plus petit des hommes, présentant dans ses plus petits actes des combinaisons et un dessein qui ne peuvent venir de la matière, oblige à affirmer qu'il y a dans l'homme, au delà des sens, *un esprit libre*.

L'observation de la nature, du plus petit fait de la nature, présentant, dans le moindre détail, des combinaisons et un dessein qui ne peuvent venir de la matière,

oblige à affirmer qu'il y a dans la nature, au delà des sens, *un esprit souverain.*

Si tout s'opère dans la nature sans l'esprit souverain, tout dans l'humanité s'opère sans l'esprit humain.

Il faut choisir.

Cessons donc, soit de nous prêter des erreurs, soit de nous cacher des conséquences.

Non, il n'est pas vrai que la théorie de l'invisible demande le sacrifice de la raison expérimentale, mais il est vrai que la théorie de l'invariable entraînerait le sacrifice de la liberté pratique.

En niant Dieu, la foule croit qu'elle détrône un tyran pour devenir plus libre. Il faut l'avertir que la même doctrine qui supprime Dieu dans le monde, supprime la liberté dans l'homme. Les deux mots de la devise anglaise : *Dieu et mon droit*, sont, l'un et l'autre, effacés du même coup.

Avec les anciens sceptiques, presque tous assez aimables, pour lesquels il n'y avait pas de principes fixes, du moins il y avait place pour la liberté, ou plutôt il n'y avait place que pour elle. Avec quelques nouveaux penseurs, beaucoup plus intraitables, la loi physique, la loi logique, la loi morale, sont inflexibles.

Si l'on va jusque-là, il faut le dire. Le mot *loi*, le mot *nature*, gardent d'un long contact avec les croyances

quelque chose de spirituel et de religieux qui en impose encore. Il faut chasser tout équivoque et déclarer hardiment que, sous le nom de *lois de la nature*, on entend en toutes choses l'empire de la nécessité.

Heureusement, la science n'exige pas cette conclusion. La science a beau déclarer qu'elle tient à l'écart la philosophie ; en réalité, elle se sert, bon gré mal gré, d'une philosophie sous-entendue, car elle ne peut pas se passer des mots : *rapport*, *fonction*, *combinaison*, *type*, *loi*, *plan*, *ordre*, et, si la démonstration de M. le duc d'Argyll est, comme je le crois, solide et vraie, la science, tant qu'elle se servira de ces termes, sera forcée de comprendre inévitablement dans le mot *nature* l'Ame et Dieu.

Dès les premiers vers de *la Divine comédie*, Dante nous transporte au moment où l'*amour* divin donna le premier mouvement à toutes les belles choses[1] :

Quando l'amor divino
Mosse da primo quelle cose belle.

La science peut toujours tenir le même langage, et c'est l'illustre compatriote du duc d'Argyll, l'astronome Herschell, qui a écrit : « La raison nous conduit à croire

[1] Chant Ier.

que la force de la gravitation est le résultat d'une volonté qui existe quelque part[1]. » Le grand Newton avait écrit avant lui : « Il est certain que, tout portant l'empreinte d'un même dessein, tout doit être soumis à un même être. »

Je remercie M. le duc d'Argyll d'avoir une fois de plus confirmé par ses ingénieuses recherches, par ses réfutations serrées, ces sublimes affirmations.

A ses yeux, la nature n'est pas une prison. Elle est bien plutôt une toile entre deux ouvriers, un père et un fils, assis au même travail ; un voile sublime, transparent, tendu entre deux esprits, l'esprit créateur et l'esprit libre.

Ainsi comprise, ainsi étudiée, la science ne tue ni la poésie ni la foi. La science observe, pèse, compte, mais sans le vouloir, elle chante aussi ; elle compose des manuels qui sont des poëmes ; car la vérité est toujours plus belle que l'invention, et ce que l'homme découvre est beaucoup plus sublime que ce qu'il avait imaginé. Vous pouvez donc, ô poëtes, vous mêler aux courses des géologues et des botanistes, ne craignez pas qu'ils profanent l'onde de vos ruisseaux et le mystère de vos bois ; écoutez-les, ils effaceront dans vos vers des hypothèses puériles, mais

[1] *Astronomie*, 5e édit., 291.

[illegible] plus justes et des harmonies [illegible] pas, ô politiques et légis- [illegible] des lois viennent [illegible] repose toute société, la [illegible] responsabilité de l'âme [illegible], la science ne [illegible] à parler de forces, [illegible] à la méthode [illegible] qui vous défendra [illegible] par le mot aussi [illegible].

pour vous offrir des images plus justes et des harmonies plus merveilleuses. Ne craignez pas, ô politiques et législateurs, que la théorie de l'invariabilité des lois viennent ébranler la doctrine sur laquelle repose toute société, la doctrine de la liberté et de la responsabilité de l'âme humaine. Et vous, croyants, rassurez-vous, la science ne tue que la superstition; habituez-vous à parler de forces, de lois, de fonctions, de rapports, fiez-vous à la méthode sévère de la science. Ce n'est pas elle qui vous défendra de remplacer le mot sacré de Nature par le mot aussi exact et plus touchant de *Providence*.

II

LA VIE DE VILLAGE

EN ANGLETERRE[1]

I

« Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

« J'ai passé à travers les peuples, et je les ai regardés, et ils m'ont regardé, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

« Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : Heureux celui qui retrouve le soir le foyer do-

[1] *La Vie de village en Angleterre, ou Souvenirs d'un exilé*, par l'auteur de la *Vie de Channing*. Deuxième édition, revue et augmentée. Paris, Didier.

loux, il ne supportera pas de respirer un air libre qui ne souffle plus sur son pays. Il part, il s'éloigne, et le *Dieu qui guide le pauvre exilé* le conduit vers la Suisse. La vue de la nature le repose et l'élève. L'air ranime son corps, l'admiration ranime son âme.

« Aimer, c'est la moitié de croire, » a dit le poëte. Admirer, c'est la moitié d'adorer. A la vue du beau, en face d'un spectacle à la fois terrible et gracieux, sur les Alpes ou devant l'Océan, lorsque toutes les formes de la louange sont épuisées, les mots manquent, la langue humaine ne prète plus d'expression suffisante aux impressions de l'âme, et cependant les yeux se mouillent, l'exaltation grandit... L'homme n'a plus rien à dire à l'homme; il ne peut plus parler qu'à Dieu, dans le silence. Le dernier mot de l'admiration, c'est la prière.

Il a respiré, il a prié, il est soumis, notre exilé; le calme est rendu à son âme, et cependant l'admiration ne lui suffit pas. L'homme n'est pas spectateur ici-bas, il est acteur. Les sapins et les hêtres ne peuvent lui tenir lieu d'amis. L'exilé va redescendre de la montagne, il va rentrer dans la lutte, l'éternelle lutte, et il va y rentrer plus vaillant, bien que sans arme qui puisse l'y soutenir longtemps. Rencontré par hasard, un homme lui donne l'arme nécessaire, qui est la foi. Il faut croire à un but, et n'en pas détourner un instant ses regards, si l'on veut être en

ce monde un peu heureux, un peu utile. Dès que l'on croit au bien, on en devient capable.

Cet homme, qui parcourt la Suisse au même moment que l'exilé français, est un pasteur anglais. Un orage les rassemble dans un chalet, un accident les y retient, et voilà dans la vie de ces deux inconnus un de ces petits faits qu'on a bien raison d'appeler providentiels, parce qu'ils décident de toute une destinée.

L'Anglais est sympathique et de bonne humeur ; le Français reste, au premier moment, sombre et silencieux. Il ne veut pas être consolé, « car, dit-il noblement, la résignation me semble une lâcheté. » Il répugne à prononcer le nom de la France, à parler d'elle, comme on craint de ne pouvoir se contenir en parlant d'une épouse nouvellement perdue.

Cependant le pasteur, franc et cordial, excite peu à peu la gratitude, puis la curiosité du banni. Souvent, sur ces mêmes sommets des Alpes, le voyageur est pris de vertige ; il tremble, il va tomber, l'abîme l'attire en son lugubre sein. Mais le guide approche, il lui parle, il touche sa main, il montre en riant ses dents blanches, et, au lieu d'un sombre gouffre, on a devant les yeux un bon visage réjoui. Le vertige tombe, le sang remonte au cœur ; on se sent appuyé. Ainsi fait, dans les heures mélancoliques, l'apparition d'un ami.

Le pasteur engage l'exilé à visiter l'Angleterre; en lui présentant le tableau des relations pacifiques, harmonieuses, qui existent sur cette terre privilégiée entre les diverses classes de la société ; il parvient à l'intéresser fortement.

« Si je croyais, répond l'exilé[1], servir mon pays en allant étudier ce qui se passe dans le vôtre, je n'hésiterais pas un instant; mais comment me flatter que mes observations puissent jamais être de quelque utilité à mes compatriotes? Le mal chez nous est trop profond et trop étendu; un pauvre exilé comme moi n'y peut rien.

« — Pardonnez-moi, me dit le pasteur avec une gravité que je n'avais pas encore remarquée en lui; vous avez tort, bien tort, de vous laisser ainsi vaincre par le découragement. Dieu vous a permis, pendant des années, de travailler au bien de votre patrie, et, malgré tout, je dirai que vos efforts n'ont pas été infructueux. Quoi! parce que de tristes événements sont venus découvrir à vos yeux l'abîme qui s'était creusé sous vos pieds, au lieu d'en sonder résolûment les profondeurs, vous vous croyez permis de rejeter les devoirs que votre passé vous impose ! Ce n'est pas à moi, étranger, à vous montrer com-

[1] Page 18.

ment vous pouvez encore servir votre pays, mais réfléchissez-y, et vous ne tarderez pas à découvrir la voie que vous devez suivre ; car, continua-t-il avec chaleur, je ne veux pas croire que vous approuviez cette détestable doctrine que Dieu a fait tel peuple pour jouir pleinement de la vie morale et de cette liberté qui n'en est que la plus haute expression, tandis qu'il condamne d'autres nations à une impuissante vanité ! Non, poursuivit-il, s'animant de plus en plus, il en est des peuples comme des individus ; il y a des lois universelles, il n'y a ni destin ni nécessité. Dieu, qui est le souverain bien, qui a envoyé son Fils mourir pour l'humanité entière, ne peut avoir décrété qu'un peuple sera condamné inexorablement à une éternelle enfance, et que tous ses efforts pour atteindre un gouvernement de moralité et de progrès avorteront. Ce qui a tué les nations de l'antiquité, ce n'est pas, comme on le dit si complaisamment aujourd'hui, parce qu'elles avaient accompli leur mission : c'est la dégénération morale où elles sont tombées qui a amené leur ruine. C'est déjà trop que, dans l'antiquité, des nations entières aient succombé sous l'invasion du matérialisme ; mais que serait-ce aujourd'hui, que le christianisme est là, planant au-dessus de nous tous, montrant le chemin de l'immortalité, et disputant au vice tous les peuples de la terre ? »

Il me semble encore entendre l'accent et voir le geste

qui accompagnaient ces généreuses paroles ; j'en fus profondément ému.

Les deux amis se séparent sur ces mots. L'exilé continue ainsi son récit :

« Je retournai tout pensif vers la petite cabane, le cœur plus léger et plus porté à l'espérance qu'il ne l'avait été depuis bien des mois. Je sentais que j'avais encore un devoir à accomplir et un but dans la vie ; je repassais dans ma pensée mes conversations avec le pasteur, et je m'apercevais que ce qui m'avait laissé la plus forte impression, c'était ce que j'avais appris de lui sur la solidarité qui existe en Angleterre entre les diverses classes de la société, et sur l'active coopération que la classe ouvrière rencontre chez les autres classes dans tout ce qui a pour but son progrès moral et intellectuel.

« En comparant cet état de choses avec les défiances et les inimitiés qui séparent trop souvent chez nous le riche et le pauvre, je sentis que ce contraste entre nos deux pays était un sujet digne de l'étude la plus sérieuse. Je pensais qu'il devait y avoir quelque chose de singulièrement défectueux, soit dans nos institutions, soit dans notre éducation, soit dans nos rapports mutuels, pour qu'en France, où l'ouvrier se montre supérieur aux clas-

ses laborieuses de toute autre nation en délicatesse, en générosité de sentiments, en sociabilité, il soit cependant si hostile à ceux dont la position est au-dessus de la sienne. Plus je réfléchissais et plus cette question prit de l'importance à mes yeux, plus même il me parut que là était, en quelque sorte, le nœud de nos dangers politiques. Si nous parvenions à unir, me dis-je, ces deux classes par de communes sympathies, par des rapports de bienveillance et par le sentiment d'une dépendance mutuelle, la liberté politique serait à l'abri des orages et des révolutions.

« Le lendemain, je me remis en route pour l'Italie; mais toutes ces pensées me préoccupaient tellement, que je me bornai à visiter à la hâte Venise et les principales villes de la Lombardie, pour retourner à Bruxelles, d'où j'annonçai à mon ami le pasteur, M. Norris, ma prochaine arrivée dans son pays, avec le dessein de l'étudier, non dans ses institutions politiques, qu'on nous a trop accusés de vouloir copier, mais dans cette vie sociale qui pourrait bien renfermer le secret de sa force et de sa liberté. »

Ce récit et cette citation donnent le plan et l'idée du livre que j'analyse. C'est une étude sociale encadrée dans un roman.

L'étude est profonde, exacte et sérieuse. Le roman n'est qu'un voile léger pour couvrir la sécheresse du sujet principal, juste assez pour que l'imagination jouisse pendant que la raison profite. Je me tromperais bien, si l'on ne se plaisait pas tout d'abord à ce début si noble, et qui révèle dans l'auteur une âme aussi élevée que tendre.

Cet exilé, c'est chacun de nous, bannis de la vie publique par les événements. Un découragement amer envahit l'âme. Il est suivi d'un mortel ennui, peut-être « encore plus insupportable que la douleur[1]. » Qu'une voix amie nous console, nous ne répondons pas. Peu à peu, cependant, sitôt que notre âme a rencontré un regard de Dieu, nous revenons au vrai, nous nous apercevons qu'il y a au-dessus de tel ou tel lieu qu'il nous faut quitter, la nature; au-dessus de la cité que nous ne pouvons régir, l'humanité; au-dessus de la politique dont nous sommes bannis, la société. Nul ne peut nous exiler de tous nos devoirs, et la bonté divine nous laisse toujours des moyens de servir notre pays, loin de lui ou malgré lui.

Suivons l'exilé, écoutons l'auteur de ses *Souvenirs*. Mais d'abord, qui est cet exilé? qui est cet auteur? Nous trouverons dans ce livre plusieurs secrets, le secret de bien dire, le secret de bien faire, le secret de bien ob-

[1] Page 68.

server ; mais nommer l'exilé, nommer l'auteur, ce sont là deux secrets qui ne nous seront pas révélés. Il nous est permis de les deviner, il nous est enjoint de les taire.

II

Dans les *Souvenirs d'un exilé*, le roman et l'histoire sont mêlés. Le lecteur passe sans cesse de l'histoire de l'homme politique consolé par la charité, au roman de l'affligé consolé par l'amour.

Nous les séparerons et nous commencerons par dire un mot du roman.

Un monsieur et deux dames, ou deux messieurs et une dame, voilà le fond de tous les romans. En Angleterre, Walter Scott a joint au roman l'histoire ; en France, nous y avons mêlé la tragédie ou le socialisme. Ce ne sont plus un monsieur et deux dames qui jouent un rôle ; ce sont un traître, une reine, un bourreau, une captive, un sorcier, un prince infortuné ; ou bien un riche coupable, un vertueux chiffonnier, un forçat des plus aimables, trois orphelines, plusieurs millionnaires stupides et deux prolétaires éloquents ; ou bien un prêtre absurde, un impie sublime, de ridicules dévotes, d'angéliques courtisanes et

des révélateurs de morale nouvelle qui mangent des œufs à la coque avec des réformatrices du genre humain, au bord d'un clair ruisseau, au lever du soleil, en se demandant ce que dit le ruisseau, lequel n'est autre chose, nous apprend le plus éloquent des romanciers, George Sand, que « *la progression du grand Tout, qui s'accomplit à son propre insu, et dont la sainte ignorance est la base de toute sécurité dans l'univers*[1]. »

Ce genre de roman prédicateur, utopiste, mélodramatique, ou éloquemment incompréhensible, n'est pas inconnu en Angleterre. Cependant, le roman de famille, le roman de mœurs, le roman de bonne compagnie, ce que l'on peut nommer le roman des vierges sages, prévaut encore, et il est simple et charmant. En Angleterre, où la jeune fille est plus libre que la femme, le roman nous entretient des aventures de la jeune fille; en France, il ne nous parle que des aventures de la femme mariée; au lieu des égarements de la passion coupable, le roman anglais nous fait assister à l'épanouissement de la passion légitime : c'est pourquoi le roman français est vicieux et le roman anglais ordinairement pur. .

Telle est, cela va sans dire, l'agréable et touchante fiction qui s'entrelace aux *Souvenirs d'un exilé*, et qui sert

[1] *Ce que dit le ruisseau*, Revue des Deux Mondes, 15 septembre 1863, p. 264.

à l'auteur anonyme à peindre en deux ou trois traits et comme avec rien, quelques paysages et quelques caractères heureusement rendus.

Londres apparaît d'abord, avec son mouvement énorme sur la terre et sur l'eau, ses contrastes étranges, les palais de la fortune et les palais de l'ivrognerie, millions et haillons.

Plus loin, c'est une vieille cité, Winchester, antique résidence, calme sans tristesse, avec ses jardins, ses maisons du temps d'Élisabeth, répandues autour de leur cathédrale, qui remonte au onzième siècle. Tout y est encore catholique, moins le culte, et, dans les rues, on admire la porte gothique dédiée à saint Swithen, la croix fleurie du quatorzième siècle. Le collége fut fondé, pour préparer gratuitement aux cours d'Oxford soixante-dix écoliers pauvres, par ce Guillaume de Wickham, fils de paysan, qui fut ministre d'Édouard III, et qui bâtit la tour de Windsor. On y observe encore le vieil usage de la correction par le fouet. Même respect, mais plus utile, envers le passé, dans l'hospice Sainte-Croix, fondé en 1136 par le frère d'Étienne de Blois, pour treize vieillards, avec ordre au concierge de distribuer de la bière et du pain blanc à tout passant; la distribution continue, le pain est fait selon l'ancienne méthode, la bière est bue dans une corne, les vieillards sont vêtus de noir avec une croix d'ar-

gent, en 1863 comme en 1163, en dépit de Henri VIII et de Cromwell.

Puis, après la capitale et la vieille cité, voici le gros bourg, Lynmore, avec son château, ses maisons bourgeoises, ses cottages en brique, ses haies, ses oies et son vaste *common*.

Puis enfin le petit village, Kingsford, peuplé seulement de trois cents habitants logés dans des chaumières, et groupés autour d'une église sans caractère, entourée d'un cimetière silencieux et sans croix.

C'est dans ces deux villages que se passe tout le roman. L'exilé se loge à Lynmore chez une madame Jones, brave dame très-propre, l'air un peu gendarme, la tête couverte tout le jour, qui sait? peut-être aussi la nuit, d'un immortel chapeau de soie noire, et d'un âge (je parle de la dame et non plus du chapeau) qui appartenait « à cette époque mystérieuse comprise entre quarante et soixante ans[1]. »

A Lynmore demeure une vieille comtesse dont le neveu, Leslie, est le pasteur du lieu. L'exilé est présenté chez elle à toutes les familles du voisinage, et notamment à M. et à mistress Mason, dont nous avons le portrait et pour ainsi dire la carte photographique.

[1] Page 61.

« M. Mason était un homme d'une soixantaine d'années. Simple et droit, il dépensait sa vie à faire le bien sans s'en douter. J'ai vu plusieurs de ces hommes en Angleterre, et il m'a semblé que ce sont eux qui font la véritable force et la grandeur de ce pays[1]. »

Madame Mason était une Irlandaise expansive et chaleureuse. Ses trois filles, Rose, Mary, Alice, étaient, comme cela doit être dans tout roman anglais, l'une enjouée, l'autre mélancolique, la troisième encore enfant, toutes les trois charmantes : rose rouge, rose blanche, bouton de rose. Un fils est mort. Deux autres sont à l'école. Il y a un chien de Terre-Neuve, et une vieille demoiselle bavarde. Tous les personnages accoutumés sont donc à leur place et dans leur rôle.

Les scènes sont charmantes, scènes d'agriculture et promenades, lectures et causeries, épisodes plaisants et touchants. Il manquait une chasse aux renards ; c'était un oubli grave de la première édition, qui a été réparé dans la seconde. Mais le jeu de *cricket* n'a pas été oublié, et c'est même en costume de *cricketer*, c'est-à-dire en flanelle blanche de la tête au pied, qu'apparaît, avec des dehors peu sacerdotaux, Norris, pasteur de Kings-

[1] Page 78.

ford, l'homme aimable et bon qui a rencontré l'exilé en Suisse et qui a fait doucement rentrer la paix dans son âme.

Je voudrais raconter ces scènes ; on ne raconte pas un tableau, il faut le voir à sa place et sous son jour. Je cède cependant au plaisir de citer la touchante histoire de Lucy Jones, la fille de la brave dame au chapeau noir[1].

Lucy était la sœur de lait de Mary Mason ; jamais elle n'avait connu son père. Sachant seulement qu'il était noble, la pauvre enfant était vaniteuse. « Pourquoi rendrais-je mes mains rouges en faisant de gros ouvrages? disait Lucy à Mary ; ne sont-elles pas aussi belles que les vôtres? » La vanité, la paresse la menèrent à mal. Elle s'enfuit à Winchester, ville de garnison. Sa mère ne la revit plus ; elle n'en parlait jamais, elle y pensait toujours, et, dans la chambre de l'exilé, elle avait placé, comme le plus bel ornement de sa demeure, un petit canevas encadré, contenant, outre les lettres de l'alphabet brodées, une maisonnette, trois arbres et des oiseaux grands comme la maison, avec ce nom : *Lucy Jones*. En regardant cette relique enfantine, la pauvre dame pleurait... Un soir, à bout de misère, Lucy revient à Lynmore,

[1] Chapitres XVIII, XIX.

les vêtements en désordre et les traits altérés. Le lendemain matin, la pauvre madame Jones vient trouver son hôte; quelque chose de grave s'était passé, car elle avait oublié l'inévitable chapeau noir.

. . . .

« Je ne sais comment, mais, de remarque en remarque, la pauvre femme, qui était comme étouffée par sa douleur et ses souvenirs, laissa enfin échapper son secret, et, la voix souvent altérée par l'émotion, elle me confia tout son passé, son amour, les terribles épreuves que lui avait fait subir l'abandon de celui qu'elle aimait, ses efforts pour reconquérir sa propre estime et s'assurer celle des autres, sa faiblesse extrême pour sa fille et la bonté de la famille Mason. C'est l'histoire d'une nature aimante, d'une intelligence étroite, éprouvant instinctivement le besoin du respect d'autrui sans pouvoir se rendre bien compte de ce qui est vraiment respectable. La beauté de Lucy lui était chère, elle en était fière, et si la malheureuse fille n'eût pas tant scandalisé le pays par son inconduite, je crois que sa chute n'eût pas inspiré à sa mère toute l'horreur qu'elle eût dû en ressentir. Peut-être aussi un tendre regret, enseveli sous le poids des années, restait-il dans son cœur, et la beauté de Lucy lui rappelait-elle celui qui l'avait trompée.

« — Vous l'avez déjà vue, me dit-elle en parlant de

Lucy, mais elle était dans un de ses moments de colère ; venez, elle doit dormir encore, puisqu'elle ne m'a pas appelée.

« Et, avant que j'eusse le temps de répondre, elle avait poussé ma porte et celle de la chambre en face où reposait Lucy.

« Jamais je n'oublierai l'impression que je reçus dans ce moment. La petite chambre aux murs blanchis, avec le lit et les fenêtres tendus de blanc, m'avait toujours paru un sanctuaire. Quel changement ! Des habits de femme gisaient partout en désordre. Là, c'était une couronne de fleurs artificielles ; ici, des bracelets, des ornements de verroterie ; tout parlait un langage auquel on ne pouvait se méprendre. Sur ce lit virginal dormait Lucy, la poitrine découverte ; un de ses bras, paré d'un velours, reposait sur la couverture, l'autre soutenait sa tête et se perdait dans les boucles noires de ses cheveux que relevait un ruban rouge. L'enfance respirait encore sur son front et sur ses paupières transparentes ; mais ses joues fiévreuses, sa bouche et ses narines décelaient ses emportements et ses passions. Cependant, là, dans son tranquille sommeil, parée de toutes les grâces de la jeunesse, elle était admirablement belle. Je fus tenté d'absoudre la pauvre madame Jones de l'idolâtrie secrète que cette beauté lui inspirait.

« J'étais rentré chez moi, quand j'entendis la voix de Mary appelant madame Jones. Celle-ci descendit rapidement; elles échangèrent quelques mots, puis je vis Mary entrer chez Lucy. Mon premier mouvement fut de m'élancer au-devant d'elle pour l'arrêter et la supplier de se retirer.

« Comment! Mary, cet ange de pureté, affronter un contact pareil! Tout mon sang reflua vers mon cœur. La vue de la pauvre mère me calma. Elle me fit signe de garder le silence, tout en m'invitant à m'approcher, et en un moment j'étais aussi ému qu'elle.

« Mary était là, à genoux, près du lit; son chapeau était tombé, sa tête légèrement inclinée en arrière; ses yeux levés vers le ciel et la bouche entr'ouverte, elle semblait l'ange de la prière. Après quelques instants, elle se leva, s'approcha de Lucy, la recouvrit légèrement, lui prit la main et l'appela tout bas. Lucy fit un mouvement d'impatience, ouvrit les yeux et regarda Mary d'un air stupéfait.

« — C'est moi, Lucy, lui dit Mary, ne me reconnaissez-vous pas?

« La malheureuse s'efforça, pendant quelques instants, de conserver le même regard fixe et insensible; puis, retirant sa main de celle de Mary, elle baissa la tête et se couvrit la figure.

« — Chère Lucy, lui répéta Mary, regardez-moi ; je suis votre *May* (c'était son nom d'intimité), qui vous aime toujours.

« — Non, non ! murmura la malheureuse, vous ne pouvez m'aimer ; laissez-moi, mademoiselle ; vous ne savez pas ce que vous faites en venant ici ; je ne dois plus vous voir. Laissez-moi, mon chemin est trop loin du vôtre !

« Les larmes de Mary coulèrent lorsqu'elle lui répondit :

« — Jamais, Lucy, je ne vous quitterai que vous ne m'ayez promis de ne plus nous faire ce grand chagrin. Dites que vous resterez ici.

« Un silence suivit. On sentait que Lucy pleurait.

« — Oh ! miss, dit-elle, laissez-moi, c'est inutile ; ce que vous me dites me perce le cœur ; mais, vous le savez, je suis incapable d'être autrement que je ne suis. Vous êtes bonne, vous ; vous êtes un ange, Dieu vous a faite ainsi ; vous ne savez quel démon est en moi... Non, laissez-moi !

« Mais Mary ne s'éloignait pas ; elle prit la main de la pauvre fille, lui disant :

« — Vous vous trompez, Lucy, nous sommes sœurs, sœurs par votre bonne mère, sœurs surtout parce que nous avons toutes deux le même Père céleste. Oh ! ne croyez pas que moi aussi je n'aie pas mes moments d'épreuve, des moments où je sens que j'ai mal fait. Re-

gardez-moi, vous verrez que je suis toujours la même.

« — Je ne le puis, murmura Lucy ; non, non ; j'aime mieux vous oublier.

« Pauvre Mary ! son angoisse fut extrême ; mais elle eut le courage du dévouement. Elle se leva un moment, ramassa les vêtements qui encombraient le plancher, rangea un peu la chambre, et lui dit d'une voix douce :

« — Voilà qui me rappelle le vieux temps. Vous souvenez-vous que c'était toujours moi qui mettais vos affaires en ordre?

« Cet appel à un passé d'innocence et de bonheur était plus que Lucy ne pouvait supporter.

« Oh oui ! répondit-elle, je n'ai rien oublié de ces heureux jours... Que ne peuvent-ils revenir !

« Puis elle ajouta d'un ton pénétré :

« — Mary, je suis bien malheureuse !

« Et la pauvre fille s'abandonna à un nouvel accès de douleur.

« La glace était rompue ; la tendre charité de Mary avait triomphé, et avant peu ce fut Lucy qui la suppliait de ne point la quitter.

« — Promettez-moi, disait-elle à Mary, que vous ne m'abandonnerez pas, et j'aurai le courage de rester ici, de ne point faiblir. Je ferai tout ce que vous me direz.

« Ce n'était pas seulement Lucy qui désirait garder

Mary près d'elle ; moi-même je faisais des vœux pour qu'elle ne la quittât pas.

« Merveilleuse puissance de la pureté et de l'amour chrétien ! la seule présence de Mary avait comme illuminé de rayons célestes cette petite chambre, et répandu sur Lucy un intérêt qui était sanctifié par la pitié. Je ne méprisais plus cette infortunée, je la respectais même dans sa chute, je la voyais non telle qu'elle était, mais telle qu'elle aurait pu être. Mary, en me révélant la hauteur angélique à laquelle peut s'élever une âme humaine, m'avait en même temps appris que l'âme déchue conserve encore le cachet de sa divine origine, et que, même dans la dégradation du vice, elle a droit à notre respect. »

J'aimerais, je le répète, à reproduire d'autres scènes. Je m'en abstiens. J'ai choisi la plus dramatique. Les autres incidents sont très-simples, et plus d'une lectrice de romans pourra les accuser d'être un peu insignifiants. Pour moi, je remercie l'auteur, qui voulait nous introduire dans la vie réelle, d'avoir choisi des personnages réels. Le mélodrame, heureusement, est rare ici-bas, et, dans la vie telle qu'elle est, surtout au village, les jours, les caractères, les occupations, les causeries, se suivent et se ressemblent ; la teinte générale est un peu grise. Au lieu de poupées et de marionnettes aux vêtements excen-

triques, aux ressorts compliqués, sans chair, sans regard, et qui ne sont pas des personnes vivantes, nous sommes ici les hôtes d'une vraie maison dans un vrai village, habité par de vrais Anglais.

Il ne faut pas beaucoup d'effort au lecteur, il n'en a pas fallu beaucoup à l'écrivain pour arranger le dénoûment. Qu'on sache donc de suite que Leslie, le pasteur mélancolique, aimera et épousera la vive et charmante mademoiselle Rose; que l'exilé aimera et épousera la pâle et rêveuse mademoiselle Mary, non sans avoir passé par toutes les crises de la passion qui s'ignore, de l'aveu qui s'embarrasse, de la jalousie qui se ronge, de la contemplation qui s'extasie et de la victoire qui s'exalte. Dans les romans, même les plus passionnés, règne une certaine ordonnance convenue, on s'achemine à un terme trop prévu, le mariage est un diplôme, précédé de nombreux examens, et l'amour prend tous ses degrés, comme un jeune docteur. Ici, le roman étant secondaire dans l'ouvrage, le dénoûment pouvait nous être épargné. J'avoue que je n'aime pas beaucoup ce mariage final; il fait trop de notre exilé le plus heureux des martyrs; il réconcilierait presque avec la loi de sûreté générale, si elle devait ainsi marier ses victimes; puis on se sent disposé à rabattre un peu d'une admiration qui a passé par le verre grossissant des lunettes d'un amoureux. Toutefois, il fal-

lait bien que le roman finît; ne l'oublions pas, si ce mariage, que nous tâcherons d'expliquer plus loin, est la fin du roman, il n'est pas la conclusion du livre.

Aussi bien, il est temps du sortir du roman et d'entrer dans l'histoire. Ces Anglais et ces Anglaises, qui sont-ils? que font-ils? qu'ont-ils à nous apprendre? *That is the rub*. C'est là le point important.

III

Laissons désormais les *Souvenirs d'exilé*, pour étudier de près la *vie de village*, telle qu'elle résulte, en Angleterre, des lois, des usages et des mœurs.

Et d'abord demandons-nous qui est le pasteur? qui est l'administrateur? qui est le magistrat? dans un village anglais.

M. Norris est le curé du village de Kingsford. Il y habite avec sa femme un joli château gothique, en brique et pierre, surmonté d'une tour à horloge, et entouré d'un de ces jardins en pente, au vert gazon, avec un horizon borné, et des arbres épars, agréables à ceux qui aiment la nature simple. Il élève quatre ou cinq jeunes gens. Dans sa bibliothèque ou *study*, le Christ de Scheffer, Platon, Shakspeare, le buste de Schiller et le portrait de Washing-

ton. L'église, le cimetière, les maisons couvertes de chaume, l'école, entourent sa demeure.

Ce pasteur est fils de pasteur ; il a été élevé gratis dans une école fondée par une ancienne corporation qui a payé, en outre, trois ans pour lui à l'Université. Au concours, il a obtenu son *exhibition* ou admission gratuite à Oxford ; au concours, il a obtenu, après deux ans, un *scholarship*, de trente livres par an pour trois ans ; puis, au concours encore, un *fellowship*, ou grade viager avec traitement. Le clergé est ainsi élevé en commun avec les gens de son temps ; il ne forme pas une classe à part ; bien élevé, revêtu d'un caractère sacré, le pasteur est reçu partout avec déférence.

Le clergé ne dépend pas de l'État, non plus que les cures. Les cures sont, en général, la propriété des grandes familles ; quelques-unes appartiennent à la couronne. Le droit de présentation se vend et s'achète. Certaines cures ont été fondées avant Henri VIII. Elles sont, en général, données aux fils de famille, qui y vivent en gentlemen. Le propriétaire de la cure de Kingsford a nommé le pasteur Norris ; cette cure rappelle 10,000 francs, sur lesquels 5,000 francs environ sont prélevés par la taxe des pauvres, l'école et diverses charges ; il reste 5,000 francs.

Comment sont fournis ces 10,000 francs? 1° Par la dîme, ou dixième en argent du revenu de chaqu acre de

terre, calculé sur la moyenne *officielle* du prix du blé; 2° par le revenu des propriétés foncières de la cure; 3° par le casuel, prélevé à l'occasion des mariages, baptêmes, etc.; enfin 4° par les offrandes de Pâques, quêtées à domicile par un sacristain[1].

L'école de Kingsford est une entreprise privée, placée sous la surveillance de la paroisse. Les sexes y sont réunis, et le pasteur le trouve bon. Le maître et la maîtresse reçoivent le logement et environ 1,875 francs, fournis: 500 francs par les élèves, qui payent un penny par semaine, 250 francs par les paroissiens, 1,125 francs par le pasteur. Huit mois par an, il s'y fait des classes du soir.

La paroisse et la commune sont tout un. Il n'y a de maires et de conseillers municipaux que dans les villes. A Pâques, les contribuables aux *parish-rates* se réunissent, et leur réunion est l'autorité communale ou *vestry*. Ils nomment plusieurs agents, les *churchwarden*, les *overseers*, le *constable* et le *way-warden*, agents dont les noms indiquent les fonctions (église, inspection, police, routes),

[1] Il y a des curés extrêmement pauvres, dans d'assez nombreuses paroisses, et on lit dans les journaux des réclames comme celle-ci:

« Le curé de *** est dans un tel état de dénûment, qu'il en est réduit au désespoir. Il sollicite instamment la bienveillance du public. S'il n'est pas promptement secouru, *ses filles descendront dans la rue*. » (*Les Institutions de l'Angleterre*, par Charles de Franqueville, p. 146). Le même auteur nous apprend, p. 134, que les dîmes ont été converties en une somme fixe annuelle ou *rent-charge*.

tous gratuits, sauf le *constable*, payé au moyen de remises sur les actes de ses fonctions. Les routes sont entretenues au moyen d'un impôt de 4 à 9 pence par livre sterling de revenu foncier. Les électeurs ont autant de voix qu'ils possèdent de 50 livres de revenus imposables, jusqu'à six voix au maximum. Les agents municipaux peuvent être poursuivis par les paroissiens devant les *petty-sessions*, où sont examinées aussi les dépenses, dont le compte est soumis à la *vestry*. La commune peut emprunter, et elle perçoit ses impôts sans le concours de l'État, qui perçoit les siens dans la commune par ses propres agents.

M. Mason est *magistrate* et *guardian*. Qu'est-ce que cela? Autre trait tout à fait digne d'attention.

Le lord-lieutenant du comté, qui relève de la reine, mais qui est lui-même un grand propriétaire et un fonctionnaire gratuit, place à peu près tous les propriétaires fonciers résidant sur leurs terres sur la liste des *magistrates* ou *justices of the peace*. Ils y demeurent à vie, sans traitement. Deux fois au moins par mois, ils se réunissent en *petty-sessions*, soit comme tribunal, pour juger les simples délits ; soit comme corps administratif, pour délivrer les licences aux débitants de boissons et s'occuper de la taxe des pauvres. Il en est ainsi depuis Édouard III. On évalue à dix mille le nombre des propriétaires exerçant les fonctions gratuites de juges de paix.

Tous les trois mois, au chef-lieu, tous les *magistrates* du comté se réunissent en *quarter-sessions* pour juger, comme nos cours d'assises, les crimes, sauf les crimes capitaux ; ou bien pour s'occuper, comme conseils généraux, des ponts, des prisons, des aliénés, de la police, des impôts, des routes. En la première qualité, les *magistrates* élisent pour quatre ans leur président. Il est seul juge. Les autres sont de simples assesseurs. Il juge devant un jury composé de propriétaires ayant plus de 20 livres de revenu. Le débat est oral et contradictoire.

Nul ne peut être arrêté sans un *warrant* délivré par un *magistrate*, lequel peut accorder aussi la liberté sous caution.

Les *magistrates* font encore partie de droit du *board of guardians*, qui administre la taxe des pauvres et le *workhouse*. Le *poor-rate* égale à peu près les deux tiers de l'impôt, qui s'élève environ à 2 shillings par livre. Plusieurs paroisses se réunissent sous le nom d'*Union;* les contribuables élisent les *guardians*, et ceux-ci prononcent sur les secours à domicile, les admissions au *workhouse*, les dépenses, etc.

Enfin les *magistrates* nomment les candidats aux fonctions annuelles de *sheriff*, première autorité, gratuite comme les autres, de tout le comté.

Comme on le voit, le pouvoir municipal administratif

et judicaire dépend de l'élection, l'élection émane de la propriété; or, la propriété, grâce à la liberté des testaments, ne change presque pas de mains. Le secret de la force et de la persistance de toutes choses, en Angleterre, est bien là. Tout vient de la propriété, et rien ne l'ébranle. Elle partage l'influence avec la religion. Toutes deux ne l'exercent que sous le contrôle de la discussion.

S'il y a abus, non-seulement la presse se plaint, non-seulement le Parlement, prévenu par une pétition, ordonne une enquête, mais surtout la justice est là. Un indigent peut poursuivre un *guardian*; un citoyen peut poursuivre un *magistrate*, sans aucune autorisation préalable.

La propriété, la religion, la justice, unies, respectées, contrôlées, voilà ce que l'on peut appeler les pierres de taille de l'édifice anglais! En pensant à cette société stable et puissamment assise, il me semble voir notre antique Palais de justice de Paris, avec sa chapelle, ses grilles, ses degrés, ses salles; on va, on vient, on discute, on s'échauffe, on s'agite, sous les voûtes de cet antique monument; lui-même, il ne change pas, il ne bouge pas; au dedans, liberté illimitée; au dehors, murailles inébranlables. En Angleterre, ces murailles ne sont pas des pierres, ce sont des institutions.

Ces pasteurs, ces propriétaires, en qui réside l'autorité locale, n'ont-ils pas encore d'autres moyens d'action?

Oui, certes. Autour d'eux, la vie sociale se manifeste par de nombreuses associations, et ils sont l'âme de ces associations ; par de nombreuses fêtes, et ils sont l'âme de ces fêtes ; par de nombreuses fondations, et ils sont l'âme de ces fondations.

De plus en plus, la mutualité s'établit jusque dans les derniers hameaux. Il y a des *clubs* pour acheter du charbon, des *clubs* pour acheter des vêtements, des *clubs* pour les soins en cas de maladie, des *clubs* pour les enterrements, etc. Le système est simple. L'argent versé est placé pendant un an, et, au bout de l'année, on a droit à un *bon* pour la somme versée, accrue de ce qu'elle a rapporté et de ce qu'ont ajouté les membres honoraires, bon à employer en charbon, bois, vêtements, achetés en gros et livrés à prix coûtant, avec le bénéfice du gros sur le détail. Le club est administré gratis et la caisse augmentée par les membres honoraires, qui sont les propriétaires, les pasteurs, leurs femmes, leurs filles.

Il y a encore des cercles de jeunes gens, et, déjà en quelques endroits, des *banques coopératives*, comme celles qui ont été fondées en Allemagne par M. Schultze-Delisch, et dont le mécanisme est fort simple. On reçoit et on place les épargnes des ouvriers jusqu'à ce qu'ils aient 150 à 200 francs, puis, au lieu de leur donner un livret remboursable, on leur donne une action, sur laquelle ils peu-

vent emprunter, en la déposant, par billets à trois mois.

Il y a des fêtes de l'enfance, des fêtes à l'occasion des foins ou de la moisson, des jeux où les paroisses se défient, des chasses où le propriétaire engage les fermiers, leurs enfants, et ses voisins[1]. Dans aucun pays, les occasions de mêler toutes les classes ne sont plus nombreuses et plus goûtées.

On plaisante de la sempiternelle envie qu'éprouvent les Anglais de dîner et de parler ! L'envie de manger et l'envie de parler, c'est là ce qui a réuni les hommes en villages, en villes, en sociétés. Le plaisir de bien dîner, chez les ouvriers et les paysans, est d'autant plus légitime, que cela ne leur arrive pas souvent.

Outre les institutions locales, l'Angleterre est couverte de grandes sociétés libres, qui fondent des écoles du dimanche, des bibliothèques, des lectures publiques. Les *Souvenirs d'un exilé* citent, notamment[2], la société *Hants and Wilts education Society*, qui, dans les deux comtés du Hampshire et du Wiltshire, afin de prolonger les années d'éducation, colporte des livres, institue des examens, et donne des diplômes et des prix, mais (ce qui est à remarquer) les diplômes aux élèves et les prix aux maîtres.

[1] Pages 147, 220, 277, 343.
[2] Page 222.

Comment ne pas signaler encore, bien qu'en dehors de la vie de village, la fondation des *Écoles de haillons*, *ragged schools*, avec leur *brigade de décrotteurs*, qui aurait ravi Fourier; car il voulait utiliser toutes les passions et notamment celle des enfants pour la saleté[1].

En tête de toutes les fondations figurent les noms des propriétaires; au milieu de toutes les associations, leurs personnes sont présentes, et toutes les fêtes sont organisées par eux et se passent chez eux.

Il y a quelqu'un qu'on voit partout à Lynmore, c'est M. Mason. Est-il lord? est-il fonctionnaire? est-il célèbre? est-il supérieur par la science, l'esprit, la fortune?

[1] Tous ces petits garçons en blouse rouge, jaune ou bleue, qu'on voit aux coins des rues de Londres et même jusque dans le vestibule des clubs, font partie d'une société qu'a fondée l'association des Écoles des déguenillés. L'organisation de ces brigades est des plus curieuses. Chaque quartier de Londres en possède une; ce sont des enfants choisis parmi ceux qui ont fréquenté les écoles du jour. Le matin, ceux d'un même quartier se réunissent à sept heures; on leur fait lire l'Évangile, ils endossent leur costume et chacun va, boîte et brosses en main, prendre son poste; ils se rassemblent de nouveau sur les cinq heures, pour donner au surveillant tout l'argent qu'ils ont reçu. Celui-ci remet à chacun six pence comme salaire: le reste est divisé en trois parts : l'enfant en reçoit une, la Société garde la seconde pour ses dépenses, et la dernière est versée au nom des enfants dans une caisse d'épargne. Les sommes que rapportent ces enfants sont très-considérables; trois cent vingt-six d'entre eux ont gagné 4,308 livres sterling dans l'année 1859. Le moindre manque de probité est puni par l'expulsion. La station de chaque enfant est changée tous les jours, afin de l'empêcher de faire de mauvaises connaissances. On les oblige à fréquenter l'école du soir. (Page 310.)

Nullement; il est propriétaire riche et résident, et comme tel, il est le premier à la commune, à la paroisse, au tribunal, au workhouse, au jury, au scrutin, au club, au comice agricole, en toutes choses.

Il y a quelqu'un qu'on ne voit nulle part, c'est l'État. Il ne nomme pas le maire, il ne nomme pas le pasteur, il ne nomme pas l'instituteur. En France, Lynmore serait un chef-lieu de canton. Il y aurait un juge de paix, un greffier, un commissaire, un receveur, un percepteur, un voyer, un notaire, un huissier, un médecin inspecteur des nourrices, un brigadier, un conducteur, etc., etc., nommés par l'État, et composant une colonie nomade, ennuyée et médisante. Rien de tout cela à Lynmore. Il n'y a pas même de mairie, et les *petty-sessions* se tiennent à l'auberge.

On fonde un club, une bibliothèque, une école, une fête, une usine; on se réunit, on s'impose, on dîne, on parle, on écrit, on publie, on vote, on bâtit, on fonde, sans que l'État s'en mêle. C'est à ne pas le croire!

On conviendra que, dans une vie ainsi faite, l'ennui et l'apathie ont peu de place. En effet, M. Mason ne peut pas trouver le temps long. L'auteur de *la Vie de village* a pris soin de copier l'agenda, très-historique et très-pratique, d'un gentleman villageois pendant un mois de l'année; ce document est du plus saisissant intérêt :

5 Janvier.		Meeting du *quarter-sessions* à la ville, de midi à cinq heures, pour affaires du comté.
6	—	*Quarter-sessions*; jugement des prisonniers.
7	—	*Idem.*
8	—	*Petty-sessions* de une à quatre heures.
9	—	Réunion des *guardians* des pauvres, de onze heures à une heure.
10	—	Réunion des *magistrates* pour entendre les réclamations des contribuables.
11	—	Dimanche.
12	—	Séance mensuelle à la ville pour la direction de la caisse d'épargne.
13	—	Chasse du renard, *country-meeting*.
14	—	Rendez-vous à la ville, pour réunion mensuelle des directeurs de la Société de secours mutuels du comté.
15	—	Réunion des *trustees* à la *vestry*, pour la distribution des legs faits aux pauvres.
16	—	Réunion des *guardians* des pauvres.
17	—	Chasse.
18	—	Dimanche.
20	—	Chasse; meute de lord K...
21	—	Réunion du conseil de la Société de secours mutuels de Lynmore.
22	—	Assemblée du *petty-sessions*.

24 — Réunion des *guardians* des pauvres.
25 — Dimanche.
26 — Réunion du comité des finances du comté.
27 — Chasse.
28 — Réunion à la ville pour entretiens sur un nouveau projet de loi concernant les chemins vicinaux.
29 — Réunion des *guardians*.

Voici donc quinze jours sur trente donnés à la chose publique, quatre au repos, quatre à des plaisirs en commun, le reste à ses affaires.

Au moment où j'écris ces lignes, j'habite un village comparable à Lynmore, au centre de la France. Je regarde autour de moi, et je nomme dans mon esprit les principaux propriétaires, petits et grands, de la contrée. Hormis l'un d'eux, nommé maire par l'État, et ne pouvant presque rien faire sans autorisation, je n'en vois pas un seul qui ait le droit de s'occuper de la chose publique une seule fois par mois.

J'ai sous les yeux un livre excellent, *la Belle saison à la campagne*, par M. l'abbé Bautain, livre que j'aurais aimé à comparer avec *la Vie de village en Angleterre.* Cela ne m'a pas été possible, parce que les éléments de comparaison manquent absolument. Le second est le code

propriété : nous ne connaissons pas, nous ne goûtons pas ces choses.

Il m'est impossible de croire que M. Norris, vivant dans un château, parmi les chaumières de trois cents villageois, soit un curé de campagne vraiment évangélique; je vois en lui un laïque pieux, lisant Schiller, et portant une cravate blanche. Il m'est impossible, devant les beaux champs de turneps dont se vante le directeur du workhouse de Lynmore, d'oublier les descriptions horribles de Dickens dans *Oliver Twist, l'enfant de la paroisse.* Je crois difficilement que la taxe des pauvres porte à la vertu; quand on a payé, il est naturel de croire que le devoir est accompli[1]. Je n'aime pas cet impôt sur les riches, ces murailles autour du pauvre, et ces règles dures contre l'indigence. « Pendant que j'hésite avec ma règle, disait Sismondi, la faim, qui n'a pas de règle, est sur lui. » Il y a dans le livre, à quelques pages de distance[2], une pauvre Irlandaise tenant son pâle enfant sur son sein desséché, au fond du workhouse, puis le parc de lord K..., parc merveilleux, avec de beaux arbres, des eaux vives, une étendue immense, puis un gros banquier, dix fois millionnaire, avec sa femme, « poupée bien élevée, à qui

[1] Page 172.
[2] Pages 166, 188, 197.

sa parfaite politesse tenait lieu de cœur, » et ce rapprochement, ce contraste, fait mal.

Je me suis rappelé la déchirante poésie que miss Procter[1] a intitulée : *la Chanson de la pauvre berceuse* (*the Craddle song of the poor.*)

« Ah! je ne puis supporter de te voir tordre en vain tes petites mains maigres; cher petit, je n'ai pas de pain à te donner, rien, mon enfant, rien pour adoucir ta peine! Quand Dieu, pour me bénir, t'envoyait ici-bas, j'étais fière, je le remerciais. Maintenant, chéri, moi, ta mère, il s'en faut de peu que je ne désire te voir mourir.

« Dors, enfant, tu es si las! Dieu est bon, mais la vie est dure.

« Veillant près de toi, j'ai vu ta beauté se flétrir, j'ai vu jour par jour tes forces tomber. Bientôt, je le sais, le besoin et la fièvre vont emporter ta petite vie. La famine a brisé le courage de ton père. Lui et moi, l'espoir nous abandonne. Nous pourrions tout souffrir, pauvre bébé, si nous avions un morceau de pain pour toi.

« Dors, enfant, tu es si las! Dieu est bon, mais la vie est dure.

[1] *Legends and Lyrics*, a book of verses, by Adelaïde-Anne PROCTER. Je voudrais mettre dans toutes les mains ces admirables poésies d'une catholique anglaise, arrivées à la septième édition sans être connues en France.

« Mieux eût valu, cher et unique petit, que tu mourusses plus tôt, plus vite exterminé par la faim, que de vivre ainsi pour rien dans le malheur et dans la douleur, comme moi. Mieux eût valu que ton âme angélique se fût envolée avec ma joie, avec ma paix, plutôt que de vivre sans chaleur, sans douceur, sans espoir, comme moi.

« Dors, enfant, tu es si las! Dieu est bon, mais la vie est dure.

« Chéri, je suis rongée de faim, ma poitrine est serrée, j'ai à peine la force de te presser, pâle et faible, sur mon sein. Patience, petit, Dieu nous aidera. La mort va venir, à toi et à moi. Il va nous prendré dans son ciel, où il n'y a plus ni besoin ni peine.

« Dors, enfant, tu es si las! Dieu est bon, mais la vie est dure.

« Telle est la plainte qu'à toute heure du jour, si nous prêtions l'oreille, nous pourrions entendre, là, tout près de nous; mais le tonnerre bruyant de la ville bouche notre oreille. Le cœur de chacun de nous, comme l'ange du ciel, aurait le pouvoir d'ordonner à une telle douleur de cesser. Dieu est glorifié quand ses enfants apportent à ses pauvres la joie et la paix! Écoutez, pendant que la pauvre mère chante, voici déjà qu'on entend battre des ailes! »

Ah! nous ne connaissons pas en France, Dieu merci!

cette extrémité du dénûment, et cette pauvre Irlandaise avec son enfant ne serait pas chez nous condamnée à frapper à la porte du workhouse.

Les Anglais ont l'esprit de société, nous avons l'esprit de fraternité. C'est pourquoi nos pauvres sont mieux traités que leurs pauvres. Ce n'est pas tout.

Nos familles sont plus tendres que leurs familles, nos voisins sont plus intimes que leurs voisins, nos domestiques sont plus doucement et plus dignement traités que leurs domestiques, nos lois sont plus équitables que leurs lois, nos prêtres sont plus exemplaires que leurs prêtres, nos impôts sont mieux répartis que leurs impôts.

Nos paysans valent leurs paysans, et ils sont plus heureux, comme nos pauvres sont plus heureux que leurs pauvres ; nos paysans aspirent et arrivent à la propriété ; dans sa maison, sur son champ, entouré de ses fils, notre paysan français est le type de l'homme libre, laborieux et paisible.

Nos femmes valent leurs femmes. La charité anglaise garde toujours je ne sais quel air protecteur; la distance se rapproche, elle ne s'efface pas. On donne, parce que cela est convenable et utile à l'harmonie sociale, on donne en vertu d'un raisonnement. En France, nos femmes, nos filles, nos sœurs, se donnent elles-mêmes; elles ne raisonnent pas, elles sentent, elles aiment, elles sont ten-

tées de remercier ceux qu'elles obligent. En même temps, chaque année, parmi les plus intelligentes et les plus ardentes, deux ou trois mille se font servantes des pauvres.

Notre culte, dont la discipline morale est plus efficace, est bien plus fait pour le peuple que leur culte. Il est admirablement propre aux plus belles fêtes, et il transporte au village la pompe de ses cérémonies. Nos églises appellent l'architecte, le peintre, le musicien, l'orateur, le chanteur, les fleurs, les parfums, les ornements, les beaux vases; la maison de Dieu, dans les pays catholiques, est ou pourrait être la patrie des beaux-arts.

Dans les fêtes populaires, nous montrons plus de bonté, nous déployons plus de gaieté. « Vous, disait un Anglais à un Français, vous êtes gais; nous, nous sommes contents. »

En matière d'institutions populaires, nous aimons tout ce que les Anglais font, et nous avons ce qui est nécessaire pour le faire mieux qu'eux. Cependant nous ne le faisons pas. Pourquoi?

Tout simplement, parce que cela ne nous est pas permis.

V

Il y a en France deux défiances lamentables. Le gouvernement, tous les gouvernements (car j'adresse ce reproche à tous les régimes qui se sont succédé depuis plus d'un siècle), se défient de la religion et du dévouement libre, et cette défiance est gravée à chaque page de nos lois.

Que l'on ne dise pas que la liberté est possible à Douvres et qu'elle ne l'est pas à Calais ; qu'elle est possible à Bruxelles et pas à Lille ; qu'elle est possible à Turin et pas à Grenoble ! Est-ce que l'on s'imagine que la vie publique est sans lutte en Angleterre? Il y a des gens semblables à ce pasteur Leslie, qui est désolé d'avoir à discuter les affaires de sa paroisse avec une demi-douzaine de tailleurs et de menuisiers[1]. Il y a des institutions, comme les *mechanics institutes*, qui ont été l'occasion de longs débats; commencées par les radicaux, occasion de déclamations démagogiques et de rixes, peu à peu ces fondations, ou bien sont tombées, ou bien ont été reprises par les deux seules forces charitables, la générosité, c'est-à-dire la richesse, et la persévérance, c'est-à-dire la reli-

[1] Page 107.

gion. La liberté suffit pour ramener ce qui est utile au peuple dans les mains de la propriété et du clergé, quand ces mains ne sont pas liées.

Elles le sont en France. Demander, donner, recevoir, instruire, rassembler, écrire, parler, fonder, sont des délits. Élire, juger, administrer, dépenser, ne sont pas des droits.

Les gouvernements peuvent relever de ces délits; ils peuvent conférer ces droits, mais ils s'en gardent bien : aux situations acquises ils préfèrent les fonctions octroyées. Les fonctions sont tout, les situations rien; on n'ose plus se prévaloir, pour obtenir une place, d'une fortune *indépendante :* l'adjectif gâte le substantif. Les classes supérieures se sont mises en dehors du pays légal; on les y laisse avec soin. Bientôt deux siècles se seront passés ainsi. La société en est-elle plus solide? Non, très-naturellement. Mais au moins les gouvernements sont-ils plus solides? Pas davantage. La solidité de l'édifice dépend moins de la construction que du terrain.

En France, les institutions, les mœurs, la routine, se dressent comme autant d'obstacles contre l'influence des classes les plus riches et les plus éclairées. En Angleterre, le pouvoir local appartient à la propriété, à la condition de rendre à la population des services gratuits et multipliés; on paye une amende, si l'on refuse une fonc-

tion gratuite. En France, le pouvoir local appartient à des fonctionnaires étrangers, payés, mobiles, et mis en défiance contre les propriétaires. Dans un village anglais, le principal propriétaire est aussi le magistrat principal et le principal administrateur, et il faut qu'il se fasse aimer, s'il veut avoir la vie douce, car il n'a pas, comme le juge de paix français, la ressource de se faire avancer. En un mot, il est le plus influent. Qu'est, dans son village, le propriétaire français? La loi de finance lui donne un nom qui caractérise parfaitement sa situation. Il s'appelle *le plus imposé.*

Inutiles, ennuyés, tracassés, comment les propriétaires ne seraient-ils pas tentés de quitter les champs, et de venir à Paris, où ils s'amusent du moins en mangeant leurs revenus? Puis, on s'écrie que ceux qui travaillent quittent la campagne pour la ville! Je le crois bien! ils suivent ceux qui font travailler. C'est le propriétaire et non l'ouvrier qu'il importe d'abord de retenir aux champs. Comment retenir le propriétaire sans l'occuper? et de quoi l'occuper, en dehors de ses propres intérêts qui ne le réclament pas tout entier, si ce n'est du bien public? et pourquoi donc ne pas l'en occuper? C'est son droit et c'est son devoir, puisqu'il est arrivé à l'instruction, à la richesse, en un mot à cette supériorité, fondée sur la nature, que les sauvages eux-mêmes comprennent, puis-

qu'ils reconnaissent parmi eux des sauvages plus éclairés qu'ils appellent *des chefs*.

On s'imagine à peine à quel point la défiance, armée des lois qu'elle a faites, poursuit chez nous jusque dans les plus petits détails l'action individuelle. Je citerai deux exemples, empruntés à la vie d'un village français.

J'avais un ami, que Dieu a rappelé déjà. Il appartenait à une des premières familles de France, et il habitait un village où son père et tous ses pères ont fait le bien. Il avait accepté d'être *délégué* pour la surveillance des écoles primaires, et, mettant à ces humbles fonctions tout son cœur, il voulait encourager les écoliers en leur distribuant quelques livres. Rapport de l'inspecteur au préfet, rapport du préfet au ministre, réponse du ministre au préfet, réponse du préfet à l'inspecteur, ordre de l'inspecteur au maire, à l'effet d'empêcher ces distributions. Réclamations du délégué au ministre, offre de soumettre la liste de tous les livres donnés, correspondance entre le ministre et le délégué, dans les termes les plus courtois, concluant à l'interdiction polie de donner un livre à un écolier.

Le même ami, en mourant, lègue une fondation aux hospices de Paris, en cas de non-acceptation par la communauté de Saint-Vincent de Paul. La communauté, en

effet, n'accepte pas. Mais elle a besoin d'être autorisée à dire non. Délibération du conseil de la communauté. Lettre de la supérieure générale. Renonciation par acte notarié. Rapport de l'assistance publique au préfet. Renvoi par le préfet au ministre des cultes. Examen par le bureau compétent et rapport. Avis du ministre des cultes sur la décision de la communauté. Communication au ministre de l'intérieur. Renvoi au Conseil d'État. Projet de décret. Rapport. Délibération. Décret. Renvoi au cabinet de l'empereur. Signature. Envoi au garde des sceaux. Enregistrement au *Bulletin* des lois. Ampliation au préfet, du préfet au directeur, du directeur à la communauté qui apprend, après treize mois, qu'elle est autorisée à dire: *non*. Pendant ces treize mois, l'œuvre reste en suspens à la charge de la famille.

Pourquoi mon ami n'a-t-il pas pu donner un livre? Parce qu'il aurait pu être aimé, puis influent. Or la politique se défie de l'influence des classes supérieures.

Pourquoi tant de formalités autour du plus petit acte d'une communauté? Elle pourrait s'enrichir. Or la politique se défie de l'influence de la religion.

J'ose dire que ces choses feraient rire un Anglais, s'il les comprenait, mais je crois qu'il ne les comprendrait pas. Ou bien, il répondrait fièrement par cette grande

parole, écrite dans le testament du fondateur de l'université d'Oxford, le roi Alfred le Grand[1] :

« *It is just that the English should remain as free as their own thoughts.*

« Il est juste que les Anglais soient aussi libres que le sont leurs pensées. »

VI

Je placerai ici une courte digression historique.

Quelques lecteurs ne manqueront pas de dire que les bonnes relations entre les propriétaires et les paysans, dans les villages de France, n'ont cessé que depuis la révolution de 1789. C'est une erreur. Il y avait alors déjà bien longtemps que les principaux propriétaires n'habitaient plus leurs terres, sauf dans quelques provinces privilégiées. Les paysans voyaient le propriétaire représenté pendant douze mois par des régisseurs, pendant deux mois par des chasseurs, et régisseurs ou chasseurs leur étaient également désagréables. Il y avait longtemps aussi que des dettes contractées à la cour empêchaient les propriétaires gênés d'améliorer leurs terres. On se

[1] Page 247.

réunissait, au retour de la guerre, ou à la saison des chasses, pendant peu de semaines, pour se divertir.

J'entendais raconter, il y a peu de temps, par un charmant et respectable conteur, que son grand-père recevait ainsi, dans le Languedoc, vingt à trente personnes à la fois. On riait, on buvait, on mangeait, on jouait la comédie, on chassait. Puis un jour le maître de la maison paraissait au déjeuner le chapeau sur la tête et la *douzille* ou bonde du tonneau attachée à son chapeau. Cela signifiait qu'il n'y avait plus rien, que la cave était à sec. On partait alors, et toute la caravane allait camper dans le château voisin, qui appartenait à une veuve aimable et vertueuse, madame de Minute, que l'on appelait *Minute sans seconde*. Elle n'était pas riche et, après peu de jours, elle déclarait que le garde-manger était vide. On la suppliait, protestant que tous les invités se contenteraient de pain sec. Une fois, elle y consentit. Après huit jours, nouvelle détresse, nouvelle prière, nouveau délai. Mais, enfin, il faut partir. Chacun s'en va à l'écurie; plus de chevaux! qu'était-il arrivé? La bonne dame dit à ses amis: « Je n'avais pas d'argent, et vous vouliez rester. Chaque jour j'ai envoyé à la ville vendre un de vos chevaux, et c'est leur produit qui nous a nourris quinze jours! » Et chacun de rire et de s'en aller comme il peut.

Sans blâmer ces mœurs gaies et à la française, ces

[illegible] que l'a- [illegible] beaucoup [illegible] formant la- [illegible] avant le but [illegible] de recher- [illegible] Trouilly [illegible] [illegible] des [illegible] que [illegible] agricole. [illegible] de des [illegible] Trouilly com- [illegible]

[illegible] avant des [illegible] [illegible] Trouilly, de la [illegible] de [illegible] des [illegible] [illegible] dans [illegible] frappe d'un droit [illegible]

[illegible]

village une manufacture de porcelaine. « Il y a une fatalité pour les gentilshommes de campagne, dit Young, quand ils veulent entreprendre le commerce ou les manufactures... Le commerce répugne à leur éducation, et ils ont trop de négligence pour les petits gains et les petites épargnes, qui sont l'âme du commerce. »

Bien loin donc que la révolution de 1789 ait anéanti l'état idéal, moral et charmant que quelques écrivains imaginent, prenant leurs rêves pour l'histoire, c'est depuis cette époque, et à mesure que ce qu'elle contenait de bon a été séparé par des gouvernements réguliers de ce qui s'y était mêlé de mauvais, que la vie rurale est redevenue en honneur et en progrès [1]. Les lois, les impôts, les voies de communication, tout a changé, et dans tous les lieux que le propriétaire riche habite, améliore et moralise, là où il porte son exemple et son argent, les meilleures relations sont nées, l'harmonie règne, le progrès s'opère, et tout serait mieux qu'avant 1789, mieux qu'en Angleterre, si l'État n'était pas partout invoqué, partout présent. En ceci, les idées et les choses sont ce qu'elles étaient au moment où Arthur Young visitait un autre Angevin, M. de Livonnière, dont les descendants

[1] Il suffit de renvoyer aux livres de M. Léonce de Lavergne, qui devraient être toujours sur la table du salon, chez tous les grands propriétaires français, pour être lus, relus et consultés.

savent encore montrer comme on aime son pays, les lettres et les champs. Laissons parler Arthur Young, cité par M. Guillory[1] :

« Le 27 septembre. Parmi mes lettres, j'en trouvai une pour M. de Livonnière, secrétaire perpétuel de la société d'agriculture d'Angers. Je fus informé qu'il était à sa maison de campagne de la Meignanne, à deux lieues de la ville. Lorsque j'arrivai chez lui, il était à dîner avec sa famille; il n'était pas encore midi, j'aurais cru ne pas me trouver dans cet embarras; mais son épouse et lui ne tardèrent pas à m'en tirer en me priant de partager avec eux la fortune du pot, et, sans faire paraître le moindre embarras dans leurs regards ou faire le moindre changement à leur table, ils me mirent sur-le-champ à mon aise en me faisant asseoir à un dîner assez ordinaire, mais offert avec tant d'aisance et de gaieté que je trouvai ce repas plus à mon goût que ceux des tables les plus splendides. Une famille anglaise, surprise ainsi à la campagne, vous aurait reçu avec une hospitalité inquiète et une politesse pleine d'anxiété, et après vous avoir fait attendre pour un dérangement précipité de nappe, de table, d'assiettes, de buffet, de pots et de broche, elle vous aurait

[1] Page 62.

peut-être donné un dîner si bon qu'aucune personne de la maison, entre la fatigue et l'inquiétude, n'aurait pu vous accorder une seule parole de conversation, et que vous vous seriez ensuite éloigné avec des souhaits sincères *que vous n'y revinssiez jamais*. Cette folie, si commune en Angleterre, ne se rencontre jamais en France. Les Français sont tranquilles chez eux et font les choses sans se gêner. M. de Livonnière conversa beaucoup avec moi sur le plan de mes voyages, qu'il loua extrêmement ; mais il trouva bien étrange que ni le gouvernement, ni l'Académie des sciences, ni l'Académie de l'agriculture, ne payât la dépense de mes voyages. *Cette idée est purement française ;* ils ne peuvent concevoir qu'un particulier oublie ses affaires pour le bien public ; il ne put pas même comprendre, lorsque je lui dis que tout était bien fait en Angleterre, excepté ce qui était fait avec l'argent public. »

Si Arthur Young visitait la France en 1863, il y trouverait tout amélioré, transformé, changé, tout, excepté deux choses, cette hospitalité vraiment française, et *cette idée purement française*.

Et voilà pourquoi l'exilé dont nous racontons les *Souvenirs* ouvre des yeux si ébahis dans le village de Lynmore, en cherchant partout l'autorité qu'il salue en France

à chaque pas, et en rencontrant partout la liberté, qu'il n'a pas l'habitude de trouver à chaque pas dans les villages français.

VII

La lecture de la *Vie de village* en Angleterre serait une excellente introduction aux travaux sur la décentralisation.

Trois réformes capitales pourraient être empruntées à ce livre, et je les résume en ces trois vœux :

1° Une loi sur les justices de paix, qui rende aux propriétaires une part dans l'exercice de la justice ;

2° Une loi sur le droit de réunion non politique, qui permette aux différentes classes de la société de se mêler plus souvent, par des fêtes, des associations, des lectures, des dîners même[1], et aux ouvriers de s'entendre, afin de mettre en commun la défense de leurs intérêts et les ressources de leur prévoyance ;

3° Enfin, l'abolition d'un nombre énorme de formalités qui entourent, emmaillottent et étouffent la plupart des actes de l'être raisonnable sur le sol français.

On se plaint de l'abaissement des caractères. Autant

[1] Il n'y a pas longtemps que les ouvriers typographes de Paris, voulant dîner ensemble pour leur fête patronale, cela leur a été interdit.

vaudrait se plaindre de l'affaissement d'un corps qui ne serait jamais exercé. On se défie des hommes, ils arrivent à se défier d'eux-mêmes. Dans ces fonctions de *magistrate*, de *guardian*, de *churchwarden*, quelle source d'influence pour les classes élevées de l'Angleterre; mais en même temps quelle forte école! quel apprentissage de la vie publique! quel exercice précoce de la responsabilité! Aussi voit-on en Angleterre des caractères d'une trempe, d'une persévérance, d'une indépendance, qui frappent d'admiration; de vrais chevaliers d'une bonne cause, dévouant vie, fortune, honneurs, à son service, et dignes de ces beaux vers que j'emprunte à miss Procter:

LE CHEVALIER ERRANT

« Bien qu'il ait vécu, bien qu'il soit mort parmi nous, son nom pourrait figurer parmi les noms des chevaliers dont les exploits remplissent les vieilles chroniques.

« Encore enfant, il rencontra *la Pauvreté*, et combattit longuement, gagnant plus de force à chaque effort, jusqu'à ce qu'il eût éprouvé la puissance de son bras.

« C'est alors qu'il offrit son cœur et sa vie à sa rayonnante maîtresse, *la Vérité*. Jamais une pensée, un rêve, une chute, n'ont faussé le serment de ses jeunes années.

« Il se leva pour la défendre, pour proclamer son prix

sans égal, défiant tout ennemi douteur qui eût voulu ternir son nom immaculé.

« La première, sur son chemin, se dressa *l'Ignorance*, puissante, brutale, hideuse. La bataille fut longue et les coups furent terribles; enfin le monstre s'enfuit.

« Alors, dispos et sans peur, il osa braver *le Préjugé;* il chassa et fit reculer en arrière jusqu'à sa noire caverne le honteux reptile.

« Suivi par ses courtisans serviles, *l'Usage*, vieux géant, se leva, et lui aussi, à la fin, il fut terrassé par les coups puissants du bon chevalier.

« Alors il se tourna, enhardi par la victoire, et, frappant sur le bouclier de bronze de la grande souveraine de ce monde, *l'Opinion*, il osa lui porter défi.

« Encore une fois il triompha, et, quoique blessé dans la lutte, il vit — et il sourit de joie en tombant vainqueur — il vit la Vérité en possession de ses droits.

« A son oreille mourante parvint l'écho du bruit qui se faisait autour de son trône. Peu lui importait que l'avenir unît son nom au nom de la Vérité !

« Épuisé par tant de combats terribles, il sentit sa vie se tarir lentement, et la foule qui, autour d'elle, se pressait pour la complimenter, marcha sur lui, tombé à terre.

« Rassemblant toutes ses forces, il la vit couronnée et régnant enfin dans tout son éclat; une dernière fois, il

contempla sa beauté, leva les yeux vers Dieu, et mourut. »

N'est-ce point là le portrait de Burke, d'O'Connell, de Wilberforce, de Howard? N'est-ce point aussi le portrait de tout honnête homme, usant de son droit et faisant obscurément son devoir, dans le coin du dernier hameau?

VIII

En souhaitant à mon pays des caractères dignes de cet éloge, en demandant, afin qu'ils se forment plus aisément, la mâle école d'une vie publique plus libre, je veux encore répéter que, si les Français avaient autant de liberté que les Anglais, ils ont reçu de la nature, à mon avis, tout ce qu'il faut pour en user mieux que les Anglais, dussent-ils passer encore par les épreuves d'un rude apprentissage.

Ainsi donc, le mariage de quelques-unes des institutions anglaises avec quelques-unes des dispositions françaises, voilà mon idéal!

C'est là, je le suppose, ce que l'auteur des *Souvenirs d'un exilé* a voulu exprimer par un emblème, en mariant son exilé français avec miss Mary Mason; c'est l'hymen de notre fraternité avec leur liberté.

S'il en est ainsi, je retire ma critique, et je loue sans réserve ce charmant livre sur la *Vie de village en Angleterre*, qui m'a aidé à mener la vie de village en France, en m'offrant une lecture attachante, un parallèle instructif, une occasion salutaire de rêver, de réfléchir, de comparer, d'espérer et d'agir, en pensant à mon pays.

III

CONFÉRENCES FRANÇAISES

I

RÉCIT D'UNE SOEUR

SOUVENIRS DE FAMILLE, RECUEILLIS PAR MADAME AUGUSTUS CRAVEN,

NÉE DE LA FERRONNAYS [1].

— 1866 —

L'histoire a ses moments d'orage et ses mauvaises saisons, comme la nature, et ces heures terribles semblent peu favorables aux méditations littéraires, surtout en France, pays où l'on ne sait pas se distraire d'une passion dominante et penser à deux choses à la fois. Cependant, les événements qui influent sur la vie n'en modifient pas le fond. Elle est toujours un court espace, inégalement partagé entre le plaisir et la peine, et inévitablement terminé par la mort. Cela n'est pas neuf, mais cela ne change pas. Les livres qui nous parlent avec éloquence et vérité de ces conditions générales de toute vie vien-

[1] 2 vol., chez Didier.

nent donc toujours à propos ; ce sont les guides du voyage que nous avons tous à faire, et s'ils nous apportent pour la route une provision d'énergie, de foi, d'ardeur, ils sont les bienvenus.

L'année 1866 a vu paraître un grand nombre de ces livres consolateurs. Quelques-uns, vraiment admirables, méritent de grossir la collection, déjà fort riche, de cette partie de la littérature française à laquelle convient le nom de *littérature intime*.

Penchée pendant de longues années sur des manuscrits, comme un sculpteur sur le marbre d'un tombeau, la veuve de Frédéric Ozanam a terminé par deux volumes de lettres très-bien choisies l'édition complète des œuvres de ce jeune professeur[1], onze volumes, sortis de la plume d'un homme ardent, poétique, savant, éloquent, vertueux, revus après lui par une femme, et rendus ainsi tout à fait dignes d'être offerts, depuis la première jusqu'à la dernière page, aux esprits mâles et aux regards purs. Un huitième volume, ajouté par M. de Falloux aux œuvres de madame Swetchine[2], achève de rendre très-justement à cette rare intelligence la gloire qu'elle s'était refusée, et qui se cachait dans plusieurs autres gloires. Parcourez, à la table des matières, la liste des correspon-

[1] Paris, Lecoffre.
[2] Paris, Didier.

dants de madame Swetchine, vous y trouvez les noms de quelques-uns des principaux personnages de la scène contemporaine, Maistre, Lacordaire, Tocqueville, et de quelques-unes des reines de la plus haute société européenne. Les uns et les autres sont venus en quelque sorte prendre de la lumière et demander leur chemin auprès de cette femme inconnue, étrangère, isolée, sans influence apparente et sans éclat, qui n'avait elle-même d'appui qu'en Dieu. Ce volume contient précisément les lettres que lui adressa M. de Tocqueville, et, au même moment, les derniers papiers inédits de ce grand écrivain étaient publiés [1] par les soins de M. Gustave de Beaumont, mort lui-même peu de semaines après, comme s'il eût été dans sa destinée de suivre son ami partout, même au delà de la vie, et de ne lui survivre un instant que pour s'enfermer dans le monument qu'il achevait d'élever à sa mémoire, dont la postérité ne séparera pas la sienne. Peu de temps après, le nom de madame Swetchine reparaissait, associé au nom de Lacordaire, dans l'étude attachante que le P. Chocarne a consacrée à la vie religieuse de son illustre maître [2], étude qui permet aux admirateurs et aux détracteurs de ce grand orateur des foules de pénétrer derrière la clôture des monastères où

[1] Paris, Michel Lévy.
[2] Paris, Poussielgue.

il a vécu en pénitent et en serviteur irréprochable du Dieu crucifié. Ce que le disciple a fait pour le maître, un autre maître n'a pas dédaigné de le faire pour un jeune disciple, et, à côté de ce grand portrait de Lacordaire, on aime à pendre le médaillon exquis d'Henry Perreyve, dessiné par le P. Gratry[1]. Pour continuer cette galerie de nos morts, la fille du comte de la Ferronnays a réuni les souvenirs les plus récents et les plus intimes de sa famille dans deux volumes tristes et délicieux, et ces deux volumes eux-mêmes ont servi à tirer de l'oubli, grâce à une analogie touchante, une vie peu connue, et déjà ancienne, la *Vie de mistress Elisabeth Seton*, qui fut aux États-Unis la fondatrice des Filles de la Charité[2].

Charme incomparable et puissance enchanteresse de la lecture! Lisez, lisez ces livres, laissez-les entrer par vos yeux dans votre intelligence et se faire une place dans votre mémoire, et je vous promets la jouissance la plus pure. Ni le temps ni la mort, ni la paix ni la guerre, ni les affaires ni les plaisirs, n'empêcheront désormais des milliers de lecteurs et de lectrices de s'associer aux douleurs et aux œuvres de madame Seton, de vivre dans le noble intérieur des la Ferronnays, de découvrir l'Amérique avec M. de Tocqueville, d'espérer avec Ozanam, de

[1] Paris, Douniol.
[2] Paris, Lecoffre.

réfléchir avec madame Swetchine, de contempler dans la cellule d'Henri Lacordaire la pénitence et la gloire, et je suis persuadé que les années grossiront le nombre des âmes appelées à partager de telles amitiés et à vivre dans cette compagnie.

Ma promesse est-elle bien sérieuse? Mon admiration n'est-elle pas suspecte? Est-il bien certain que ces livres, composés de lettres, de notes, de papiers inachevés, que leurs auteurs n'avaient pas destinés au public, trouvent auprès de ce public un accueil empressé? Depuis quand le public, malin et défiant, se laisse-t-il prendre aux enthousiasmes complaisants et cherche-t-il la vérité dans les épitaphes louangeuses?

Le succès, prompt, étendu, prolongé, de tous les livres que j'ai signalés, répond amplement à ces doutes et fait beaucoup d'honneur à ce grand public sérieux, intelligent et sensible, que l'on a tort de confondre avec l'auditoire habituel des mauvais théâtres. Cependant, parmi les lecteurs eux-mêmes dont la curiosité respectueuse environne ces livres, il s'agite une question difficile à résoudre.

I

Chacun de ces ouvrages, en effet, et surtout le *Récit d'une Sœur*, auquel cette étude sera particulièrement consacrée, soulève la question des limites qui doivent protéger la vie privée contre la littérature.

En recueillant pour elle-même, puis en offrant à quelques amis, et en publiant enfin, sur les instances de ces amis, les souvenirs qui composent le *Récit d'une Sœur*, l'auteur de ce récit pathétique n'a pas eu la pensée de prêter des arguments à une thèse controversée par les critiques. Ah ! vous comprenez bien ce qu'elle a voulu, vous tous qui aimez au delà de la mort ! Après les corps, les mémoires tombent en cendres, les derniers restes du souvenir se décomposent et s'effacent sous le marbre glacé de l'oubli. Elle a voulu briser ce marbre, rendre à des ombres chéries un peu de couleur, de rayonnement et de durée, et puisqu'elle ne pouvait pas ranimer les physionomies charmantes de ses sœurs disparues, il lui a plu d'étendre au loin la leçon de leurs douleurs, de creuser et de prolonger le sillon de leurs vertus, de faire parler, briller, germer leurs exemples, de multiplier autour de leurs noms les suffrages d'un attendrissement respectueux.

Je le sais, madame Craven, pas plus que M. de Beaumont, pas plus que M. de Falloux, n'a obéi à une ambition littéraire, et pourtant, bon gré mal gré, les livres que nous leur devons viennent se heurter contre cette question inévitable : *Convient-il de livrer au public les détails les plus intimes de la vie des familles?*

Beaucoup d'esprits délicats refusent à la littérature l'entrée de ce domaine réservé. Je ne me charge pas de combattre leur opinion pour plusieurs motifs, et entre autres, parce que je la crois bonne.

Les littérateurs de profession vont se récrier. Ils savent bien que je ne leur dispute point les biographies, les Mémoires, les documents, qui peuvent servir de pièces à l'histoire générale. Je ne défends contre eux que la vie tout à fait intime, le secret de la famille, du foyer, de la cellule, et ils réclament à haute voix : « Si vous murez la « vie privée, disent-ils, si vous tirez un rideau épais de« vant cette partie sacrée de nos heures que remplissent « tour à tour l'amour, l'amitié, le repos, la prière, le li« bre abandon, vous nous condamnez aux fictions, aux « romans, au théâtre et à la fable! Si vous ne voulez, « comme Corneille, la Fontaine ou Molière, instruire les « hommes qu'en leur montrant l'infortune dans de plus « grands qu'eux, le ridicule dans de plus petits, le vice « dans des types imaginaires, vous nous condamnez à ne

« pleurer qu'avec Iphigénie, à ne nous moquer que des « singes ou des renards, et à ne châtier qu'Harpagon ou « Argan. Jamais tous ces masques n'exprimeront la face « humaine. Jamais vos décors ne vaudront la nature. »

Je ne discute pas avec les littérateurs, bien qu'ils me cèdent Corneille, la Fontaine et Molière, dont je pourrais me contenter. Ce diable boiteux d'un conte, qui soulevait les toits pour jeter ses regards dans les intérieurs, s'amusait sans doute beaucoup; mais je m'intéresse moins au plaisir des spectateurs qu'au sort des personnes regardées. La vie privée est-elle donc un spectacle? La littérature n'est pas tout en ce monde, et la vie privée est presque tout. Voyez donc les gens qui vivent uniquement pour ce petit cercle qu'on appelle le monde! Quel apprêt et quelle affectation! Que sera-ce, s'ils croient vivre pour ce cercle bien plus vaste qu'on nomme le public? J'ai peur que l'esprit et la grâce, déjà si rares, ne se transforment en acteurs essayant des costumes et répétant les rôles d'une pièce qui sera jouée! J'ai peur que la publicité ne gâte l'intimité.

Or, s'il faut choisir entre le plaisir de la lecture et le bonheur de l'intimité, mon choix est fait. Oui, la vie privée est la vie véritable, elle est l'asile sacré des affections et le refuge de l'âme indépendante. Elle élève au degré de température qui la fait épanouir la plante délicate qui

se nomme le cœur. Dans la vie privée, il nous semble quelquefois voir au milieu de nos familles Dieu lui-même, et rencontrer ses regards paisibles qui se posent sur nous. L'amour, la piété, l'étude, l'art, la charité, aiment le secret. Nos doutes, nos désirs, nos lettres, nos notes, nos joies, nos abattements, ont besoin du secret. Tous nos trésors, enfin, ne sont des trésors qu'à condition d'être cachés.

Cette lettre que vous écrivez là simplement, au courant du cœur, sur votre petite table que nul ne dérange, et que vous allez sceller de votre devise favorite, petite énigme que vous avez composée pour n'être qu'à moitié devinée, cette lettre, que va-t-elle devenir, si vous pouvez supposer que ce brutal que l'on nomme le public peut regarder par-dessus votre épaule? Adieu le naturel! La vapeur refroidie n'est qu'une eau insipide, la lettre destinée au public n'est qu'un billet de faire part. Non, Gutenberg n'a pas inventé l'imprimerie pour publier les secrets de la petite poste. Et votre journal! L'usage du journal est déjà très-discutable. Ce petit rapport secret, que tant de personnes prennent la peine inutile de s'adresser tous les soirs, ce miroir de papier, miroir perfide où le possesseur paraît si joli et le voisin si laid, que va-t-il devenir, si vous vous dites tout bas qu'il pourra être un jour publié? Un feuilleton insupportable, un article

de mode, un mélange de malice et d'affectation. Non, non, il faut protester, et défendre contre la littérature imprimée la littérature manuscrite. Ne laissons pas forcer nos tiroirs, décacheter nos lettres, violer nos retraites, dresser une échelle et regarder par-dessus le mur qui défend notre jardin, changer en squares le mystère de nos bois, et nos sources ignorées en abreuvoirs publics !

Convenons donc bien haut que la publicité donnée aux détails de la vie intime n'est et ne peut être qu'une exception.

A quelles conditions doit-elle être admise?

Le public, à cet égard, ne se trompe pas. Juge, après avoir été complice, il est encore plus sévère qu'il ne s'est montré curieux. Il prête l'oreille aux confidences, et si elles l'ennuient, il les méprise et il s'en moque. Un instinct assez sûr le conduit à des règles raisonnables, que l'on peut réduire à deux. Le public exige que les révélations auxquelles on l'initie soient *absolument vraies* et *exceptionnellement belles*. Ce n'est pas assez dire ; car dans toutes les œuvres d'art ou de littérature le public cherche ces deux qualités : la vérité, la beauté. Ici, une vérité particulière, une beauté particulière, semblent requises. Quelle vérité? quelle beauté?

Dans ce genre de publications intimes, la littérature a,

en quelque sorte, les mêmes lois que l'optique. On ne voit bien qu'à un certain point et sous un certain angle. Or, si vous voulez émouvoir par des souvenirs intimes, ne les publiez qu'après la mort, pas trop loin, pas trop près. Au lendemain, la louange et la douleur étouffent la vérité; après un siècle, la vérité échappe au contrôle. Le public s'amuse, mais il se moque des révélations des vivants. Rien, en ce genre, ne mérite à ses yeux d'être publié que ce qui n'a pas été fait pour l'être. Des écrivains éloquents ont voulu raconter leur propre histoire, depuis leur première goutte de lait jusqu'à leur dernière tasse de tisane, depuis leur première dent jusqu'à leur dernier cheveu; ils se sont donné mille peines pour intéresser le public et poser devant lui; ils ont perdu leurs frais de toilette. « La mort est l'avénement du vrai, » a dit un poëte. Oui, il y a après la mort un certain moment favorable, un certain point juste où apparaît la vérité, et où le public se place instinctivement.

Voulez-vous parler des vivants ou de ceux qui vivaient hier? N'espérez l'intérêt sérieux que des lecteurs qui ne les ont pas connus, qui les voient de loin, comme nous voyons les morts. Confiez-vous hardiment au public et défiez-vous de l'intimité.

Eh quoi! n'est-on pas touché surtout par les souvenirs intimes des personnes que l'on a connues? Pas toujours.

A part un petit nombre de lecteurs ou de lectrices au goût délicat et au cœur fidèle, on rencontre tant de voisins qui aiment à rapetisser leurs voisins, même sans les calomnier ! L'archevêque, M. de Cosnac, disait de saint François de Sales, qu'il avait connu : « C'était un brave homme, mais il trichait un peu au jeu de cartes. » Les gens du monde accueillent un livre qui parle de leurs familiers comme ils reçoivent une visite. Elle entre, grand tapage de politesse empressée ; elle sort, elle est sortie, petit murmure de critique méchante. Ce livre est bien touchant ; mais que nous veut cette famille, avec ses souvenirs, ses notes, ses impressions de voyage ? Et moi aussi, j'ai des tantes et des nièces, et des lettres, et des sentiments, et des souvenirs. « Il y a aussi des colonnes à Marseille, seulement elles ne sont pas Vendôme, » disait un Provençal. Ils connaissent bien ce penchant des contemporains à la jalousie, au dénigrement poli, à la familiarité peu bienveillante, ces auteurs de Mémoires qui, ayant quelque intérêt à se défier de ceux qui les ont vus, ajournent par testament la publication de leurs manuscrits, et les recommandent à ce juge lointain et apaisé qui se nomme la postérité.

Ce sont des gens d'expérience qui ont conseillé à madame Craven ou à M. de Falloux de ne pas se borner à imprimer des éditions pour quelques amis. Les vieux na-

vigateurs se défient de ces rives étroites, de ces pierres pointues, de ces ondes peu sûres, que l'on trouve dans les courants qui baignent nos demeures; ils aiment mieux se confier au large. Je serais surpris si le *Récit d'une Sœur* ne gagnait pas aussi à quitter les eaux plus ou moins douces de l'intimité et à affronter la pleine mer de la publicité.

Mais toutes ces précautions seront vaines, et les éditeurs de lettres, de notes, de manuscrits inédits, perdent leur peine, même lorsqu'ils nous offrent bien réellement le vrai, et au bon moment, si ce vrai est insignifiant, s'il n'est pas beau, s'il ne rayonne pas de cette beauté souveraine qui est la *beauté morale*.

Nous touchons ici, non plus aux caprices, à la médisance, à la légèreté, aux petits côtés de l'homme, mais aux grands instincts, incontestables et excellents, qui nous portent à n'assurer la durée et à n'accorder l'admiration, à travers les âges, qu'aux œuvres sur lesquelles est tombé un rayon de la beauté morale.

Les plaisirs, les prouesses ou les bons mots des morts, les jolis yeux des mortes, ne nous touchent plus, et il y a quelque chose de repoussant dans les démonstrations d'orgueil ou dans les ricanements qui sortent d'une bière. A travers les détails intimes, on cherche, on pénètre, on regarde le fond des cœurs, le vrai des caractères, le des-

sous du masque. Tout cela n'est fixé, tout cela n'est révélé qu'après la mort, et lorsque l'âme, dépouillée du corps, du rang, de la fortune, du nom, n'est plus qu'une âme.

Si vraiment vous présentez à nos regards fatigués des hontes et des douleurs de la vie quelques âmes supérieures, des types incontestables de la beauté morale, cela suffit. Ne parlons plus de règles littéraires, de genres convenus, de scrupules du monde. Tout est pardonné, tout est permis à la beauté. Ces règles et ces conventions ont pour unique but d'indiquer les conditions ordinaires de sa réalisation artificielle par la plume ou par le pinceau; laissez tomber les règles, quand elle apparaît elle-même dans un être sorti des mains de Dieu.

Il nous reste à nous demander si le *Récit d'une Sœur* nous réserve ce sublime spectacle.

Je le crois fermement.

Comment faire partager ma conviction? Je tremble de manquer de respect à ceux dont je vais parler, par la liberté, la rapidité, la familiarité, inévitables dans un article auquel le lecteur n'accorde pas l'attention grave qu'un livre impose, et dans lequel il voit une sorte d'intermédiaire banal entre la nécrologie et le feuilleton. Je tremble de ne pas donner, dans un compte rendu bien froid, réduction aux proportions étroites, pâle crayon, une idée

suffisante d'une œuvre qui est en dehors de toutes les conditions ordinaires de la littérature. Il me semble voir l'auteur de ce *Récit*, le front collé sur la vitre de sa fenêtre, regardant le cortége de ses morts chéris, au moment où il quitte la maison, s'avance dans la rue, et, après avoir traversé les amis, rencontre le public des indifférents! J'ai peur d'ajouter quelque chose aux froissements qu'elle a dû surmonter et qui l'attendent encore...

Il m'en souvient, dans un des sanctuaires de l'Italie, dans l'enceinte réservée que l'on nomme le *trésor*, j'ai vu de beaux tableaux et de saintes reliques couverts par un voile et pieusement gardés par une femme. Elle vit au milieu de ces images, elle ne se sépare jamais de ces précieux restes, et sans doute, quand elle est seule, elle écarte le rideau, elle s'agenouille et elle prie. Lorsque le trésor s'ouvre devant des inconnus, la gardienne attend en tremblant. S'ils allaient rire! S'ils osaient douter, plaisanter ou médire! Mais la beauté saisit, la sainteté touche les cœurs les moins brûlants. Presque tous les visiteurs s'éloignent tout émus, et au moment où de moins pieux vont sourire et profaner les saintes et belles images, ils se sentent involontairement gagnés par le frisson secret de l'admiration.

II

Voulez-vous voir le bonheur réalisé sur la terre? Il régnait au palais Simonetti, à Rome, à l'ambassade de France, au mois de mai 1830. L'ambassadeur était le comte de la Ferronnays. Il avait été longtemps ambassadeur en Russie, et son caractère, sa grâce, sa loyauté, avaient triomphé de la hauteur de l'empereur Nicolas, qui le traitait en ami. Il était aussi l'ami du roi de France qui, en 1828, l'avait appelé au ministère des affaires étrangères. Beau, brillant, brave, intelligent, il portait dans son cœur, à son front et dans toute sa personne quelques unes de ces qualités qui font du vrai gentilhomme français, au milieu de tant d'humains laids et bornés, le plus présentable et le plus accompli des habitants de la terre.

Il avait épousé la nièce de cette vaillante et fidèle duchesse de Tourzel, qui accompagnait à Varennes le roi et la reine, comme gouvernante de leurs enfants. Trois fils et quatre filles étaient nés de cet heureux mariage. Toute cette famille, comblée de tous les dons de la naissance, du rang, du monde, était reunie à Rome, sous le plus beau ciel de la terre, dans le plus beau mois de l'année, et dans tout l'éclat d'une existence enviable.

Quelques semaines après, la révolution de juillet 1830 ayant emporté la monarchie des Bourbons, les la Ferronnays n'étaient point encore malheureux. Dieu ne leur avait pas tout ôté, il ne leur avait pris que la richesse. Le père, par sa fidélité, avait grandi dans le respect public; ses fils et ses filles avaient été préparés par une éducation forte au travail et au sacrifice. Pendant quinze ans, leurs parents avaient traversé les honneurs, mais ils n'avaient pas oublié l'émigration, les épreuves des jours d'exil, et quand ils rencontrèrent la pauvreté, ils la saluèrent comme une ancienne connaissance, aimant d'ailleurs et acceptant tout ce qui arrive, parce que, pour des chrétiens, ce qui arrive ici-bas arrive d'en haut. Ils se retirèrent près de Naples, à Castellamare, où leur résidence était assez bien l'image de leur vie, une chambre étroite et une vue magnifique, un horizon radieux contemplé d'une demeure exiguë. Un peu plus tard, nous les retrouvons à Chiaja, dans une jolie maison, gais, consolés, ravis, les frères partant pour la vie active, les sœurs s'aimant de toute leur âme, allant cueillir des fleurs dans les jardins de lady Acton, pour les porter le soir au bal, présentées à la cour, tous dépouillés de la fortune sans l'être d'aucune joie, et goûtant ce plaisir très-particulier que nous trouvons dans les voyages et que nous devrions trouver dans le voyage de la vie, ce plaisir qui consiste à ad-

que rien n'a pu lasser, arrivait en Italie pour y rejoindre MM. de Lamennais et Lacordaire. Ils partirent tous les trois pour Rome au mois de janvier 1832, et rien n'est plus original et plus touchant que cette alliance de ces trois jeunes hommes, arrivant dans la ville éternelle. Le premier cherche la beauté, le second demande la vérité, le troisième va rencontrer l'amour.

A Saint-Pétersbourg, M. de la Ferronnays avait connu la famille du comte d'Alopeus, ministre de Russie à Berlin, dont la fille, Alexandrine, s'était liée avec celle des sœurs d'Albert qui a raconté leur mariage et leur vie. Après la mort de son mari, en 1831, la comtesse d'Alopeus était venue à Rome, et les jeunes gens se virent pour la première fois le 1er janvier 1832. Il faut lire dans le *Récit d'une sœur*, ou plutôt dans l'*Histoire d'Alexandrine*, journal qui commence à cette date, l'origine, les progrès, les incidents, et l'épanouissement de cette passion charmante et pure de mademoiselle Alexandrine d'Alopeus et d'Albert de la Ferronnays, ces conversations qui *descendent au fond du cœur*, l'amitié qui se change en un sentiment plus vif, le nom de frère qui ne suffit plus, et enfin ce mot « je vous aime », murmuré sur les marches de Saint-Pierre, par une belle soirée de printemps.

Un voyage à Naples réunit les deux familles au Vomero, dans la jolie villa Trecase.

« Nous passions la plus grande partie de nos soirées « sur la terrasse. Cela était enchanteur! Ces deux golfes, « ces rivages, ce Vésuve, un ciel toujours étoilé, un air « toujours embaumé! et avec tout cela *s'aimer!* S'aimer « en osant parler de Dieu[1]. »

Heures délicieuses et innocentes! Qui donc voudrait vous effacer de ce livre? Et qui donc voudrait ne vous avoir pas connues dans sa vie? J'entends quelques voix austères s'effrayer, en pensant que ces pages pourront tomber sous les yeux des jeunes filles. Ce livre, dit-on, n'est pas écrit pour elles. Il est vrai que l'on appelle *écrits pour les jeunes filles* des livres dans lesquels elles pourraient apprendre à lire à leurs belles poupées. Faut-il donc, parce qu'on est chrétien, baisser les yeux et rougir quand on pronence l'un de cès trois mots sacrés : raison, liberté, amour? Que serait la vie sans ces trois mots? Laissez, laissez sans crainte vos filles lire ces pages brûlantes, à condition de les tourner, et d'aller jusqu'au bout, pour apprendre la fragilité de nos désirs, la durée de nos peines, le charme consolateur de nos croyances, et la beauté de la sainte alliance de la tendresse avec la pureté, sous les regards de Dieu.

[1] Page 55.

Dès le mois de novembre, il fallut se séparer. Albert et Alexandrine étaient fiancés, mais à l'un manquait la fortune, l'autre était protestante. On voulait réfléchir, éprouver, gagner du temps. Ils connurent l'absence, mais non pas l'absence pleine de regrets, l'absence remplie d'espoir. Après trois mois, Albert revint. La même vie de famille recommença, pleine de petites scènes romanesques, naïves, tendres, douces au cœur; elle recommença pour trois nouveaux mois, bien rapides mais bénis, sans nuage et tels qu'il en est bien peu sur la terre. Ils étaient, pour me servir d'une expression devenue vulgaire, au troisième ciel, et en effet, la beauté de la nature, le ravissement d'un amour pur, la présence de Dieu, formaient comme autant de ciels au-dessus de ces jeunes têtes.

« Le jeudi saint, » écrit Alexandrine, « ma mère me per-
« mit d'aller avec mes amis aux Ténèbres à la chapelle du
« Palais où la musique était charmante.

« Malgré ma frivolité, cette belle chapelle, ces chants,
« et plus que tout cela peut-être la douceur de prier près
« de mon Albert m'inspirèrent tellement, que je priai avec
« un doux recueillement. J'étais contente d'avoir l'air ca-
« tholique. M. de la Ferronnays vint nous prendre là et
« le retour à pied fut délicieux. Il y avait pleine lune et le
« printemps de Naples se sentait dans l'air. Nous entrâmes

« dans plusieurs églises pour prier devant le saint tom-
« beau. Là, Albert et moi, nous nous mettions à genoux,
« l'un à côté de l'autre sur le pavé de l'église. Je me sou-
« viens que ce que j'éprouvai fut d'une douceur inexpri-
« mable. Je ne sais plus ce que je demandai à Dieu, mais
« je sens que tous deux nous implorions sa protection sur
« nous et que nous la goûtions comme assurée.

« Le long de la villa Reale, je marchais avec lui et ses
« sœurs; leurs parents fermaient la marche. Nous che-
« minions ainsi déjà presque en famille, éclairés par une
« lune charmante et par les plus belles étoiles, que nous
« regardions avec adoration pour Dieu, remplis d'amour
« ou d'amitié les uns pour les autres[1]. »

Les deux familles se séparèrent le 30 avril. La mère d'Alexandrine emmenait sa fille en Allemagne. Madame de la Ferronnays conduisait ses filles aînées et Albert en France, et leur père allait faire rentrer les plus jeunes au couvent de la Trinité-du-Mont, à Rome. Partant de Naples réunie, la famille devait se séparer à Civitâ-Vecchia. Là, Albert se sentit souffrant, et son père le garda; il le laissa à l'auberge, pendant qu'il allait au port reconduire sa femme et ses filles. Il les embrasse, suit des yeux le

[1] Page 89.

bateau qui les emporte et devient plus petit, envoie des baisers de loin aux ombres qui s'effacent, regarde encore sans quitter la place, puis, après que la dernière fumée est évanouie et que le cercle de l'horizon s'est fermé, il soupire, et, chargé de ce poids que chacun connaît, de ce poids cruel de l'isolement après les adieux, il revient en silence et tout oppressé à l'auberge, où l'attend un affreux spectacle. Albert est mourant. On le saigne. Une demi-minute plus tard, il était mort.

Il faut lire, on ne peut résumer les lettres du père à la mère, du père jeté seul, à l'étranger, dans une auberge, auprès du lit de mort de son enfant.

« ..... Nous sommes restés dans un doute insupportable « depuis trois heures du soir jusqu'à sept heures. Enfin, « à sept heures, la transpiration, qui jusqu'alors avait « résisté à toutes les provocations, cette bienheureuse « transpiration se manifeste et devient prodigieuse. Oh! « mon amie, avec quelle bonne foi, avec quelle véritable « ferveur j'en ai béni le ciel! Je crois, en vérité, que « j'aurais bu cette sueur bienfaisante qui sauvait notre en- « fant! Comme tout change de nature et d'aspect quand « on soigne un malade qu'on aime!

« ..... Je ne m'occupe pas encore des embarras dans « lesquels je pourrai me trouver plus tard. J'ai à penser

« à autre chose... Je deviens assez habile dans l'art de « tripoter un malade, de le changer, de le servir, de le « soigner, et puis *j'ai un domestique*. Cette dépense était « indispensable, donc elle était raisonnable.

« ..... Les médecins disent que cette épouvantable crise « va refaire sa santé. Il est sauvé!... O mon Dieu, je « vous remercie, car aujourd'hui je ne me sens qu'heu- « reux. Toi qui es bien avec le Ciel, remercie-le de s'être « laissé désarmer, demande-lui de frapper sur moi, mais « d'épargner mes pauvres enfants... »

Pendant ce temps, mademoiselle d'Alopeus était arrivée à Rome, revoyant les lieux où elle avait pour la première fois rencontré Albert, et elle y apprit qu'au lieu d'avoir revu la France, il était mourant à Cività-Vecchia. Désespérée, elle lui écrit, voudrait voler vers lui, ne le peut et quitte Rome pour aller en Allemagne sans l'avoir revu, mais du moins rassurée et sentant qu'elle l'aimait encore plus depuis qu'elle avait failli le perdre.

« A Viterbe, où nous couchâmes, j'entendis parler de « la mort d'un jeune homme dont le corps était exposé « dans l'église voisine. Cela me fit mal. Je ne pouvais pas « supporter d'entendre dire quelque chose qui me rap- « pelait qu'Albert pouvait mourir. »

Toute cette partie du *Récit d'une sœur* est admirable ; pas une ligne qui n'ait été écrite au milieu des larmes, de l'émotion vraie, et qui ne produise un accent inimitable, un élan, un cri naturel, profond, déchirant. Comme dans une symphonie où se succèdent en s'accordant des harmonies différentes, on contemple, à côté de l'amour, l'amour paternel, on entend les plus beaux sons, tendres et pleins, qui puissent sortir tour à tour du cœur d'une fiancée et de celui d'un père. Un autre accord se mêle à la mélodie, un autre amour à ces tendresses, et, pendant la convalescence d'Albert, transporté à Rome, puis à Castellamare, ce sont les sœurs qui écrivent à leur sœur future :

EUGÉNIE A ALEXANDRINE.

« Je prie pour toi, pour toi et Pauline, — Pauline et « toi, — pas autre chose. Je ne parle pas d'Albert, Albert « est compris dans toi, c'est une même prière. Dieu l'a « aimé, Dieu l'a sauvé, Dieu le bénira, et le bénir, c'est « te bénir. Comme j'ai repris avec ardeur ma prière fa- « vorite ! Comme elle est de jour en jour plus sincère ! Je « conjure le bon Dieu de prendre ma chance de bonheur, « de la réunir à la tienne et de vous rendre heureu- « ses. Ce n'est pas pour cela vouloir être malheureuse;

« cette prière exaucée serait une certitude de bon-
« heur[1]. »

. . . .

Et pour qu'aucune voix ne manque à ce chœur de tous les sentiments purs, Albert, à peine rétabli, écrit à ses amis Montalembert et Rio des lettres pleines d'énergie et de douce confiance. La sérénité succède à la tempête.

Nous retrouvons les deux familles réunies, en septembre 1833, à Rome, où la jeune sœur Olga fait sa première communion, puis à Naples, où Albert les attendait, « si « bien portant que jamais sa santé ne nous avait paru si « raffermie. »

Ce fut la santé d'Alexandrine qui donna alors quelques inquiétudes. Son âme était bouleversée, et elle n'en laissait rien paraître. Pendant le voyage en Allemagne, sa mère n'avait pas manqué de lui représenter la mauvaise santé d'Albert et sa pauvreté, objections sérieuses au projet de leur mariage. Heureusement la santé parut bien rétablie, mais la pauvreté!

Je ne sais ce que diront des parents plus prudents; pour moi, je suis volontiers de l'avis de M. de la Ferronnays, qui écrivait à sa femme, un an auparavant : « Ils seront « pauvres, mais ils connaîtront quelques jours de véri-

[1] Page 129.

« table bonheur. Je n'ai ni le courage ni la volonté d'y « mettre opposition, et je pense que tu ne leur seras pas « plus cruelle que moi. »

Et surtout, je n'ai rien à répondre à cette boutade impatiente du journal d'Alexandrine :

« Que l'on dise à une jeune personne : Ne vous mariez « pas avant d'avoir l'assurance que la misère vous épar- « gnera, cela est raisonnable et prend sa source dans une « bonté prévoyante ; mais qu'un peu plus ou un peu moins « d'argent excite la considération ou le dédain, voilà ce « qui crie vengeance au ciel. »

Alexandrine était encore bien souffrante, elle était étendue sur un canapé, au crépuscule, tristement, lorsque Eugénie lui dit : « *Tu ne sais donc pas?* » Puis Pauline vint et lui apprit qu'elle pouvait regarder Albert comme son futur mari. Elle fut guérie : le bonheur est médecin.

Le mariage de M. et de madame Albert de la Ferronnays fut devancé par celui de la comtesse d'Alopeus avec le prince Paul Lapoukhyn et précédé encore d'assez longs mois d'attente. Je ne résumerai point les lettres de cette époque; un mot suffirait; il est permis aux amoureux de redire toujours la même chose. Là se placent pourtant deux lettres admirables d'Albert au comte de Montalem-

bert. Pendant que l'un des amis poursuivait et atteignait enfin le bonheur, l'autre cherchait la vérité à travers des orages plus redoutables.

La révolte funeste de M. de Lamennais allait éclater, et Albert, inutilement, mais noblement inquiet, écrivait à son ami : « Serrons-nous au pied de la croix, base de « l'Église, non pour la saper, mais pour la chérir et la « défendre. De grâce, mon ami, force-toi à ne pas te ren« dre aux instances de M. de Lamennais... Tu sais le bon« heur qui m'attend au printemps, mais je jure que je « le retarderai volontiers pour voler près de toi, si tu le « veux! »

A ces ardentes paroles, son ami répondait : « Il n'y a « pas un mot de tes lettres qui ne soit d'accord avec ce « que j'ai pensé et voulu... Il n'y a pas même un mot que « je n'aie dit et écrit à M. de Lamennais pour le déterminer « à faire comme moi, à se courber sous la main sévère de « Dieu et à attendre humblement et docilement l'accom« plissement des volontés d'en haut. »

Convenons que cet amoureux qui offre de sacrifier son bonheur, et cet écrivain qui, à vingt ans, immole sa volonté et soumet sa raison, étaient deux nobles cœurs. Mais hâtons-nous de rendre Albert aux préparatifs de ses noces qui furent enfin célébrées le 17 avril 1834.

Le soir, une voiture emmenait Albert et Alexandrine

à Castellamare. Ils étaient beaux, brillants, heureux, bons, sincères; ils s'aimaient. « Tous les deux nous « croyions rêver !... »

III

Si l'on ne jugeait la vie que par les actes extérieurs, on dirait que ce beau rêve se prolongea longtemps. Toute la famille rejoignit bientôt à Castellamare les nouveaux mariés.

« Un escalier couvert d'un berceau de vigne et de roses « conduisait de la route à la jolie maison, dont le rez-de- « chaussée, occupé par Albert et Alexandrine, s'ouvrait « par de grandes fenêtres sur le jardin. Charles et Emma « habitaient le premier étage; mes parents, Fernand, « mes sœurs et moi, le second, et à chaque étage se trou- « vaient des terrasses communiquant les unes avec les « autres par des escaliers extérieurs. Outre les repas que « nous faisions en commun et les lectures qui nous réu- « nissaient, nous étions sans cesse en communication les « uns avec les autres par ces terrasses et toujours char- « més de tous les prétextes pour nous retrouver, car ja- « mais, je le crois, frères, sœurs, beaux-frères, belles-

« sœurs, n'ont été plus joyeusement, plus cordialement « unis[1]. »

Celle des sœurs qui a peint ce petit tableau, baigné de soleil, ajouta au bonheur de tous, pendant ce bel été, par son mariage, et sa jeune sœur, Eugénie, laissant échapper ce cri de son âme enthousiaste et mélancolique, lui disait alors : « Oh! que la vie est jolie! que sera donc le « ciel? *la mort vaut donc mieux que tout?* »

De Castellamare, ils vont à Sorrente, puis à Rome, puis à Pise, dans tous ces lieux dont le nom seul sonne le bonheur. L'hiver du jeune ménage se passa à Pise, dans la casa Soldaïni, au Lungo l'Arno, n° 672. Ils y furent rejoints par ce fidèle ami, jeune comme eux, intelligent, aimable, épris de toute vérité, insouciant des détails de la vie et dont ils ne se séparaient ni pour lire Dante, ni pour visiter la cathédrale, ni pour commander un chapeau, ni pour aller au bal, ni pour chanter des airs allemands. « Tu peux t'imaginer, écrit Albert à sa sœur, qu'il ne rend pas notre vie moins jolie. C'est si bon, si singulier, si bien dans nos trois natures de couler nos jours sans obligations de société, dans une parfaite intimité, n'ayant pour liens que ceux du cœur! » — « Il est parti,

[1] Page 206

écrit un peu plus tard Alexandrine, il est parti en pleurant. C'est notre ami pour la vie, et c'est bien doux...; il nous rendait une foule de petits services avec tant d'amitié et de bonne humeur... » Et elle lui écrit à lui-même, en lui racontant tous les menus détails de leur vie depuis son départ : « Ils pâliront bien, ces pauvres petits souvenirs de Pise, devant vos grands intérêts! » Cet ami était le comte de Montalembert, et dans une âme comme la sienne, les grands intérêts, j'en suis sûr, n'ont pas fait pâlir ces *pauvres petits souvenirs de Pise*. Le soir de la vie, avec ses lourdes ombres, a rendu pour lui plus vives encore les réminiscences de ces belles heures matinales.

De Pise, M. et madame Albert de la Ferronnays s'embarquèrent pour Naples, au mois de mars, et de là, un mois après, pour Malte, en route vers l'Orient.

Ce voyage, raconté avec une certaine étendue, fut rempli de petits incidents amusants ou gracieux. Je voudrais citer surtout les promenades de Constantinople, la visite de la jeune femme au palais du sultan et son entrevue avec une jeune Turque qui lève son voile devant elle, et admire sa jolie taille, avec une pantomime si gentille ; je voudrais raconter les courses, les surprises, les réflexions. Lisez ces mots d'Albert : « Les succès la poursuivent par-« tout où elle passe. A Smyrne, elle a fait une passion, à « Constantinople trois, dont une réciproque! En quaran-

« taine, les déclarations pleuvaient de tous les côtés. J'en « suis réduit à la prier de n'encourager que les amu- « sants. » Lisez encore le récit de l'entrevue d'Alexandrine avec sa mère venue au-devant d'elle à Odessa, et aperçue de loin sur le rivage, pendant que *la Newa* s'arrête et va aborder : « Après avoir été séparée d'elle depuis si longtemps, et par une telle distance, la voir, l'entendre, voir cette chère belle figure qui me regarde, qui me parle... quel moment de béatitude ! » Lisez enfin la description de la demeure du prince Lapoukhyn, du magnifique château de Korsen, situé sur un rocher, entouré de cascades, et intérieurement rempli des plus belles statues des galeries d'Italie. Continuez encore, en ne lisant que les dates des lettres, le récit du retour par Cracovie et Vienne jusqu'à Venise, où le ménage s'établit pour l'hiver de 1815. Quel bonheur radieux ! Voir Castellamare et Sorrente, Pise et Naples, Malte et Smyrne, Constantinople et Odessa, Korsen, Vienne, Venise, avoir vingt ans et s'aimer ! « Le cher « crépuscule de ma lampe éclairant sa tête chérie ! n'est- « ce pas préférable à tout au monde ? » écrit Albert[1].

Rentrant en Italie, Alexandrine était encore remplie d'enthousiasme, la terre était encore, selon son expression, toute *rosée*, son âme, comme elle disait aussi, était

[1] Page 249.

sunny, *ensoleillée*, et elle s'écriait : « O chère Italie! je « te revois pour la cinquième fois, et toujours avec dé« lices? »

Et pourtant cette course sous les plus beaux cieux, hélas! ressemblait à la course de l'habitant des mers que le harpon du pêcheur a blessé et qui plonge, se presse, s'agite et s'enfuit, emportant le fer dans sa plaie. La santé d'Albert, la religion d'Alexandrine, voilà les deux poisons cachés de ce riant bonheur.

Je me sens bien embarrassé maintenant dans mon récit; j'ai rencontré des lectrices qui n'aiment pas qu'on parle de l'amour, et je suis exposé à tomber sur des lecteurs qui préfèrent qu'on ne parle pas de la mort. Cependant, généralement, on aime et on meurt, ces deux mots ne sont pas exclus de la langue ni de la terre. Il faut donc continuer, quoique le récit devienne triste.

Dès le dixième jour après son mariage, Albert, en portant un mouchoir à sa bouche, l'avait retiré taché de sang. A Pise, il était mieux portant, à Constantinople tout à fait bien, mais à Korsen, il faillit mourir. A Venise, il se trouva mieux. Les deux époux allèrent ensemble au Lido.

« Cette heure fut délicieuse. Seuls, sur cette mer magnifique, feuilletant un livre, où nous trouvâmes ce passage:

N'est-ce pas souffrir que d'aimer pour une vie seulement? N'as-tu pas senti le goût des éternelles amours? Ah! l'un de nous devait bientôt les connaître, ces éternelles amours! Une seule inquiétude troublait cette heure si heureuse pour moi. Albert en marchant s'était mouillé les pieds sur le sable humide du Lido; cela me tourmentait; j'aurais voulu les sécher dans mes mains. — Ce fut là ma dernière promenade dorée sur la terre. »

Pendant que l'épouse était inquiète de la santé de son mari, il tremblait pour un intérêt plus grave. Depuis le commencement de son mariage, ou plutôt depuis le début de son amour, Albert avait été tourmenté du désir de voir Alexandrine s'agenouiller au même autel, et pratiquer le même culte que lui. Ce désir était un espoir dont la réalisation semblait toute prochaine, au moment où ils se marièrent, et l'on a vu que Dieu était pour ainsi dire le témoin respecté et le secret confident de tous leurs tête-à-tête. Depuis le mariage, un sentiment délicat et fier les retenait tous les deux en silence et presque en défiance, sur ce grand sujet de la conversion. Albert ne voulait pas que sa tendresse fût une gêne pour la liberté d'Alexandrine, et elle craignait elle-même cette douce influence, ne voulait pas laisser sa raison obéir aux séductions de son cœur, et, redoutant de déplaire à sa mère, elle avait

horreur surtout de déplaire à sa conscience, elle voulait se rendre à la conviction, et se roidir contre l'affection. On reconnaît bien là ce caractère si sincère, si fier, si transparent, dont Albert disait : « Jamais je ne vois en « elle la moindre affectation. »

Il y a, auprès de l'église Saint-Jean de Latran, à Rome, un cloître vraiment délicieux. Quand vous y pénétrez par un beau jour de printemps, vos yeux sont éblouis du doux éclat des roses de Bengale; leurs masses touffues, occupant tout le centre du cloître, sont éclairées par un chaud soleil, et les rayons et les ombres se jouent sous des galeries où l'air est plus frais, le jour moins vif et dont les charmants arceaux sculptés sont réguliers comme la vertu, capricieux comme la poésie. C'est l'image d'une vie pure et heureuse; on voudrait demeurer toujours là. Mais, parmi ces rayons d'en haut, ces chefs-d'œuvre immortels et ces fleurs épanouies, trois objets sacrés arrêtent et émeuvent. Voici le puits de la Samaritaine et la pierre sur laquelle était assis Jésus, lorsqu'il dit à la jeune épouse : *Si tu savais le don de Dieu!* Voici la colonne de la flagellation, où coula le sang du plus beau et du plus parfait des hommes! Voici, en sortant, un fragment de la table où il institua la sainte communion. Toute la religion et toute la vie sont dans ces roses mêlées à ces reliques.

C'est ainsi que la santé d'Albert, la religion d'Alexandrine, la continuelle inquiétude silencieuse qui les agite l'un et l'autre, introduisent au milieu du récit de leur bonheur quelque chose de frissonnant et de tragique. Mais cette inquiétude, en altérant leur joie, grandit incessamment leur âme. Rien de plus beau que les égards d'Albert pour la liberté de sa femme, que ses ardents efforts pour obtenir de Dieu la grâce de sa conversion, pour la mériter surtout, que cette soif douloureuse d'une union plus étroite de leurs prières et de leurs pensées. Privé par sa santé de toute satisfaction d'ambition ou d'amour-propre, privé de se dévouer, comme il l'eût voulu, à sa patrie, à l'Église, aux causes généreuses, on dirait qu'il concentre ses forces sur l'établissement du règne de la vérité dans cette seule âme chère, qu'il appelle sans la contraindre, qu'il attire en la respectant.

Rien de plus touchant aussi que les soins d'Alexandrine pour la santé d'Albert. La charmante Suédoise, la gracieuse fille du Nord apparue dans les fêtes de nuit napolitaines, elle se *désuavise*, elle se *déségantise*, dit-elle dans ses lettres, elle devient une garde-malade, attentive, cachant ses terreurs, acceptant des soins répugnants, enfermée dans une chambre triste, fermant de ses doigts délicats les rideaux d'Albert endormi, pleurant quand il dort et souriant quand il s'éveille. Ingrats ! nous ne con-

naissons pas nos femmes quand la maladie ne nous a pas visités !

Dans cette cruelle période, l'espoir est absent, l'épreuve étend de plus en plus sur ces époux naguère si heureux sa main pesante et glacée. Les pages qui terminent le premier volume du *Récit d'une sœur* sont accablantes. Albert, à Venise, devient si malade que sa famille est mandée. Ils arrivent, ils le voient, il est mourant, et pourtant il brûle encore de ce désir de revoir la patrie, qui est la dernière passion des malades. On part en voiture, à petites journées, sans aucun des secours que présentent les voyages actuels ; on part le 10 avril de Venise, on arrive à Paris le 11 mai, et le 21, Albert est établi rue de Madame, 13, dans une chambre louée près du Luxembourg. Il se trouve un peu mieux et il est plus content, car il est sur la terre de France et entouré de tous les siens.

Cependant, il manque quelqu'un!... Depuis que l'invasion de cette terrible maladie fait pressentir la mort, le lecteur éprouve un malaise, et il a peine à se contenir. Nous ne lisons pas là un roman, nous suivons des vivants, nos frères. Ils sont jeunes, ils sont bons, ils sont heureux. Pourquoi donc la mort, la maladie, les angoisses poignantes, la séparation qui approche, toutes les sévérités à la fois, la conversion refusée aux prières d'Albert,

la guérison refusée aux larmes d'Alexandrine? Mon Dieu! où êtes-vous donc? Vous êtes l'absent que tout le monde attend! Il vous a plu d'être le témoin de leurs amours innocentes, d'être l'auteur de leur union; vous étiez là pendant qu'ils étaient heureux, et maintenant ils souffrent, ils crient, et vous n'entendez rien! Encore ont-ils eu quelques jours de bonheur complet et toute une jeunesse sans nuage. Mais tant d'autres humains n'ont pas connu le nom ou l'ombre même de la félicité! Vous les avez créés, puis délaissés; bien plus, vous avez permis qu'ils soient tourmentés, et quand ils crient, pourquoi ne répondez-vous pas? Ce n'était pas la peine de dire par le prophète: « *Il arrivera qu'avant qu'ils crient, je les aurai exaucés; et lorsqu'ils parleront encore, je les aurai déjà entendus*[1]. » Vos promesses ajoutent à nos malheurs le supplice de la déception. Mon Dieu! où donc êtes-vous?

Ils avaient le cœur rongé par cette amère tristesse, ces disciples qui s'en allaient un soir sur la route d'Emmaüs, lorsque, rencontrant un inconnu, ils lui dirent: « Ne savez-vous donc pas que nous espérions, avec tous les hommes, que Dieu, prenant en pitié la misère de ses créatures, viendrait parmi nous, et nous avions cru le posséder

[1] Isaïe, page 412.

en Jésus, mais il est mort! avec lui l'espérance est morte; et la terre est plus sombre que si ce secours divin ne lui avait jamais été promis. » Ils ne savaient pas que Dieu même était présent, mais caché, éclairant peu à peu leur esprit, demeurant avec eux, lorsqu'enfin, dans le silence de la petite chambre où ces pauvres Juifs, qui représentent si bien notre patience trop tôt lassée et nos tristes abattements, achèvent leur entretien, tout à coup le cœur parle et ils reconnaissent, *à la fraction du pain*[1], ce Dieu sensible et bon qui se donne à nous, disent encore nos saints livres, en garant et en gage de l'immortalité future.

Ce miracle du petit hameau d'Emmaüs s'opère tous les jours, et il fut visible au lit de mort d'Albert de la Ferronays.

Déjà, à Venise, pendant la nuit du 6 mars, Albert dormait oppressé, et Alexandrine, accablée par la pensée de la séparation probable et d'une séparation peut-être éternelle, veillait près du lit: « A cinq heures et demie, je « vois ses lèvres entièrement pâles ; il me parle avec effort « et me dit qu'il faut faire venir un confesseur. « En « sommes-nous là? en sommes-nous vraiment là? » m'é- « criai-je ; puis j'ajoutai presqu'à l'instant : « *A présent*,

[1] *Cognoverunt eum in fractione panis.* Saint Luc, xxiv, 13. — *Sacrum convivium, in quo futuræ immortalitatis nobis pignus datur.*

« *je suis catholique.* » Et ces mots prononcés, la fermeté, « sinon le bonheur, rentra dans mon âme[1]. »

Le 14 mars, elle écrivait à sa mère une lettre vraiment sublime et que je voudrais citer tout entière :

« C'est par amour et par respect pour toi, ma mère, « que je n'ai pas voulu me faire instruire dans la religion « catholique, de peur de découvrir qu'elle était la vraie, « et alors d'être forcée de l'embrasser... Mais j'éprouve « un désir irrésistible d'appartenir à la même foi que mon « Albert... A aucun prix pourtant, fût-ce pour adoucir la « mort à mon mari, je ne voudrais agir déloyalement « vis-à-vis de Dieu... Sois tranquille, je n'agirai pas sans « conviction... Douce mère, permets-moi donc de m'in- « struire ! et si tu revois ta pauvre fille veuve, ah ! tu sup- « porteras bien qu'elle soit catholique... Quand la religion « catholique n'aurait sur la nôtre que l'avantage de prier « pour les morts, je la préférerais !

« Je me mis à genoux avant de commencer ma lettre, et je demandai à ceux de mes aïeux catholiques qui étaient au ciel de m'aider[2]. »

De son côté, Albert avait, de sa main mourante, tracé dans son journal ces mots qui furent les derniers :

[1] Page 383.
[2] Page 391.

« Seigneur, autrefois je vous disais nuit et jour : Per-
« mettez qu'elle soit mienne, accordez-moi ce bonheur, « la durée ne dût-elle être que d'un jour. Vous m'avez « écouté, mon Dieu, qu'ai-je à me plaindre ? Mon bonheur « fût indicible, s'il fut court, et maintenant que le reste « de ma demande va s'accomplir (il avait offert sa vie « pour lui obtenir la foi), votre bonté divine permet que « mon ange rentre dans le sein de l'Église, me donnant « ainsi l'assurance de la revoir dans peu où nous nous « perdrons dans votre immense amour. »

Le 29 mai 1836, madame de la Ferronnays, agenouillée devant un autel dressé dans la chambre de son mari, et sur lequel l'abbé Martin de Noirlieu célébra la messe, prononça sa profession de foi catholique.

Dans la nuit du 5 au 6 juin, elle reçut la première communion à la même messe où Albert reçut la communion dernière.

L'abbé Gerbet, qui célébra cette messe, en a raconté les émotions dans des pages de la plus rare, de la plus pure éloquence[1]. Je me contente de ces mots sublimes du journal d'Alexandrine :

« Albert était au lit, il n'avait pas pu rester levé. Je me « mis à genoux près de lui, je pris sa main, et c'est ainsi

[1] Madame Craven a eu soin de les reproduire à la fin du premier volume.

« que commença la messe de l'abbé Gerbet. Je ne savais « où j'étais, ce qui m'arrivait, lorsque, la messe s'avan- « çant, Albert me fit quitter sa main, cette main que je « regardais comme si sacrée que, dans le moment le plus « saint de ma vie, je ne croyais pas manquer à Dieu en la « tenant. Albert me la fit quitter en me disant : « *Va,* « *va, sois tout à Dieu !* »

« L'abbé Gerbet m'adressa quelques paroles avant de « me donner la communion, ensuite il la donna à Albert, « puis je repris sa main chérie. Je m'attendais à le voir « mourir cette nuit-là même ! »

Remercions la piété fraternelle qui a conservé cette page tout à fait sacrée. Aucun livre ne contient, aucune littérature n'a imaginé, aucune autre religion ne peut produire, une scène plus doucement, plus profondément pathétique. Arrivé là, on ne lit plus, on pleure ; c'est vers vous, mon Dieu, que l'âme s'élève, vers vous que nos murmures osaient poursuivre, vers vous qui ne descendiez pas assez vite, et qui, vraiment et réellement, fûtes présent dans cette chambre, marchant pour ainsi dire sur les ondes de la mort, et disant : Ne craignez plus ! Je suis là !

O mes frères protestants ! c'est à vous que cette page me semble dédiée. C'est vous qui avez formé l'âme de cette jeune femme ; elle vous doit l'habitude de marcher

en la présence de Dieu; elle vous doit la loyauté, la sincérité parfaite de ses intentions et l'ardeur qu'elle apportait à purifier à chaque instant sa conscience, comme un miroir où doit se reproduire l'image de Dieu. Elle vous a suivis jusqu'à ce chemin d'Emmaüs où Jésus expliquait aux disciples les saintes Écritures; mais, comme ces disciples, elle a laissé le livre, il ne lui a pas suffi, elle a suivi Dieu jusqu'à la table sainte! Près du lit d'un mourant, au bord de cet abîme ouvert de la séparation irréparable, les paroles et les hymnes s'envolent comme des sons inutiles et de stériles discours; affamée d'espérance et de consolation, l'âme a besoin d'un aliment plus fort, elle a besoin de déchirer le voile et de toucher Dieu! O mes frères protestants! lisez, lisez cette histoire d'une chrétienne qui fut vôtre jusqu'au moment où, tendant vers le vide ses mains désespérées, elle vint à nous pour être unie dans le Seigneur avec son époux mourant. Lisez les paroles tristes et fortes des jours qui suivirent la scène de la première communion. C'est à vous que je voudrais dédier les récits de cette sublime agonie, accompagnée si tendrement par notre Église jusqu'au dernier soupir et au départ de l'âme qui s'envole.

Le 29 juin 1836, Albert, après deux ans de mariage et à vingt-deux ans, s'en retourna vers Dieu.

IV

N'est-ce point assez d'émotion? Allons-nous continuer? Et, après de telles scènes, quel nouveau spectacle peut encore nous attacher et nous attendrir? Pourquoi parler? Ne sommes-nous pas parvenus, comme saint Augustin et sa mère en face de l'Océan, à un de ces rares instants où, tout d'un coup, en élevant son âme bien haut, puis plus haut encore, en la tendant vers Dieu, on le voit, on le touche, *quodam ictu cordis*, par un certain élan du cœur? Recueillons-nous en silence. Ne nous forcez pas de retomber dans le bruit des voix et de la prose, et de reprendre terre... Mais la vie n'est pas semblable à une pièce de théâtre qui débute et se dénoue suivant des règles établies; la plus simple histoire vraie est plus compliquée et plus dramatique; il faut continuer, traverser encore des régions imprévues, et se préparer à des émotions nouvelles. Nous n'avons pas encore entendu tous les sons que la main de Dieu peut tirer d'une âme religieuse.

Nous connaissons la fiancée, l'épouse; nous allons suivre la veuve, la suivre depuis l'extrême douleur jusqu'à la consolation, jusqu'à la joie même, jusqu'à l'amour, retrouvé dans la sainteté. Pour parler des veuves, l'heure

n'est-elle pas tristement opportune, au moment où la guerre creuse la fosse de tant d'êtres heureux de s'appeler, hier encore, du doux nom d'époux?

V

La seule différence entre la veuve de l'Inde, brûlée avec les cendres de son mari, et la veuve chrétienne, c'est que la veuve chrétienne se consume plus lentement; elle attend la mort au lieu de la chercher, mais, dès le premier jour, une flamme invisible, que rien n'étouffe, brûle invisiblement sa vie. Les premiers moments sont les plus cruels, ils ne sont pas les plus pesants. Quand on peut dire : *hier*, *avant-hier*, ce n'est qu'une absence, on ne peut pas se figurer que ce soit l'abîme de l'irréparable adieu.

ALEXANDRINE A PAULINE.

Boury, 10 juillet 1836.

« Pauline, Pauline, j'aurais pu t'écrire le 29 juin ; j'ai été occupée à autre chose, mais je l'aurais pu ! Dieu m'a donné la grâce de pouvoir beaucoup, de pouvoir au delà de ce que j'avais jamais cru pouvoir; car j'ai pu voir le

regard d'Albert s'éteindre, j'ai pu sentir sa main se refroidir pour toujours. Eugénie te l'aura dit, cette grâce, que j'ai tant demandée à Dieu, je l'ai obtenue. Il est mort appuyé sur mon bras, ma main tenant la sienne, et je ne me suis pas troublée une minute en voyant ses derniers soupirs; et, voyant qu'il était à l'agonie, j'ai demandé à la sœur s'il souffrait encore, et elle m'a dit : Plus ! Alors je l'ai laissé partir sans regret, à ce qu'il me semblait. Seulement, bien tranquillement, je baisais ses yeux toujours si chers, et déjà privés de vue et peut-être de sensation, et j'appelais aussi tout près, tout près, dans son oreille, son nom si aimé : *Albert*, n'ayant pas d'autre terme plus tendre que ce nom qui disait tout, pour tâcher que, dans ces derniers nuages, dans ce dernier sombre passage qui conduit à la clarté, il entendît ma voix s'éloignant de plus en plus, — ma voix, ainsi que moi-même, obligée de rester aux confins, obligée, pour la première fois, de me séparer de lui ! Peut-être qu'il m'a entendue comme un son qui s'évanouit peu à peu, peut-être qu'il m'a vue comme un objet qui peu à peu disparaît dans l'obscurité.

« Oh ! Pauline, j'ai eu beaucoup de force alors, surnaturelle même ; j'en ai eu encore beaucoup pendant trois jours ; puis elle a commencé à tomber, tomber, et chaque lendemain elle me paraît plus tombée que la veille. »

Cette admirable veuve de vingt ans, toujours ardente et toujours si parfaitement naturelle, exprime ici la vérité même des premières sensations. Peu à peu, la douleur s'exaspère, le courage tombe, le désespoir commence ; à ce moment même, les premières effusions des amis, qui avaient un peu occupé, distrait, étourdi la douleur sans la consoler, s'éloignent, se refroidissent, et l'âme est envahie par les ténèbres glacées du silence et de la solitude. Quelque chose de plus froid encore se glisse jusqu'au fond de cette âme désolée ; si elle se débat contre l'absence de toute consolation, elle a bien plus horreur encore de la consolation, de l'affreuse domination de l'oubli, de la routine, des petites habitudes de la vie commune qui reprennent peu à peu le dessus.

« Me dire à mon âge que toutes ces douceurs sont finies, cela m'épouvante ! Et pourtant mon seul repos sera de me sentir entièrement inconsolable ; car j'aurais horreur de moi, si je pouvais encore remettre le pied dans un lieu de fête, ou reprendre à la terre par quoi que ce soit ! »

Dieu nous garde de porter un jugement sur les motifs si graves, si multipliés, si respectables quelquefois, qui conduisent aux secondes noces. Mais conservons cepen-

dant toute notre admiration aux veuvages fidèles. Le veuf est bien malheureux ; il est pourtant dans la vie des hommes une excitation extérieure inévitable qui allége un peu pour eux le poids du temps. La veuve a tout perdu, elle est plus faible, elle est plus seule, et la langue ne se trompe pas dans ses délicatesses, quand elle réserve je ne sais quel accent plus émouvant au nom de veuve qu'à celui de veuf. On frissonne à la vue d'une femme enveloppée de longs voiles de deuil, et on se découvre devant cette solitaire aux yeux baissés. La veuve fidèle ne regarde plus, elle est toute à l'absent ; ce n'est pas lui qui est mort, c'est le monde ; il a changé d'aspect, il est devenu tout obscur.

« Les objets de cette malheureuse vie prennent entiè-
« rement la couleur qui règne dans l'âme, » écrit à M. de Montalembert madame de la Ferronnays, et elle ajoute dans son livre secret : « Albert était pour moi la lumière
« qui colorait tout... Avec lui, les perles, les bijoux,
« les jolies chambres, les belles vues, m'apparaissaient
« être tout cela ; maintenant plus rien ne brille... je
« n'ai soif que de connaître où il est, de voir s'il est
« heureux, s'il m'aime encore, et de partager tout avec
« lui, comme je le lui ai promis sur cette terre devant
« Dieu. »

J'arrache à un très-mauvais livre cette belle page :

« C'est décembre. Un froid soleil éclaire le givre dont la campagne est blanchie. La maison, naguère bruyante, aujourd'hui silencieuse, frissonne au souffle de l'hiver. La cheminée, qui rayonne du cercle complet de la famille, veuve elle-même, échauffe mal la veuve qui se serre au foyer. Dans un des coins de la chambre, deux siéges attendent et attendront à jamais : le fauteuil qu'en rentrant il approchait d'elle, où il contait les affaires de la journée, les projets du lendemain.

« D'elle, que reste-t-il? Une ombre. Ses beaux cheveux, désormais en bandeaux blancs, couvrent à demi sa tempe amaigrie. Elle est toujours élégante, et semble même plus grande, svelte et jeune encore de taille, quand elle passe les yeux baissés dans ses appartements déserts. Du visage charmant, des yeux qui troublaient les cœurs, et qui, pour un cœur fidèle, furent toute la destinée, il lui souvient peu ; elle cache tout ce qu'elle peut en cacher. Mais pourtant deux choses en restent qui feraient l'envie des jeunes. L'une, c'est l'attribut admirable de pureté que Dieu accorde pour consolation à la femme innocente qui a passé sur la vie sans la toucher... L'autre attribut qui pare encore notre veuve, malgré elle, qui même lui donnerait peut-être, sous son deuil et ses voi-

les noirs, un éclat mystérieux qu'elle n'eut pas dans ses triomphes, c'est son doux, son puissant regard. Oh ! que l'œil est la vraie beauté, la beauté fidèle, que le temps est forcé de respecter. Mais que dis-je? il y ajoute. Les épreuves et les souffrances ont pu faner tout le reste. Mais au regard, c'est comme au cœur, on s'embellit d'avoir souffert.

« Elle quitte le feu demi-éteint, et, s'approchant de la fenêtre, heureuse de voir finir le jour, elle regarde le deuil de l'hiver, les mains jointes sur son cœur, dont elle écoute les voix. Le pôle ne tarde pas beaucoup à briller de vives étoiles. La mort, la vieillesse, l'hiver qui, dans ces nuits lumineuses, aiguise ses flèches piquantes, toutes ces sévérités concentrent au pauvre cœur frissonnant la flamme à jamais vivante.

« Le monde, la jeunesse et le bruit, dit-elle, c'était un demi-sommeil, un rêve trouble, où mon amour n'eut jamais sa lucidité... *Aujourd'hui, toute à toi, je veille*[1]! »

Oui, telle est bien la veuve, et telle nous la voyons vivante dans le *Récit d'une Sœur*, avec ce regard qui n'a plus l'air de rien chercher, « *pauvre violette*, dit saint François de Sales, *cachée sous les larges feuilles de son abjection.* »

[1] Michelet, *la Mort et le Deuil*, p. 360.

Mais, dans ces longues heures de silence où elle écoute les voix de son cœur, la veuve chrétienne entend une autre voix, une musique tombe du ciel, et les anges murmurent ces douces paroles :

« Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. »

Et ce n'est pas au ciel seulement que les cœurs purs voient Dieu, ils le voient partout sur la terre, et dans tous les objets, dans toutes les créatures, dans tous les événements, ils le reconnaissent, ils le contemplent. Une clarté inattendue s'introduit peu à peu dans la vie affligée, une clarté qui semble venir d'au delà de la vie; une nouvelle couleur s'étend et s'étale sur le monde, obscurci par la douleur, transfiguré par la foi. L'épreuve n'est pas consolée, elle est comprise, acceptée, portée, et de ce jour commence un miracle. Celle dont l'amour fut blessé cherche à aimer encore, en attirant des amis à celui qu'elle a perdu, en intéressant à lui les saints qu'elle invoque, les pauvres qu'elle assiste. Le malheur fait aimer les malheureux. Quelques jours avant la mort d'Albert,

Alexandrine avait vendu un beau collier de perles, parure de ses jours de bonheur, et elle avait écrit[1] :

« Perles, symbole de larmes !

« Perles, larmes de la mer,

« Recueillies avec larmes au fond de ses abîmes,

« Portées souvent avec larmes au milieu des plaisirs du monde,

« Quittées aujourd'hui avec larmes dans la plus grande des douleurs terrestres ;

« Allez enfin sécher des larmes, en vous changeant en pain ! »

L'amour des pauvres devint pour cette jeune chrétienne une consolation sublime, amour de Jésus-Christ dans la personne des pauvres, amour des pauvres dans la pensée d'Albert.

Aimer les malheureux quand on est malheureux soi-même, ah ! c'est la gloire du cœur humain, c'est un signe exquis de perfection dans notre pauvre nature, mais un signe heureusement commun et facile à rencontrer. N'est-il pas plus rare encore, lorsqu'on souffre, d'aimer les heureux, de ne pas s'impatienter de leurs joies, de s'y

[1] I, 431.

prêter un peu, et, en leur refusant le fond du cœur à jamais ravagé, réservé, fermé, de leur accorder un sourire et une vraie sympathie? Oui, la douleur est souvent intraitable, farouche, froissée de tout; elle en veut à ceux qui rient, elle écraserait volontiers les roses qui se permettent encore de fleurir. Le *Récit d'une Sœur* nous montre la veuve chrétienne au milieu de la vie de famille, parmi de jeunes sœurs et de jeunes frères, souriante, aimable, communiquant sans doute, par sa présence, à toutes les joies de la maison cette teinte de mélancolie qui convient d'ailleurs aux joies de la terre, mais sans les gêner, sans les fuir, sans vouloir y demeurer étrangère.

Tout le commencement du second volume du récit de madame Craven est occupé par le tableau de l'intérieur de sa famille, réunie au château de Boury pendant les années 1836, 1837, 1838, qui suivirent la mort de M. Albert de la Ferronnays. Obligée par la carrière diplomatique de son mari de changer souvent de résidence, et de passer de Naples à Lisbonne, à Londres, à Carlsruhe, à Bruxelles, madame Craven fut presque toujours séparée de ses parents et de ses sœurs; elle doit, et nous devons à cette cruelle séparation, les correspondances qui servent aujourd'hui à la consoler et à nous attendrir. Peut-être aussi doit-elle aux privations de sa vie un adoucissement particulier à ses regrets. Si souvent elle a parlé à ses

chers morts à travers la distance, sachant qu'ils l'entendaient, chrétienne, elle sait bien qu'ils l'entendent encore, et de loin, comme autrefois, elle leur parle, elle n'a pas cessé avec eux ses douces correspondances.

Ce tableau de l'intérieur du château de Boury, composé avec des lettres, ressemble à une conversation où chacun élève la voix à son tour et avec son accent particulier. Les caractères se dessinent, et leur diversité introduit, dans le récit d'une existence un peu uniforme, une variété, un agrément, un relief, inattendus. Quelle union, quelle étroite affection, quelle simplicité, quelle bonté, quelle gaieté naturelle! Madame Craven s'arrête avec respect ou avec amour devant le portrait de sa mère, de son père, de sa sœur Eugénie, qui se maria à cette époque à M. le marquis de Mun, de ses sœurs Olga, Albertine, de ses frères et de ses belles-sœurs.

Nous sommes habitués à nous figurer nos grands-pères et nos grand'mères sous des traits infiniment vénérables et avec toute la vertueuse majesté de l'âge le plus mûr. Je ne crois pas calomnier toutefois, sans les connaître, ceux et celles qui avaient vingt ans, il y a cent ans, les habitants, les habitantes de Boury ou de Lumigny, vers 1766, ou même, si l'on veut, vers 1666, ou même, si l'on veut encore, en revenant, vers 1806, en supposant que la vie de ces vénérables ancêtres n'était probablement pas

si pieuse, si charitable, si simple, si unie, que la vie de leurs descendants. Oui, lorsque l'une de ces charmantes sœurs contemplait avec respect un portrait de famille, en s'inclinant devant l'ancêtre qu'il représentait, je crois que si ce vieux chevalier ou cette digne douairière, du séjour de la vérité, avait pu animer son image, le portrait se serait incliné à son tour dans son cadre devant la personne de la petite-fille, et aurait regardé son voisin en murmurant ces mots : « Que nos descendants sont vertueux! »

Mais je veux passer rapidement sur ce tableau de famille. S'il m'est permis de parler ici du point de vue de l'art, je ne sais pas me détacher du personnage principal du récit, qui, pour moi, est madame Albert de la Ferronnays; je ne sais pas l'effacer derrière d'autres personnages imposants et charmants, dont la seule physionomie mériterait un livre et une toile à part. A un autre point de vue, dont je ne puis me séparer, si je trouve parfaitement légitime que la main délicate d'une sœur soulève ces voiles de l'intimité, je me sens vraiment trop étranger pour y pénétrer sans façon : je touche à trop de vivants. Bien heureux qu'ils passent devant moi, je ne puis leur demander de s'arrêter et de poser à ma guise!

A travers les mariages, les voyages, les distractions, les mille petits incidents de la vie qui s'envole, nous retrouvons, pendant les années qui suivent la mort de son

mari bien-aimé, madame de la Ferronnays toujours également aimable et également affligée. Au mois d'octobre 1837, on avait rapporté à Boury les restes d'Albert, afin de les déposer dans un sépulcre où avaient été ménagées deux places sans séparation.

« Hier, seule avec Julien, à l'aide d'une petite échelle,
« Alexandrine est descendue dans la fosse, qui n'est pas
« très-profonde, afin de toucher et de baiser une dernière
« fois le cercueil où est renfermé tout ce qu'elle a aimé.
« En faisant cela, elle était à genoux dans sa propre fosse. »

Sur la pierre elle fit graver : *Ce que Dieu a uni, l'homme ne le séparera pas.*

En 1838, elle était allée rejoindre sa mère en Allemagne, et elle passa aux eaux d'Ischl le second anniversaire du 29 juin. C'est de là qu'elle écrivit à sa sœur Eugénie une lettre dont un seul mot ne peut pas être retranché :

« ... J'ai envie de te faire l'histoire bien longue. Hier donc, l'idée me vient d'aller au jardin (si je n'y avais pas été, je n'aurais pas été non plus là où j'ai eu le bonheur d'aller) ; j'admire d'abord les roses, les papillons, etc., etc.; puis, assise dans un petit pavillon pour y lire Bossuet, je

suis étonnée d'entendre sonner les cloches ; j'imagine qu'il y a quelque chose à l'église, je demande à une servante qui me répond agitée que « c'est le saint-sacrement « qu'on va chercher pour administrer le jeune prêtre ma- « lade. » J'avais déjà entendu parler de ce jeune prêtre par maman, et déjà combattu ma timidité pour lui dire que j'avais envie d'aller le voir. Ceci m'y a fait aller tout naturellement. Je me mets à genoux avec tout le monde sous la porte cochère pendant que les prêtres passent, puis je monte aussi et j'assiste à sa réception du saint viatique et de l'extrême-onction ! Tous les assistants pleuraient, même le curé. Ensuite je demande la permission de m'approcher du malade ; je dis que j'avais vu mon mari ayant la même maladie. — J'étais émue. — Un poitrinaire ! et un jeune prêtre mourant ! prêtre seulement depuis onze mois, et que je savais s'être fait mal à force d'étude ! Oh ! tout cela me semblait si sacré ! Lui avait un paisible sourire. Je lui ai demandé sa bénédiction et me suis mise à genoux près de son lit ; il a eu l'air pénétré, en mettant ses mains froides sur ma tête ! souvenue toute la journée avec douceur. Au- vais bien envie d'y retourner, il m'avait dit t bien aise ; *heureusement*, on est venu me it plus mal, qu'on attendait sa mort d'un utre. Cela m'a donné un prétexte pour y re-

tourner le soir. — Oh! grâce à Dieu! maman, heureusement, ne me retient jamais.

« Il me demande pardon de ne pas me parler, me dit que cela lui est défendu. Après l'avoir regardé avec pitié et respect, avoir observé cette oppression, hélas! si connue, trouvant cruel d'être assise là sans être bonne à rien, j'allais partir, lorsque la bienheureuse idée me vient de lui dire combien je voudrais pouvoir faire quelque chose pour lui. Alors il me dit doucement : « Il y aurait quelque chose. » Je demande vite quoi; il me répond que, « si je connaissais toutes les circonstances!... » J'insiste; il me dit — et j'ai retrouvé là et plus tard encore cet étrange symptôme de ces maladies, de croire guérir, — que, « quand il sera mieux portant, il me parlera. » Juge si j'insiste! Alors il me dit : « Cela ne peut se dire ici. » Il y avait une garde, je comprends et elle aussi comprend heureusement et sort doucement de la chambre. Je lui dis alors que nous sommes seuls. Il hésite, il dit que c'est par trop hardi. Je m'écrie enfin que je le supplie de me regarder comme une sœur, et de me parler ainsi; — que nous sommes tous frères. Cela le fit à l'instant parler. Il avait une dette qu'il trouvait *immense* (elle est de 300 francs!). Il avait étudié, entièrement pauvre, ses livres l'avaient ruiné, et ses parents ont onze enfants! Il était horriblement tourmenté de leur laisser

cette dette dont il n'avait calculé le montant que depuis peu de jours! Juge si je lui ai vite dit qu'il n'en avait plus, et si j'ai été heureuse! Lui me remerciait, et moi je le remerciais tant de la grande joie qu'il me donnait. Oh! de lui entendre dire « qu'un énorme poids lui était ôté! » c'était doux, je t'assure! Mais il répétait que c'était trop hardi; « que sans la maladie il ne l'eût pas fait, mais que « la maladie change. » Et moi de lui répéter que nous n'avions qu'un père et que nous étions tous frères. Quand je lui ai dit de bien dormir la nuit, il m'a souri d'une manière qui avait l'air de me dire qu'il le pourrait maintenant.

« Demain je lui porterai cet argent après ma chère messe de sept heures. Il ne mourra pas cette nuit; il me tarde de le lui donner; je l'entends tousser. Ma fenêtre est ouverte, et je viens de voir de la lumière chez lui, car c'est sa chambre que je vois d'ici. Je te demande si ce n'est pas Albert qui nous a donné ce logement où nous sommes justement venus nous établir le *vingt-neuf juin!* Oh! quelle douce faveur de Dieu que cette histoire! que de délicieuses réflexions j'ai faites ce soir en travaillant! Après une chose comme cela, je ne sens plus mes peines pendant quelques heures. Je ne sens plus que la foi et 'amour. Oh! douce union fraternelle catholique! Que oute cette scène dans sa chambre hier et aujourd hui

était douce et paisible ! Un rayon de soleil donnait sur son lit à travers une jalousie ; il a un piano et des fleurs, une petite chambre, blanche et riante. La mort d'un prêtre me paraît encore d'un degré plus solennelle. Il a écrit à ses parents aujourd'hui. Oh ! qu'ils puissent arriver ! »

Mercredi, 4 juillet.

« Je le lui ai porté ce matin. Je ne puis te dire ce que j'ai senti en voyant cette joie dans ses yeux, en lui entendant dire encore « qu'un bien grand poids était ôté de dessus son cœur, et qu'il avait pu dormir plusieurs heures cette nuit. » Quand je lui disais que j'étais si heureuse d'avoir été là, il m'a répondu « que c'était lui qui était heureux, qu'il avait été si en peine, qu'il n'avait pas su comment faire, et voilà que Dieu lui avait envoyé un ange pour le secourir... » Il a dit cela simplement, et moi j'ai pu accepter ce mot plus qu'à l'ordinaire, puisque les anges ne sont que les ministres de Dieu, et qu'ici il semble bien évident que j'ai été ministre de sa volonté. Oh ! quel bien cela fait ! Voilà la seconde fois qu'au mois de juillet, j'ai le bonheur de pouvoir assister un prêtre : l'année dernière, M. L., et cette fois, un poitrinaire ! Je désire toujours tant faire plaisir aux poitrinaires, surtout dans leurs derniers moments, et j'avais tant prié Dieu de

me donner une bien bonne œuvre à faire pour l'anniversaire d'Albert!

« Je prends des bénédictions où je puis; l'autre jour, je m'en suis fait donner une par une vieille femme mourante aussi, et je lui ai entendu dire à peu près le mot qui a été cité par M. l'abbé : « Souffrir n'est pas pécher! »

D'Allemagne, madame de la Ferronnays revint à Lumigny, chez madame de Mun, puis à Boury, et, lorsque toute la famille résolut d'aller passer en Italie l'hiver de 1839, elle reprit avec une sorte de douloureuse ivresse le chemin du beau pays qui l'avait vue si heureuse. Il faut lire, dans le *Récit d'une sœur*, les détails de ce pèlerinage. Elle voulut revoir toutes les scènes de sa félicité passée, Livourne, Rome, Naples, saluer les pierres, les arbres, les montagnes, les horizons, témoins de son bonheur, non sans pleurer, mais sans se plaindre, avec sa douce sérénité.

« C'est ici, disait-elle, que j'ai été si heureuse, ici que la vie et la terre m'ont semblé trop belles. »

A ces soupirs mélancoliques de la pauvre veuve se mêlent, dans le récit de ce second voyage en Italie, qui est raconté d'une manière admirable, la voix joyeuse de la jeune sœur Olga, contemplant pour la première fois les tableaux de la nature, qui ne changent pas, la voix plus grave de sa sœur Pauline, compagne et consolatrice atten-

drie ; puis la voix solennelle de l'abbé Gerbet, relevant les âmes gémissantes. Ces sentiments si naturels et si différents, qui s'expriment à la fois devant le même spectacle, semblent communiquer aux flots, au ciel, aux collines, qui les entendirent, une beauté particulière, comme si les lumières si diverses du matin, du soir et du midi, pouvaient se fondre un instant en une même lumière.

Un autre, un ami, dans son voyage de noces, n'avait pas négligé de faire le même pèlerinage. A Venise, il s'était agenouillé avec sa jeune femme dans la chambre occupée par Albert. A Pise, n'ayant que quelques heures, il avait bravé la pluie et les ténèbres pour aller, pendant la nuit, revoir la maison qu'il avait habitée avec ses amis. On a reconnu l'âme poétique et fidèle du comte de Montalembert. Dans tout le récit, l'amitié suit toujours à deux pas l'amour, et que l'on prenne la route des plaisirs ou le chemin des larmes, on est sûr de les rencontrer l'une après l'autre.

C'est là ce voyage en Italie que se rattache la page vraiment magnifique, digne d'un Gœthe ou d'un Byron chrétiens, qui sortit quelques années plus tard de la plume, je dirais volontiers de la lyre de madame Albert de la Ferronnays :

« Et maintenant, après tant de douleurs, ma passion

pour ce pays est toujours la même, ou plutôt plus forte, car à présent je sais pourquoi je l'aime ; je sais quelle est la source d'où ce délicieux parfum se répand sur l'Italie.

« Oh! oui, j'aime et j'aimerai toujours ce pays, dont le peuple croit à une patrie éternelle, à des amis invisibles auxquels il parle dans ses joies et dans ses peines ; ce pays dont presque chaque ville voit son Dieu réellement présent, exposé continuellement aux yeux d'une foule qui adore! J'aime ce pays qui a connu toutes les gloires et qui les a toutes rapportées à Dieu ; ce pays, dont les habitants ont su atteindre la perfection du beau en toutes choses, et qui cependant connaissent moins que d'autres l'ambition et la fatuité.

« J'aime ce pays, où les âmes et les fleurs répandent plus de parfums qu'ailleurs ; ce pays qui vit naître saint François d'Assise et l'autre doux François, et tant d'autres saints et saintes au cœur brûlant ; ce pays, où toutes les fêtes sont religieuses, où l'on rencontre sur son chemin l'habit que portèrent saint Benoît, saint Dominique, saint François, saint Ignace et d'autres dont le nom est écrit avec les leurs au livre de vie ; ce pays, où tant de vies humbles et obscures s'achèvent au fond des villages, comme au fond des cloîtres, par une sainte mort. J'aime ce pays, qui renferme la ville où règne le représentant de

Jésus-Christ, la ville sainte où tant de vertus se sont pratiquées de tout temps et où est venue se fortifier celle de tous les grands bienfaiteurs de l'humanité.

« Oh! j'aime ce pays où le blé et la vigne semblent se presser de croître pour servir au plus sacré des mystères; ce pays si doux à l'âme, si enchanteur aux yeux, qu'il me semble qu'en mourant on pourrait se dire : « Je vais voir « bien mieux que l'Italie. »

Nous approchons de la triste année 1842, que l'on pourrait appeler l'année des départs et des derniers adieux.

Le comte de la Ferronnays ouvre inopinément cette marche funèbre. Il mourut à Rome, le 17 janvier, et moins de trois mois après, sa fille Eugénie, depuis quelque temps souffrante, conduite en Italie par son mari, et, arrivée à Palerme, y succomba le 7 avril, loin de ses enfants et de ses sœurs. L'une d'elles, Olga, tomba malade peu de semaines après, et, transportée à Bruxelles près de sa sœur Pauline, elle rendit à Dieu son âme angélique le 10 février suivant.

Comment abréger le récit de ces morts successives? Comment remplacer par des paroles arrangées ces mots, écrits au moment même de l'émotion, et tout palpitants?

Comment essayer une réduction de ces empreintes moulées sur le visage même des morts? Je ne puis accepter cette tâche ingrate, et je renvoie aux pages de madame Craven. Peut-être voudra-t-on les fuir, en les supposant trop tristes. On se tromperait beaucoup. La mort des chrétiens est belle, comme leur vie privée. Les vilains moments des autres sont leurs beaux moments; c'est au foyer domestique, ou bien au bord de la tombe, que les chrétiennes surtout sont à leur avantage. Étant donné l'être le plus faible en face du pas le plus épouvantable, qui saura fortifier en elle l'âme invisible de telle manière qu'elle triomphe du corps anéanti et qu'elle franchisse ce pas sans broncher? La religion communique cette énergie, et touchée par la foi, la mort n'est plus une porte qui se ferme sur la lumière de nos regards, elle est une porte qui s'ouvre vers des clartés plus vives. Telle parut la mort à ce noble vieillard dont les dernières prières servirent à convertir un jeune juif; et telle aussi à cette charmante, ardente, aimable et poétique épouse, puis à cette jeune sœur, qui passa dans la vie comme une apparition céleste, si naïve lorsqu'elle écrivait : « *J'aimerais mieux être bonne et laide que jolie et méchante, mais j'aimerais mieux être bonne et jolie,* » et si forte, lorsqu'elle expirait, croisant les bras sur la poitrine, et murmurant : « *Je crois, j'aime, j'espère, je me repens!* »

VI

Sept ans après la mort d'Albert, son père et ses deux sœurs l'avaient rejoint; sa veuve demeurait sur la terre, ou plutôt elle s'avançait, elle montait sur la route du ciel. Ces trois morts provoquèrent une véritable crise dans son âme, comme trois coups de hache coupent les derniers câbles qui retiennent le navire au rivage. Tout à coup, dit sa sœur, elle sembla voir et toucher ce qu'elle n'avait fait que croire auparavant. Elle était arrivée au-dessus de la douleur, elle s'aperçut que l'on ne devait pas donner à Dieu, quand on l'aimait, *moins que tout*. Elle se mit à aimer, oui, à aimer d'un véritable amour le Dieu souverain. C'est le dernier degré sublime de la transformation chrétienne, et ce que l'on peut nommer, avec le poëte, les ailes de l'âme :

Soyons comme l'oiseau posé pour un instant
Sur un rameau trop frêle,
Qui sent ployer la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes.

Son amour s'exprima depuis lors, en effet, par de véritables chants, par des accents joyeux, par des paroles célestes, accompagnement de vertus austères. C'est le mi-

[illegible] en elle ré-
[illegible] de affran-
[illegible] enthousiasme. C'est le
[illegible] ses enquêtes, ses
[illegible] une ville aux rues mo-
[illegible] demeures [illegible], pleines de
[illegible] Franchissez la bar-
[illegible] et planer librement
Madame de la Ferronnays parut
rtée par son âme au-dessus de ce
avait pas quitté, et bien loin de
ant en quelque sorte à travers la
[illegible], elle ne désira plus que se dé-
[illegible]ences flétries, consoler des lar-
[illegible], étendre en un mot et dilater
[illegible] parmi les hommes.
[illegible] incapable, en toutes
[illegible] incapable aussi de se lais-
[illegible] se retirer au couvent,
[illegible] de vivre pauvre et pour
[illegible] en aurait empê-
[illegible], elle
[illegible] heureux que
[illegible]
[illegible] en

habits de deuil, affairée, sortant à pied par la pluie avec des paquets sous son bras? Vous croyez qu'elle a paralysé son cœur, qu'elle n'aime plus personne, et que sa vie machinale se traîne entre la vieille porte noirâtre de la paroisse voisine et une chambre haute dans quelque maison humide et reculée. Cette veuve est une grande dame, portant un des plus beaux noms français, elle va visiter des mourants, leur donner son linge et sa propre nourriture; elle apprend à lire aux petits enfants, et, en revenant, elle prendra la plume, et, de son cœur que vous croyez glacé, s'exhaleront ces mots :

« Oh! ma sœur chérie! Puis-je te donner de la joie et « du courage en t'écrivant!... Que je le voudrais! tu ne « sais pas combien je t'aime, tu ne le sauras que dans « l'éternité où je jouirai de toi, de mon amour pour toi! « Ici on n'a pas le temps de s'aimer, mais on s'aime ce- « pendant! Pour ma part, je ne vous ai jamais tous tant « aimés! »

Cette dévote a, dans la journée, visité une autre dévote, une vieille dame russe; que se sont-elles dit? Vraiment, je recommande leur entretien aux philosophes et aux misanthropes.

« J'ai vu madame Swetchine. Cette délicieuse, excel-

« lente femme m'a dit qu'il ne fallait pas dire du mal de « la vie, qu'elle était bien belle, de plus en plus belle et « intéressante ; et cependant cette femme si tendre, si « pieuse, est accablée de douleurs morales et physiques. « Elle m'a dit aussi : *J'aime ce qui est*, parce que c'est le « vrai. *Je suis née contente !* »

« Plus je vais, plus je veux avoir d'amour dans le cœur, « et rien que de l'amour. »

De tous ses anciens plaisirs, elle ne goûtait plus que la lecture et la musique. Une partie de ses journées se passait à Paris, dans les hôpitaux, où elle entrait « la tête levée, l'air joyeux, le visage animé, » comme une jeune fille qui part pour une fête, comme un soldat qui revient du combat. Elle finit par louer une petite chambre à Saint-Thomas de Villeneuve, rue de Sèvres, pour vivre plus pauvrement. Déjà ses sœurs, visitant ses armoires, n'y avaient plus rien trouvé. Mais elle ne se dépouillait pas seulement pour les pauvres.

Chrétienne, rien de chrétien ne lui était étranger. Cette noble femme avait une cause, la cause de Dieu. L'égoïsme a peine à se figurer comment une jeune Suédoise, promenée par sa destinée à travers les plaisirs de la fortune et les fêtes du monde, écrasée par un malheur précoce, et depuis ensevelie dans le deuil, au fond d'un château de

province, avait pu se transformer et devenir une servante généreuse et presque un soldat de l'Église universelle, s'intéressant à la Pologne, à l'Irlande, aux missions lointaines, travaillant au triomphe de la justice, estimant une lâcheté de ne pas défendre des religieux calomniés; applaudissant aux efforts de son ami, le comte de Montalembert, pour la liberté d'enseignement, et, du fond de sa petite chambre, prodiguant son argent et ses prières pour la cause de Dieu.

Ce qu'était devenue cette âme, au moment où la pitié, la tendresse, la justice, la piété y résonnaient à la fois, deux pages admirables vont achever de nous le faire comprendre en nous faisant pénétrer aussi dans le tendre et noble cœur de celle qui a su les écrire :

« Le 31 juillet (1847), veille de mon départ de Boury, nous avons été au cimetière prier, comme nous le faisions ordinairement, sur nos deux chers tombeaux : elle, sur la pierre qui couvre celui d'Albert et sa propre place, à elle-même, préparée depuis douze ans; moi, à genoux près de celui d'Olga. C'était une très-belle et très-chaude soirée. En sortant du cimetière, nous revînmes lentement et par le plus long. Je ne me souviens plus de ce que nous disions au commencement de cette promenade, si ce n'est que c'était un de ces sujets de conversation auxquels nous

revenions sans cesse ensemble. Par ce beau temps, seule avec moi, et revenant du cimetière, il était bien naturel que, sans être triste, son esprit se tournât vers ce qui le remplissait habituellement. Quant à moi, j'aimais toujours à l'entendre parler de Dieu et de son âme; cela faisait à la mienne un grand bien, et je n'en perdais pas les occasions.

« En sortant d'un champ de blé et en arrivant sur la route qui mène au château, je me retournai, et, regardant le ciel, du côté où le soleil se couchait dans une lueur si belle que ce triste site en était embelli, je dis : « J'aime le soleil couchant ! — Pas moi, dit Alexandrine. « Depuis mes malheurs (expression très-rare dans sa « bouche, et dont je me souviens à cause de cela), depuis « mes malheurs, le coucher du soleil me fait un effet « triste : il amène la nuit, et je n'aime pas la nuit; « j'aime le matin, j'aime le printemps; ce sont des « choses qui me représentent la réalité de la vie éter- « nelle. La nuit me représente les ténèbres et le pé- « ché; le soir me fait penser que tout finit, et tout « cela est triste; mais le matin et le printemps rap- « pellent que tout se réveille et renaît. C'est là ce que « j'aime. » Je ne suis pas sûre de chaque parole, mais je suis parfaitement sûre que c'était là exactement le sens de ce qu'elle disait, et je la vois encore regardant ces

lueurs du soir qui nous faisaient une impression si différente.

« Nous continuâmes ainsi notre chemin, et lorsque nous venions de passer la grille, elle me dit ces mots, en poursuivant un autre discours que celui que nous avions entamé : « Tiens, jette-toi donc dans la pensée que tout ce « qui nous plaît tant sur terre n'est absolument qu'une « ombre, et que la vérité de tout cela est au ciel. Et ai- « mer, aimer, après tout, n'est-ce pas sur terre ce qu'il y « a de plus doux? Je te demande s'il n'est pas facile de « concevoir qu'aimer l'amour même doit être la perfec- « tion de cette douceur, et aimer Jésus-Christ, ce n'est « pas autre chose, pourvu que nous sachions l'aimer ab- « solument comme on aime sur terre. Je ne me serais ja- « mais consolée, si je n'avais pas appris que cet amour-là « existe pour Dieu, et celui-là dure toujours. »

« Je répondis à cela plusieurs choses inutiles à rapporter, et nous arrivâmes au banc qui est assez près du château. Il y avait plusieurs personnes sur le perron ; je la retins, et nous nous assîmes sur le banc, causant encore. Peu après, elle se leva pour aller cueillir une branche de jasmin le long du mur ; elle me la donna, en en gardant un petit brin dans sa main, et resta debout devant moi, continuant la conversation. Je lui avais dit : « Tu es bien « heureuse d'aimer Dieu comme cela ! » Elle me répon-

dit (et ses paroles, son expression, son attitude, demeureront toujours gravées dans ma pensée) : Oh! Pauline, « comment veux-tu que je n'aime pas Dieu? Comment « veux-tu que je ne sois pas transportée quand je « pense à lui? Comment veux-tu que j'aie à cela du « mérite, même celui de la foi, quand je pense au mi- « racle qu'il a fait dans mon âme, quand je sens qu'après « avoir tant aimé et désiré le bonheur de la terre, l'avoir « eu, l'avoir perdu et avoir été au comble du désespoir, « j'ai aujourd'hui l'âme si transformée et si remplie de « bonheur, que tout ce que j'ai connu ou imaginé n'est « rien, rien du tout, en comparaison!... »

« Surprise de l'entendre parler ainsi, je lui dis : « Mais si l'on remettait là, devant toi, la vie telle que tu « l'avais rêvée avec Albert, et qu'on te la promît pour de « longues années? »

« Elle me répondit sans hésiter : « *Je ne la repren- « drais pas!* »

« Ce fut là notre dernière conversation en ce monde. C'est debout devant ce banc, l'air animé, les yeux au ciel, cette petite fleur de jasmin à la main, qu'elle m'apparaît toujours, lorsque je cherche à la faire revivre dans ma mémoire telle que la vis, pour ne plus la revoir ici-bas.

« La conversation que je viens de rapporter marquait

le terme au delà duquel Alexandrine n'avait plus qu'à mourir. »

Elle mourut, en effet, quelques mois après, le 9 février 1848. Si les anges mouraient, ils mourraient ainsi. Elle répétait à la mère d'Albert : « Qu'on dise à Pauline que c'est si doux de mourir ! »

Le 14 novembre de la même année, madame de la Ferronnays rejoignait son mari, son fils et ses trois filles, fermant le cortége funèbre, et de cette belle famille, semblable à un autel resplendissant de flammes que l'on voit successivement s'éteindre, elle ne laissait plus que deux ou trois survivants, unis pour la bénir et pour s'aimer.

A ces tombes d'Albert, d'Alexandrine, d'Olga, d'Eugénie, de leur père et de leur mère, une seule et même épitaphe convient ; elle résume leur vie, elle est l'abrégé de notre foi, elle est la conclusion, l'explication, la devise de ce livre :

L'AMOUR EST PLUS FORT QUE LA MORT !

VII

On n'attend pas ici des appréciations littéraires.

Ce livre n'est pas une œuvre de littérature, et c'est précisément à cause de cela qu'il charme. Je ne prétends pas exagérer la louange, et je pourrais chercher en vain dans ces deux volumes l'art de la composition, des descriptions, des effets. Bien que le style de tout l'ouvrage soit tout à fait remarquable, toujours distingué, plein de traits heureux, animé par des mouvements pathétiques, je conviens volontiers qu'il y a çà et là des longueurs et des imperfections. Il y a trop de personnages principaux, trop de menus détails. Il y a..., mais qu'importe! C'est aux œuvres de l'imagination qu'on demande des règles et des effets; c'est aux fleurs artificielles que l'on demande la symétrie, l'arrangement, l'apprêt, et un certain petit air roide, soigné, épousseté, que l'on ne demande pas aux fleurs de pleine terre. Ce livre charme par une qualité que le talent littéraire le plus consommé ne saurait atteindre, par la vérité, par le naturel, par la supériorité que la chair a sur le marbre, le teint sur la peinture, le son de la voix sur le caractère imprimé. Chaque mot a été une parole vivante; on croit entendre ces

gracieuses sœurs se parler à voix basse, ouvrir devant nous, avec un battement de cœur, les lettres des sœurs absentes; on voit pleurer leurs yeux et s'ouvrir leurs lèvres. Ces pages, après la mort, ont conservé quelque chose de moite, de chaud, de coloré, une parcelle de vie. Voilà ce qui ne peut être imité ni surpassé. Les enfants eux-mêmes, auxquels on raconte une histoire, commencent par demander : *Est-ce qu'elle est vraie?*

J'aimerais à relever quelques détails, et par exemple la description des lieux si variés : Rome, Naples, Paris, Bruxelles, Lisbonne, Odessa, Venise, la casa Margherita et la villa Trecase, le château de Korsen et la maison de Pise, la chapelle du palais Acton et la chambre de la rue de Madame, Boury, Lumigny. Ce changement continuel de scène jette sur tout le récit, qui aurait pu devenir un peu monotone, beaucoup de pittoresque.

J'aimerais à mettre en lumière, en les crayonnant à part, les personnages qui n'appartiennent pas à la famille, les prêtres d'abord, et pour ne parler que des morts, l'abbé Gerbet, si suave et si énergique, si attentif et si mesuré, consolateur incomparable; le père de Ravignan, le guide des sentiers qui mènent au sommet, l'exemple et l'appui des âmes éprises de la sainteté; le pauvre jeune prêtre qui mourut à Ischl; les prêtres italiens, Mgr Porta, qui maria Albert, ce bon confesseur qui

leur dit à Venise : *Fidatevi a Dio, partite*, et aussi le père Lacordaire, dont la grande figure passe au fond de la scène ; admirable choix de ces amis que le Seigneur a consacrés au service des hommes, et qui continuent sa personne au milieu de nous.

J'aimerais encore à recueillir, à tirer de l'ombre du récit les acteurs secondaires, les serviteurs, Julien, Constance, les amis des mauvais jours, miss Mac Carthy, qui passa les nuits près d'Albert à Cività-Vecchia; le comte Putbus, toujours prêt à suivre ses amis partout sans rien dire. Il y a ainsi autour de nous des créatures bonnes et obscures, assez semblables aux feuilles, que nul ne distingue de sa voisine, qui remuent toujours à la même place, et tombent près du tronc qui les porte après avoir répandu leur ombre et protégé les fleurs.

J'aimerais encore, j'aimerais surtout à reprendre une à une, et à regarder à part les physionomies principales, les caractères, les types ; à me demander quel fut le plus noble de ces hommes, la plus belle et la plus pieuse de cette mère et de ces filles. Mais c'est ici que l'appréciation serait indiscrète, capricieuse, injuste, et d'ailleurs inutile. Il est temps de s'élever à de plus hautes pensées. Ce livre n'est pas un album de photographie. L'auteur ne le destine pas à la gloire de sa famille, encore bien moins à sa gloire personnelle ; elle ose le dédier à la gloire de

Dieu, elle le commence et elle le termine par son nom, invoqué dans des termes qui rappellent ces sublimes paroles : *Sanctum nomen ejus, fecit mihi magna qui potens est,... exaltavit humiles.* J'ai voulu bénir le nom de Celui qui a fait de grandes choses parmi les miens, il les a pris très-humbles et il les a placés très-haut!

L'espérance de l'auteur de ce livre est-elle réalisée? Son œuvre sert-elle vraiment à glorifier Dieu, le Dieu chrétien?

Que d'autres critiques, placés à des points de vue divers, apprécient le *Récit d'une sœur* à leur manière. Déjà plusieurs l'ont fait avec un touchant respect. Pour nous, pour l'auteur, le but principal est la gloire de la foi chrétienne. J'ose dire que ce but est atteint.

Oui, quiconque a la foi la sentira plus vive et plus chaude après avoir lu ces pages. Et si vous avez le malheur de ne pas croire, vous serez ému pourtant, et vous vous direz : « Voilà des gens qui ont une manière à eux d'aimer, de passer la vie et d'affronter la mort ; ils ont un secret précieux, et je leur envie ce bien qui me manque. » Enfin, si vous vous bornez à considérer une œuvre par son effet extérieur, comme un tableau, vous conviendrez que, selon l'expression employée au commencement de cette lecture, vous venez de vous arrêter devant des types incontestables de la beauté morale.

Et si vous allez plus loin, chrétiens, incrédules, artistes, si vous vous demandez quelle est l'origine de cette beauté, d'où tombe cette lumière, il ne peut venir à vos lèvres qu'une seule et même réponse : « *de la religion catholique.* »

Si nous parlions de la beauté intellectuelle, du génie de Pascal ou de Newton, de Dante ou de Bossuet, de Shakspeare ou de Gœthe, je conviendrais que le génie est un don infiniment rare, tout personnel, et dont on ne saurait attribuer la gloire à aucune doctrine spéciale.

Mais le propre de la beauté chrétienne est de *luire pour tout le monde* et sur tout le monde, comme les bonnes gens le disent du soleil, et aussi, comme le soleil, de produire là où tombent ses rayons directs, non-seulement une clarté vive, mais une métamorphose extraordinaire, un mouvement intérieur de la séve, la croissance, l'épanouissement, la fleur.

Pour parler en termes précis, le christianisme exerce un double empire, il agit sur les idées, il agit sur la conduite, et le plus grand aussi bien que le plus petit des hommes est soumis, qu'il le veuille ou non, à la première de ces deux influences, et, dès qu'il le veut, à la seconde. Trouvez-vous cette remarque banale? Demandez donc aux philosophes, aux orateurs, aux écrivains, ce qu'ils

en pensent. Demandez-leur s'il suffit de présenter la vérité aux hommes pour que les hommes y adhèrent? Le christianisme a opéré ce double miracle : faire connaître la vérité, et faire pratiquer la vérité connue.

Comment le nier? Depuis le christianisme, toutes les sociétés qu'il a civilisées possèdent la vraie notion de Dieu et la vraie notion du devoir. L'idéal intellectuel et moral du genre humain est à jamais fixé. Nous portons sans doute ces notions au fond de nos âmes, mais en quel état? Le christianisme ne nous les donne pas, il nous les rend, et l'accord le plus complet règne désormais entre ce que la raison nous apprend et ce que la religion nous enseigne, grâce à la religion qui délivre, débarrasse, répare la raison obscurcie et captive, comme elle l'est encore chez les Chinois ou chez les Indiens. La raison reconnaît rarement ce service de la religion, et la religion ne se plaît pas toujours à constater cet accord avec la raison. Il existe, il domine, il est certain.

Je ne puis m'empêcher de sourire tristement quand je lis dans les œuvres des philosophes, des moralistes, des romanciers, des auteurs dramatiques, la description de la perfection morale. Ils nous disent tous qu'elle résulte d'un mélange exquis de force et de bonté, d'ardeur et de mesure, qu'elle consiste à se livrer ou plutôt à se prêter au plaisir sans folie, à la douleur sans désespoir,

aux honneurs sans orgueil, à l'amour sans volupté, à se tenir ainsi dans un perpétuel équilibre et comme au centre de gravité de tous les mobiles qui influent sur les actes humains. Si ces mêmes écrivains, indifférents ou hostiles au christianisme, nous parlent de Dieu, ou s'il en est question dans le langage ordinaire de tous les hommes, il s'agit toujours d'un Dieu juste et bon, compatissant et sévère, présent et vigilant, maître, ami, père, époux et confident de l'âme. Eh! quoi, cet homme parfait que vous décrivez, ne le reconnaissez-vous pas? C'est ce que nous appelons un saint. Ce Dieu que vous définissez si bien, ne le voyez-vous pas, c'est notre Jésus-Christ? Il ne vous est plus donné d'attribuer à la perfection morale d'autres caractères, il ne vous est plus donné d'imaginer la Divinité sous d'autres traits.

Philosophes, en vous empruntant ces belles notions du devoir et de Dieu, qui sont maintenant comme la monnaie courante de tous les esprits, je puis vous demander d'où elles viennent; je puis vous dire, comme dans l'Évangile : *Cujus effigies?* de qui est l'effigie? De Jésus-Christ. Ne lui refusez donc pas votre tribut. Celui que vous niez dans nos temples, nous le retrouvons dans vos écrits. Son nom a disparu de vos lèvres, et son image est demeurée au fond de vos cœurs!

Mais cette image désormais ineffaçable, cet idéal uni-

versel, populaire, lien et flambeau commun de toutes les sociétés chrétiennes, nous ne les voyons pas seulement de loin, à la manière des philosophes, dans une sorte de firmament vaporeux, à quelques millions de lieues de nos têtes. La vertu de la religion, c'est de transformer absolument les âmes. Oui, *transformer* est le mot. Il s'agit de transformer l'âme humaine de telle façon qu'elle croie fermement ce qui n'est pas évident, qu'elle espère pleinement ce qui n'est pas visible, qu'elle aime ardemment ce qui n'est pas agréable.

Et le miracle de cette transformation s'opère dans un monarque ou dans un berger, dans un orateur ou dans un mendiant, dans une jeune fille ou dans un soldat. Il est universel.

Reprenons nos exemples du commencement.

Le fils d'un petit médecin bourguignon, mal élevé dans une faculté de province, passé petit secrétaire d'un avocat, aperçoit tout à coup ce qu'il ne voyait pas la veille ; il est épris d'une secrète beauté, il lui sacrifie tout, avenir, plaisir, honneurs, fortune ; il se fait prêtre à vingt ans, puis moine, affrontant la privation et le mépris, il meurt, ayant fondé des colléges, des couvents, des conférences, ayant attiré, convaincu, transformé des foules ; il dépose dans la terre un corps sans souillure, et dans des livres immortels une flamme qui brûle encore. Il

s'appelait Lacordaire, ce petit Bourguignon. Vous le trouvez un homme exceptionnel? Que dites-vous de cet étudiant en droit qui s'appelait Henry Perreyve, et qui, pouvant vivre honorable avocat ou juge considéré, s'est consumé pour ses semblables, et est mort à trente ans, pleuré comme un bienfaiteur? Celui-là a été pris dans la jeunesse de nos villes, et il est dans le clergé français des milliers de jeunes gens dont le cœur ressemble au sien. Le rayon qui l'illumina tombait, loin de Paris, sur un pâtre qui se nommait Vénard[1], qui a trouvé doux d'aller mourir sous le bâton, après avoir souffert et chanté les louanges de Jésus-Christ dans une cage de fer. Que dites-vous encore de ce berger de Vendée devenu martyr? Exception! Exception!

Sont-ce encore des exceptions, ces jeunes Lyonnais sans fortune, qui se nommaient Frédéric Ozanam et Hippolyte Flandrin, morts avant cinquante ans, ayant uniquement travaillé pour plaire au même maître invisible, arrivant sans ambition à la gloire, et parvenant à travers la dévotion au respect public? Regardez! la même lumière luit dans l'Église grecque sur une dame russe, mariée de l'autre côté de la frontière allemande à un vieux général peu mystique, et madame Swetchine nous est

[1] *Vie de* Théophane Vénard, *missionnaire et martyr en Chine,* par son frère, vicaire à Poitiers. — Poitiers, Oudin.

donnée. Elle luit au fond de la Savoie sur une villageoise qui se nommera la sœur Rosalie.

Précisément à la même époque, dans la patrie de Washington, il y avait une fille de médecin, mariée à un négociant et protestante, qui se nommait madame Élisabeth Seton. Son mari était poitrinaire; elle l'accompagne en Italie. Le bateau paraît suspect; on les emprisonne au lazaret, et voilà ce pauvre moribond couché sur un matelas, dans une chambre carrelée, sans feu ; on passe les aliments par une grille, et nulle compagnie n'est autorisée ; pas d'autre bruit que le battement mélancolique des vagues ou l'écho des paroles de quelques soldats grossiers qui parlent une langue étrangère. Mais Jésus-Christ habite avec ces captifs. Avec son aide, mistriss Seton transforme en paradis ce cachot ; quand elle a endormi son malade, elle pleure ou elle prie; quand il veille, elle chante, elle rit, elle cause, elle anime ces froides murailles par son héroïque amabilité. Un peu plus tard, devenue veuve, et veuve fidèle, la voilà qui retourne aux États-Unis, près de ses cinq enfants, et la Providence met sur son chemin cet autre Fénelon qui se nommait M. de Cheverus ; elle devient catholique, perd pour sa foi ses biens, et se fait humble maîtresse d'école, élevant avec ses enfants les enfants des pauvres. Quand ses fils sont élevés, placés, madame Seton se fait sœur de

la charité; elle établit en Amérique ces filles à qui saint Vincent de Paul a promis *pour monastère la maison des malades et la salle d'école, pour grille la crainte de Dieu, et pour voile la modestie*, et la première sœur qui fit profession fut sa propre fille, mourant à dix-sept ans, entre ses bras, en l'appelant deux fois ma *très-chère mère*, et en mêlant ses premiers vœux à ses derniers soupirs[1]. Cette gracieuse et infatigable mère ne mourut elle-même que dix ans après, ayant fondé plus de vingt maisons, sans cesser de diriger ses propres enfants vers ce qu'elle appelle dans ses lettres *notre chère éternité*.

Est-ce encore une exception? Sachez bien que toutes ces exceptions ont été fécondes, que des milliers de créatures les ont suivies et les suivent encore. Le génie n'a pas de lignée, la sainteté porte des moissons renaissantes.

Mais voici du moins une famille prise au milieu du monde, au milieu des cours; elle n'éblouit pas par ses vertus; elle n'est pas comblée de dons extraordinaires. Je conviendrai que les affaires publiques distraient un peu trop le père, qui ne paraît pas beaucoup veiller sur ses enfants; que les mariages se préparent dans cette famille par les rencontres du monde; qu'elle mène à l'étranger une vie de plaisir fort enviable, et en France une vie de

[1] *Vie de madame Seton*, p. 335.

château qui n'a rien d'extraordinaire. Ils n'ont pas la prétention de valoir mieux que le reste des hommes, et j'entends même s'élever autour du *Récit d'une sœur* un petit murmure de gens surpris qui se disent : « Ma famille vaut bien cette famille. » Je m'empare de ce petit murmure et j'en conclus que, de l'aveu de tous, cette maison n'est pas privilégiée, cette terre ne porte pas plus de gerbes d'or que les autres. Eh bien ! depuis le jour où Jésus-Christ a visité cette maison, depuis que la croix a été plantée sur ce sol, tout s'est métamorphosé. On a vu un grand seigneur, un ancien ministre, à soixante ans, incliner son front, frapper sa poitrine et couvrir de toute la majesté d'une vieillesse irréprochable les fautes de la vie des cours. A vingt ans, de jeunes femmes ont traversé le bonheur et le malheur sans défaillir. L'une, dans les premières joies du mariage, écrit simplement : « Je suis heureuse, mais je sens que ce bonheur vient de Dieu, et que, s'il voulait me le retirer, je me soumettrais sans murmure[1]. » L'autre, au moment de mourir, a pu dire : « J'aimerais mieux !... mais Jésus expirant n'a pas dit : *J'aimerais mieux !* » Et la troisième a pu ajouter, quelques jours avant cette mort angélique : « Tu pleures parce que notre Olga va aller au ciel, et maintenant qu'elle est

[1] II, page 169.

presque hors de ce monde, tu voudrais l'y ramener. *Dis-moi donc quel bonheur tu as à lui assurer sur terre !* »

Et elles étaient jeunes, et elles étaient brillantes, et le bonheur les a trouvées pures, le malheur calmes, la mort tranquilles !

Inclinons-nous devant la foi catholique, et reconnaissons ici son véritable empire. Aucune philosophie, aucun culte ne produisent rien de pareil, en face de ces trois épreuves, le bonheur, le malheur, la mort, qui nous attendent tous. Ce qui m'est dit des institutions secondaires de l'Église, de son histoire, des effets indirects de son action sur les gouvernements ou sur ses doctrines, me laisse, je l'avoue, un peu froid. Mais je tombe à ses pieds, quand je la vois changer, oui, changer absolument la face de la terre et le fond des âmes. Elle change la face de la terre, en donnant à toutes choses un autre aspect, un sens nouveau et une explication nouvelle. Elle change le fond des âmes, en les élevant si haut, en les douant de tant d'énergie et d'espérance, que ces pauvres âmes, meurtries, déçues, blessées, au lieu de détester les hommes et d'accuser Dieu, apprennent à bénir Dieu et à servir les hommes. Devant nos yeux ravis, le bonheur et la beauté descendent sur ces créatures ainsi transformées, dans lesquelles chacun de nous peut reconnaître une femme, une mère, un frère, une pauvre fille de village,

un ami chrétien. Le vrai bonheur, la vraie beauté! voilà bien les deux rayons qui se posent sur les fronts que la vertu de Jésus-Christ a touchés!

Nous devons au *Récit d'une sœur* cette incomparable et ineffaçable vision.

VIII

Je voudrais, en descendant de ces hauteurs, noter à la hâte et en finissant, une autre impression née de la lecture de ce beau livre.

On prétend que les sociétés sont représentés exactement par le gouvernement, le théâtre, la littérature, la presse. *Tout peuple*, dit-on, *a le gouvernement qu'il mérite. La littérature est l'image de la société.* Ces phrases banales, je les crois presque toujours fausses. Nous ne pouvons guère regarder les sociétés passées que dans ces miroirs-là ; l'histoire ne nous en présente pas d'autres. Mais nous vivons au milieu des flots pressés de la société contemporaine, de cette grande société travailleuse, paisible, courageuse, chrétienne, distribuée en petites familles, qui vit, échange, écrit, prie, gagne, combat, admire, supporte, espère, et j'affirme que cette société, dans toute l'Europe, vaut, depuis cent ans au moins, mieux que la

cour, mieux que le théâtre, mieux que le roman, mieux que la presse.

J'affirme que si l'on pouvait comparer les livres de nos bibliothèques, et les articles des journaux, pleins les uns et les autres de diatribes contre le mariage, l'État, la religion, la famille, les lois, avec les millions de lettres que la poste distribue tous les jours, si l'on pouvait lire les correspondances des époux, des pères, des mères, des enfants, des amis, on serait charmé autant que surpris par l'immense supériorité des bons sentiments sur les mauvais, du bon sens sur les chimères, du christianisme sur les erreurs, des affections honnêtes sur les ordures.

Il y a six mois, l'indignation des spectateurs a jeté à la porte du théâtre une comédie scandaleuse. Il est temps que le parterre se lève ainsi dans tous les auditoires pour crier et pour siffler les mauvaises pièces. Il est temps que quelques regards jetés dans le paradis de la littérature intime nous consolent et nous vengent de l'enfer de la littérature publique. On sait que deux ou trois hommes qui veulent la guerre l'emportent sur des multitudes avides de la paix. De même, deux ou trois impies suffisent pour appeler la calomnie sur la science, qui ne les compte même pas. Deux ou trois aventuriers de la plume font à eux seuls plus de bruit que tout le chœur laborieux des

érudits, des littérateurs sérieux, et même des grands écrivains honnêtes.

Je suis bien aise que, sans chercher cet à-propos et sous l'inspiration des sentiments les plus purs, une femme du monde, appartenant à une race bien française et bien chrétienne, soit venue en ce moment montrer le monde et l'intérieur des familles à ceux qui ont la prétention de les peindre, je suis bien aise qu'elle soit venue leur dire : « *Voilà comment vous nous représentez, et voilà* « *comment nous sommes !* Vous prenez vos modèles dans « la rue, et, pour nous vouer au ridicule et à la haine, vous « barbouillez les caricatures sur la porte de nos maisons. « Entrez dans la mienne, vous verrez mon père, ma mère, « mes sœurs, vous connaîtrez mon Dieu ! »

Si ce livre nous protége, après nous avoir émus, qui donc oserait encore adresser à son auteur de petites critiques ? Qui donc, parmi ses amis, même après l'avoir suppliée de ne pas publier des récits trop intimes, de ne pas commettre cette action hardie, ne la remercierait pas de l'avoir commise ?

III

LA REINE LOUISE DE PRUSSE

PENDANT LE SIÉGE DE PARIS

— 1870 —

La mémoire de la reine Louise, mère du roi Guillaume, est universellement vénérée en Prusse ; ce n'est pas assez dire : son nom et son souvenir sont presque devenus une légende poétique et pieuse. Morte à trente-trois ans, en 1810, au milieu des jours sombres de l'histoire de son pays, précipitée du trône qu'elle avait un instant illuminé des rayons de la beauté, de l'intelligence et de la bonté, elle sut porter héroïquement des malheurs dont elle était en partie responsable, donner dans la défaite et dans l'exil l'admirable spectacle de la vertu souriante aux prises avec le malheur ; elle apparaît de loin à sa nation comme l'ange du patriotisme. C'est aussi qu'avant de prêcher l'espérance aux vaincus la reine Louise avait eu le courage

de dire en face la vérité au plus puissant des triomphateurs. Après soixante ans, les destins sont retournés. La France avait alors deux fois terrassé la Prusse, et nos chevaux campaient sur les bords sablonneux de la Sprée. Sous un second Napoléon, la France est descendue au fond des abîmes, et l'armée prussienne, commandée par le fils de la reine Louise, campe aux portes de Paris. Il me semble voir la grande ombre de cette femme héroïque se dresser maintenant entre le vainqueur et nous. Sa mère le juge et nous relève. C'est au conquérant, au roi Guillaume qu'elle reproche l'abus de la force, et ses nobles conseils de courage, d'énergie, de confiance, s'adressent à la France.

I

Les heures de joie ont été bien courtes dans la vie de la reine Louise de Prusse. Son enfance avait été assombrie par la mort prématurée de sa mère, elle n'avait pas trente ans quand son royaume fut bouleversé par l'invasion. Cependant le moment de son mariage, son entrée à la cour du roi Frédéric-Guillaume II, les premières années de son règne, sont comme un intermède brillant, un rayon de soleil entre deux orages qui contraste de la manière la plus saisissante avec le commencement et la fin

de sa vie. Sixième fille du duc Frédéric de Mecklembourg-Strelitz et de la princesse Frédérique-Caroline-Louise de Hesse-Darmstadt, elle n'avait que sept ans en 1782, à la mort de sa mère, et son enfance studieuse auprès de sa grand'mère maternelle ne fut égayée que par les mariages de ses sœurs aînées et par l'amitié de sa sœur Frédérique, plus jeune qu'elle de deux ans. Les deux princesses firent leur premier pas dans le monde à un bal que le roi Frédéric-Guillaume II donnait à Francfort, où il tenait ses quartiers d'hiver avec ses deux fils, le prince royal et le prince Louis, dans les premiers mois de 1793, pendant que Louis XVI mourait sur l'échafaud et que la sœur de l'empereur d'Autriche gémissait en prison, entre la bataille de Valmy et le siége de Mayence.

Les deux sœurs causèrent une véritable sensation par leur beauté extraordinaire. Gœthe, qui allait rejoindre le duc de Weimar, les vit toutes les deux, et il écrivait bien des années après : « L'impression que les deux princesses de Mecklembourg ont produite sur moi a été telle que je puis seulement les comparer à deux êtres célestes dont l'apparition a laissé dans mon souvenir une trace que le temps n'a pas effacée. » Ce fut aussi l'effet produit par les traits imposants, la taille élevée, le front pur, le beau regard, de la princesse Louise sur le prince royal de Prusse, jusque-là grave et presque insensible, pendant

que le charme et la grâce plus délicate de la princesse Frédérique séduisaient son frère cadet, le prince Louis. Les deux sœurs furent fiancées aux deux frères le 24 avril 1793 dans l'église de Darmstadt; mais la guerre recula le mariage. Il fallut prendre Mayence, qui résista jusqu'à la fin de juillet, livrer des batailles, traverser l'Allemagne, et ce fut seulement au mois de novembre que le roi de Prusse revint à Berlin. Peu de semaines après la mort de l'infortunée Marie-Antoinette, tandis que le sang coulait à Paris et en Vendée, Berlin était en fête, les deux princes Frédéric-Guillaume et Louis recevaient leurs fiancées sous des arcs de triomphe, au son des fanfares, dans la rue des Tilleuls pavoisée. Des jeunes filles allèrent au-devant du cortége en robes blanches, avec des branches de verdure à la main. On raconte que la plus belle jeune fille offrit à la princesse Louise une couronne de myrte en lui récitant des vers. Cédant à son émotion, la princesse sauta lestement à bas de la voiture, pressa la jeune fille sur son cœur, et lui baisa le front et les lèvres. — Ah! mon Dieu! s'écria la grande-maîtresse du palais, une vieille, raide et impassible comtesse de Vosz, que le prince royal appelait plaisamment la *Dame d'Étiquette*, que faites-vous? Cela est contraire à tous les usages de la cour! — Eh quoi! répondit la princesse Louise, ne pourrai-je donc plus recommencer? — Les fêtes

durèrent plusieurs jours, et la cérémonie du double mariage s'accomplit la veille du jour de Noël de 1793. Aux fêtes de Noël succédèrent les fêtes du carnaval, et l'année 1794 se serait passée tout entière en cérémonies et en réjouissances publiques, si les deux époux n'avaient préféré la vie simple qu'ils trouvèrent à Oranienbourg et surtout dans la petite résidence de Paretz, particulièrement chère au prince royal. L'année 1795 fut encore une année de joie, car ce fut l'année de la naissance du premier fils de la princesse royale; mais elle eut la douleur de voir mourir en 1796 le jeune mari de sa sœur, puis la veuve du grand Frédéric, âgée de quatre-vingt-deux ans. Le roi Frédéric-Guillaume II, son petit-neveu, la suivit au tombeau à la fin de 1797, et à vingt et un ans la reine Louise, dans tout l'éclat de la beauté, prenait place sur le trône de Prusse avec Frédéric-Guillaume III, à qui elle venait de donner un second fils, le roi actuel, né le 22 mars 1797.

A peine le deuil royal terminé, les deux souverains partirent pour se présenter à toutes les provinces du royaume. Ce long voyage fut encore un long triomphe. A Stuttgart, en Poméranie, à Cüstrin, à Dantzig, à Kœnigsberg, ce ne furent que revues, banquets, bals, feux de joie. La réception fut magnifique à Varsovie. La reine dansa au bal donné par le comte de Hoym, et pendant la nuit, les

jardins du palais Leczinski furent illuminés de plus de soixante-sept mille lampes; mais l'enthousiasme, les acclamations, l'allégresse, furent surtout indescriptibles dans les villes et les villages de la Silésie, où la reine Louise reçut partout le nom qu'elle a toujours porté depuis, *Landes Mutter*, mère du pays. Le retour à Berlin fut suivi de l'hommage des députations des autres provinces. La naissance de la princesse qui devait devenir l'impératrice de Russie mit le comble au bonheur de ces années enivrantes. Un nouveau voyage à travers le royaume rendit plus générale encore la popularité de la reine, dont le noble visage s'animait en tous lieux de cet éclat particulier que la joie ajoute à la beauté. Ce fut dans ce voyage qu'elle assista, en 1799, à un tournoi dont elle fut la dame, vrai tournoi de chevaliers précédé de bannières aux couleurs variées, revêtus d'armures étincelantes, dans la cour du château gothique de Fürstenstein, appartenant au comte de Hochberg. Rien ne vint interrompre cette série de jours heureux jusqu'à l'année 1801, qui vit célébrer le centième anniversaire de l'avénement de l'électeur Frédéric Ier au rang de roi, et naître le troisième fils de la reine Louise, le prince Charles, père du feld-maréchal Frédéric-Charles.

Des fêtes autour d'un trône, des guirlandes sous les pas des rois et des reines en 1793, entre le meurtre de

Louis XVI et celui de Marie-Antoinette, pendant que l'on décrète à Paris le culte de la déesse Raison, en 1795, pendant les dernières séances de la Convention, un tournoi en 1799, pendant la bataille d'Aboukir, à la dernière année du dix-huitième siècle! On croit rêver en rapprochant ces dates, on se demande si la Prusse fait partie de la même planète que la France, pourquoi la France souffrait pendant que la Prusse était dans la joie; mais les rôles seront bientôt intervertis. Avant de raconter ce brusque changement de scène, pénétrons un moment dans l'intérieur de cette cour de Berlin, au milieu de laquelle la reine Louise était descendue, selon l'expression de Gœthe, comme une apparition céleste, — cour bizarre, dont les vices et les travers, aussi bien que les qualités sérieuses, aident à comprendre les alternatives incroyables de fortune et de décadence, les brusques soubresauts qui, de Rossbach à Iéna, de Waterloo à Sadowa, ont, depuis un siècle et demi, fait l'histoire incohérente et la croissance extraordinaire de la nation prussienne.

Les quatre rois de Prusse qui se sont succédé depuis 1701 se ressemblent tous par un côté. On pourrait, en jouant sur les mots, les appeler d'excellents intendants militaires, car ils furent tous habiles intendants et braves militaires, occupés d'amasser de l'argent et de former des armées, de laisser à leurs descendants des territoires, des

finances et des régiments. A ces passions dominantes s'ajoutèrent parfois le goût des lettres et des mouvements intermittents de dévotion; mais ce sont là des accidents, des concessions à l'usage du temps, comme l'introduction dans leur palais de l'étiquette de Versailles, ou des conversions de vieillard, ornements d'emprunt plus ou moins bien surajoutés aux dispositions foncièrement naturelles, parure de surface qui ne décore pas d'ailleurs également ces quatre rois. Frédéric Ier aimait les lettres, il favorisa Leibnitz. Son fils, Frédéric-Guillaume Ier, n'aimait que ses casernes et son trésor. Le grand Frédéric II, on le sait assez, réunissait l'une et l'autre passion; mais, encore une fois, le fond est âpre et dur, le dessus est revêtu d'une couche bien mince de civilisation occidentale, empruntée à Londres ou à Paris. Les Prussiens, pendant tout le cours du dix-huitième siècle, à la cour ou dans les camps, sauf un petit nombre d'exceptions, n'ont vraiment été que des ours dressés aux belles manières de Versailles. Le premier Frédéric avait fait peindre sur le mur d'un de ses palais les dames de la cour, en grand falbalas et déjà en robes en panier, allumant la pipe des généraux en grand uniforme. C'est assez bien l'image de ces soldats superficiellement lettrés qui lisaient les tirades philosophiques de Voltaire et déchiraient sans pitié leur part de la Pologne. Souvent ils n'ont pas même les simples sen-

timents de la nature. Le père du grand Frédéric, ce roi qui prenait tant de plaisir à composer un régiment d'hommes de six pieds, détestait son fils. Il faut lire dans les Mémoires de la sœur bien-aimée de Frédéric, la margrave de Baireuth, comment les deux enfants étaient traités par leur père; ce fut au point qu'avec la complicité de son ami Katt, le petit-fils du maréchal de Wartensleben, Frédéric voulut s'enfuir en Angleterre. Le prince fut incarcéré dans la forteresse de Cüstrin par ordre du roi, et forcé de se mettre à la fenêtre pour assister à l'exécution de son ami, qui fut torturé, décapité, et dont le corps fut laissé un jour entier à cette place, devant la prison, pendant que le bourreau allait demander au vieux maréchal de payer son salaire. Élevé à une si rude école, Frédéric II ne fut pas plus tendre pour son frère, qui devait lui succéder, puis, après la mort de celui-ci, pour son neveu, l'indolent et bizarre Frédéric-Guillaume II, qui régnait depuis sept ans lorsque la princesse Louise fit son entrée à la cour.

Frédéric-Guillaume II, grand-père du roi actuel, était de haute stature et fort gras, du moins à la fin de sa vie. Il avait un assez beau visage; il était simple de manières, comme tous les Hohenzollern, et les habitants de Berlin, qui avaient vu si souvent passer le grand Frédéric avec ses levrettes, connaissaient les gros chiens, compa-

gnons habituels de son neveu. Il était d'ailleurs brave, bon, accessible à l'honneur et à la pitié, dévot, illuminé même à ses heures, plus souvent ami des plaisirs. Marié, puis divorcé, remarié et en même temps bigame, comme l'ancien landgrave de Hesse, en vertu d'une consultation théologique, Frédéric-Guillaume II changea aussi souvent de femmes que de ministres favoris. On sait trop que la politique et les talents militaires de ce roi ne valurent pas beaucoup mieux que sa morale, et l'on comprend quelle joie dut éclater à Berlin, lorsqu'on vit en 1797 le prince royal, grave, modeste dans ses mœurs, studieux et bon, monter sur le trône et y conduire la belle et bonne reine Louise. C'était un Louis XVI et une Marie-Antoinette remplaçant le Louis XV taciturne de la Prusse au milieu d'un peuple encore fidèle.

Du moins Frédéric-Guillaume II laissait à ses enfants et à ses héritiers la paix, une paix peu glorieuse (traité de Bâle, 1794), mais qui l'avait dégagé à temps des grandes guerres qui ébranlèrent le reste de l'Europe pendant les dernières années du dix-huitième siècle et les premières années du dix-neuvième. La Prusse, on le sait, ne prit aucune part à la seconde coalition contre la république française, peut-être à cause de l'influence de Sieyès, alors représentant du Directoire à Berlin, plus probablement à cause de la sagesse du nouveau roi. Elle

ne s'engagea pas davantage dans la troisième coalition contre l'Empire en 1804. Dix années de paix dans un pareil moment furent un bienfait inestimable, et pendant ces dix années le roi Frédéric-Guillaume III et la reine Louise goûtèrent un bonheur sans mélange et méritèrent une popularité croissante. Le roi était laborieux, réservé, économe. Il avait coutume de répéter le proverbe anglais : « Ayez soin des deniers, les livres auront soin d'elles-mêmes. » On le vit, à la campagne, gronder un serviteur qui mettait du pain blanc sur sa table, et déclarer que le roi, au milieu des paysans, devait manger le même pain qu'eux. Il s'occupait activement de l'armée, sans avoir cependant de talents militaires, bien qu'il eût pris une part très-honorable à la campagne de France et au siége de Mayence. Il détestait le faste, et sa grande distraction était la vie de famille. Plus ardente, plus active que lui, la reine Louise passait souvent des revues à ses côtés, revêtue de l'uniforme du régiment qui portait son nom. Elle l'accompagnait dans ses voyages continuels, mais elle aimait aussi avant tout son intérieur, la vie simple de Charlottenbourg, les promenades à l'île des Paons ou dans les bois de Freienwald. Très-pieuse, ainsi que son mari, mais sans aucun mélange d'esprit de secte ou de faux mysticisme, elle aimait les sermons fénelonien de l'évêque Eylert et la lecture de l'Évangile ; ses

autres lectures préférées étaient, avec les poëtes allemands, Shakespeare et même Eschyle.

Nulle affectation de pédantisme ne gâtait ces dons si variés. On faisait beaucoup de peine à la reine Louise en la comparant à la femme savante du premier Frédéric, la reine Charlotte; élève et protectrice de Leibnitz, morte en 1705, après avoir dit à l'une de ses dames : « Je vais donc enfin pouvoir connaître la cause première de l'espace et du temps, que M. Leibnitz n'a jamais pu m'expliquer clairement ! » La reine Louise, quoique fort instruite, et prenant plaisir à causer avec le docteur Gall et d'autres savants, ne se sentait aucun attrait pour la fondatrice de l'Académie des sciences de Berlin, et il lui plaisait au contraire d'être comparée à la bonne et gracieuse Louise-Henriette, princesse d'Orange, femme du grand-électeur de Brandebourg, renommé pour sa bravoure, sa justice et sa foi. La reine Louise avait vingt-huit ans en 1804, et une grande fête donnée à Berlin à l'anniversaire de sa naissance, avec un immense bal masqué, porta au comble l'enthousiasme que la population aimait à lui témoigner. Quand le jour se leva, les dernières harmonies s'évanouirent, et le bal se termina par une magique et entraînante *danse des heures*, ronde de douze jeunes filles qui vinrent, avec les poses les plus gracieuses, effeuiller des fleurs sous les pas de la reine. Nul ne

se doutait alors que cette allégorie poétique marquait à peu près la dernière heure de joie qu'elle eût à passer sur la terre. Le moment des catastrophes approchait ; mais l'adversité devait trouver la *mère du pays* aussi vaillante qu'elle avait été bonne, sympathique et souriante avant l'orage.

II

Paris peut lire à toutes ses murailles l'histoire des triomphes de Napoléon Ier sur l'Autriche et sur la Prusse (1805-1806). La colonne Vendôme et l'arc de triomphe du Carrousel datent de cette époque, et la Seine, à l'entrée et à la sortie de Paris, passe sous deux ponts qui portent les noms d'Austerlitz et d'Iéna ; mais ce n'est pas sur les murailles, c'est dans les esprits qu'il convient de graver l'histoire des profits tirés par la Prusse de nos services ou de nos fautes depuis cent ans. On peut dire que cette nation patiente, hardie et fausse, nous a pris tout ce que nous ne lui avons pas donné. C'est la guerre de la succession d'Espagne qui aura valu à l'électeur de Brandebourg le titre de roi, et son arrière-petit-fils aura conquis le titre d'empereur par suite des difficultés que nous avons soulevées en 1870 à propos de cette même succession d'Espagne. A peine devenus rois, au milieu

d'institutions du moyen âge et de mœurs des temps féodaux, les Hohenzollern ont emprunté à la cour de Louis XIV son langage, ses gens d'esprit, ses perruques, et, par la révocation de l'édit de Nantes, nous leur avons envoyé des écrivains, des hommes politiques et nos meilleurs artisans. Ils ont dû à notre neutralité coupable leur part dans les dépouilles de la Pologne, et à notre neutralité imbécile, cent ans après, leur part dans les dépouilles du Danemark et du Hanovre. Sans insister sur ces rapprochements, il est impossible de ne pas remarquer combien la politique de la Prusse au moment d'Austerlitz ressemble à la politique de la France au moment de Sadowa, et cela jusque dans les moindres détails. Ces deux nations ne sont pas seulement deux guerrières qui prennent tour à tour une revanche à coups de canon, ce sont deux joueurs qui, tantôt associés, tantôt adversaires, gagnent ou perdent par des combinaisons ou des fautes presque identiques. La France a dû Austerlitz à l'inaction de la Prusse, comme la Prusse a dû Sadowa à l'inaction de la France. L'offre honteuse du Hanovre, après l'entrevue de Napoléon et de M. d'Haugwitz à Schœnbrunn, est le pendant du projet de cession du Luxembourg à la France par M. de Bismark, et la division de l'Allemagne en confédération du Rhin et confédération du Nord n'est que le projet de Napoléon retourné contre nous par la Prusse. Un

dernier trait achève la ressemblance. Il y avait à Berlin un parti de la cour et de l'armée, composé des vieux compagnons d'armes du grand Frédéric et de la jeune noblesse, honteux de l'inaction militaire de la Prusse, plus honteux de sa politique tortueuse, pleins d'une confiance ridicule dans la supériorité des armes de la Prusse et d'un noble repentir de ses fautes diplomatiques. La reine Louise était l'âme de ce parti. Depuis Austerlitz, elle sentait blessé jusque dans ses entrailles l'honneur allemand, comme nous avons senti saigner après Sadowa l'honneur français. Le prince Louis et les vieux maréchaux Mollendorf et Kalkreuth, ainsi que le duc de Brunswick, dont la gloire faisait trop oublier l'âge, agitaient l'armée de leur ardeur belliqueuse. La cause de la guerre avait d'ailleurs pour elle des hommes d'État comme Hardenberg et des pamphlétaires comme Gentz, l'opinion publique s'exaltait, la passion de Berlin touchait au délire, les jeunes officiers allaient aiguiser leur sabre à la porte de l'ambassadeur de France. M. d'Haugwitz finit par se rallier à son tour au parti de la guerre, et le roi, faible, affligé, résistant en vain, commit la faute politique de provoquer la France, comme nous avons en 1870 provoqué la Prusse. C'était surtout une faute militaire, car il ne restait à la Prusse, de l'armée du grand Frédéric, que la gloire et la vanité, moins les hommes, moins la stratégie, en face

d'un ennemi qui n'avait jamais été plus grand. L'année 1805 avait vu Napoléon à Milan au mois de mai, à Boulogne en août, à Vienne en novembre, à Austerlitz en décembre. Le prestige des armes et de la gloire du dominateur de l'Europe était extraordinaire. Au reste, une partie de l'armée, parfaitement organisée, bien pourvue et commandée, était encore en Allemagne, et elle n'eut qu'à remonter par les passages de la Saale et de l'Elbe pour déboucher par Salfield sous le maréchal Lannes, culbuter le prince Louis de Prusse, et se poster à quelques journées de Berlin. La victoire d'Iéna détruisit, le 14 octobre, la monarchie militaire de la Prusse. Napoléon entrait le 25 à Berlin avec l'armée française; il y signait le 21 novembre les huit fameux articles du blocus continental, et la fin de 1806 fut employée à prendre les forteresses et à marcher en Pologne contre l'armée russe, déjà battue à Zurich, vaincue à Austerlitz, vaincue encore à Eylau et à Friedland. Par la paix de Tilsitt (7 juin 1807), la Prusse fut réduite de moitié.[1]

La France retrouve, hélas! dans ces souvenirs glorieux l'image renversée de ses malheurs présents. Cependant il y a des différences, et elles sont à notre honneur. J'ai déjà rappelé que l'armée prussienne de 1806, forte de 150,000 hommes, était commandée par le vieux duc de Brunswick, âgé de soixante-douze ans, obstiné dans les

vieilles tactiques du grand Frédéric. Quand Napoléon, à Iéna, vit de la hauteur du Landgrafenberg les premières manœuvres de l'armée : « Ah ! ces perruques-là ! s'écria-t-il, ils se trompent furieusement. » Les jeunes officiers étaient très-braves, mais presque tous fanfarons, comme ce colonel qui disait à l'évêque Eylert : « C'est une pitié que les héros de Frédéric combattent les Français avec des fusils et des sabres ; des couteaux suffiraient. » L'armée du grand Frédéric, d'après un autre témoin, fut menée au combat avec aussi peu de réflexion ou de savoir militaire qu'*une troupe d'écoliers à une révolte de collége*. La cour, l'armée, le Corps législatif, les écrivains français, se sont précipités en 1870 dans les mêmes périls avec le même aveuglement ; mais du moins la France, menée étourdiment à la guerre, se sera mieux conduite pendant ses désastres que la Prusse de 1806. Stettin capitula devant l'escadron de cavalerie de Lasalle ; Davoust entra sans combat dans Cüstrin, Ney dans Magdebourg, où il trouva huit cents pièces de canon ; nulle résistance, rien de semblable à la belle défense de Strasbourg, à celle de Metz, Phalsbourg, Verdun, Toul, Bitche, Montmédy, Châteaudun, Belfort, et surtout à la longue et opiniâtre défense de Paris, cédant à la famine, sans avoir été pris ni par le génie ni par la force. Plus d'un grand homme capitula aussi, et on vit Jean de Müller, le grand

historien de la Suisse, prendre la plume pour flatter le vainqueur en calomniant sa patrie. En France, les forteresses se sont défendues, et les âmes n'ont pas capitulé.

Cependant Napoléon rencontra devant lui trois femmes vaillantes : la duchesse de Saxe-Weimar, la princesse de Hatzfeldt et la reine Louise. Il fut clément pour les deux premières, mais il ne fut pas doux pour la reine Louise. Blessée dans son orgueil national, affligée de la situation faite à la Prusse, pleine de confiance dans l'armée de Frédéric, entourée de ses sœurs et de ses parents dépouillés de leurs États, la reine Louise n'avait pu contenir son âme ardente, et elle avait certainement beaucoup contribué à la déclaration de la guerre. Ses historiens ont prétendu qu'elle était alors aux eaux de Pyrmont, et que le roi avait tout préparé sans la prévenir ; mais Napoléon ne douta jamais de sa participation. Pendant la nuit qui suivit la victoire d'Iéna, un témoin encore vivant d'Iéna et même de Hohenlinden, le comte Philippe de Ségur, entra dans la chambre où dormait l'empereur pour lui annoncer les derniers résultats de la journée. L'empereur avait le sommeil léger et le réveil très-clair. « Quelles nouvelles ? dit-il à son aide de camp. — Sire, nous avons failli prendre la reine de Prusse. — Ah ! c'eût été bien fait, repartit l'empereur, car elle est la cause de la

guerre. » M. de Ségur était aussi présent lorsque Napoléon, entrant, quelques jours après, dans la chambre à coucher de la reine, à Charlottenbourg, alla droit à son secrétaire et trouva dans ses lettres intimes la preuve de l'aversion qu'il lui inspirait. De là sa rancune personnelle et les insinuations que Napoléon publia dans les bulletins de la grande armée et dans le journal officiel *le Télégraphe*, sorte de moniteur français qu'il fit paraître à Berlin peu de temps après son entrée solennelle.

Quel conquérant, quel législateur, quel génie couronné peut être comparé à Napoléon pendant les années 1806 et 1807? Il avait en deux ans distribué entre ses frères et ses lieutenants les principaux trônes de l'Occident, fondé l'Université, rétabli les finances, embelli les villes, et, grand dans la paix, plus grand dans la guerre, il venait de terrasser l'Autriche, d'écraser la Prusse, de bloquer l'Angleterre, où Pitt mourait désespéré. Vainqueur des Russes à Eylau, reçu en Pologne comme un libérateur, il vivait, au commencement de 1807, dans une espèce de grange du petit village d'Osterode, envoyant de ce lointain quartier jusqu'à Paris ses ordres pour l'encouragement des manufactures, ses idées sur la réforme de l'éducation, ses décrets pour l'expulsion de madame de Staël, ordres, idées, décrets, obéis comme des lois souveraines. C'était aussi dans une bien petite

ville, à Memel, que la reine Louise de Prusse, après un court séjour à Kœnigsberg, avait conduit ses enfants, et le roi l'y avait rejointe. Ils y retournèrent après Tilsitt, et ce lieu fut témoin de leurs années de détresse. La famille royale habitait une si petite maison, que le prince royal et le prince Guillaume durent accepter l'hospitalité d'un marchand nommé Argelander. On raconte qu'un vieux memnonite, Abraham Nickell, vint à pied avec sa femme, du fond de la Prusse, pour offrir à la reine 3,000 écus dans une bourse de cuir, et un panier plein de beurre et d'œufs. La reine pleura, et, sans dire un mot, elle prit le châle qu'elle portait et en couvrit les épaules de la brave femme. Il avait dépendu de la reine de faire accepter par le roi, avant la bataille d'Eylau, un armistice séparé ; mais elle avait voulu demeurer fidèle aux Russes, ses alliés. Contente d'avoir obéi à l'honneur, soutenue par sa foi, résignée à la pauvreté, environnée des témoignages les plus touchants de l'affection de son peuple, la reine était descendue cependant au dernier degré de l'infortune ; elle ne savait ce que deviendraient ses enfants, et le titre qu'elle portait lui rappelait seulement que le roi n'avait plus ni sujets, ni soldats, ni royaume. Jamais on ne vit en face l'une de l'autre tant de gloire et tant de détresse.

Mais combien la reine vaincue sut se montrer morale-

ment plus grande que le triomphateur ! Il faut lire, à côté des bulletins inconvenants de Napoléon, comparant la reine à Armide et se moquant de ses chiffons mêlés aux papiers politiques, les pages nobles et touchantes du journal de la malheureuse reine ; il faut lire surtout les lettres pleines d'une courageuse résignation qu'elle écrivit à son père, le duc de Mecklembourg, du fond de son exil de Memel.

« Memel, 1807.

« C'est avec l'émotion de cœur la plus profonde et des larmes de la plus reconnaissante affection que j'ai lu votre lettre du 14 avril... Quelle consolation et quel soutien pour moi au milieu de mes épreuves ! Quand on est aussi tendrement aimé, on ne peut être complétement malheureux. De nouveaux et d'écrasants fardeaux nous sont imposés encore, et nous sommes à la veille d'être obligés de quitter le royaume. Pensez à ce que cela va être pour moi ! Malgré tout, au nom de Dieu, je vous en conjure, ne vous méprenez pas sur votre fille. Ce n'est pas la crainte qui m'humilie. Deux raisons fondamentales m'élèvent au-dessus de malheurs si étranges. La première est que nous ne sommes pas le jeu d'un sort aveugle, nous sommes dans les mains de Dieu. La seconde, c'est que nous tombons avec honneur.

« Le roi a prouvé au monde qu'il ne désirait que l'honneur, et qu'il ne méritait pas l'ignominie. Il n'y a pas eu un seul de ses actes où il ait pu faire autrement sans manquer à son caractère et sans trahir son peuple. Ceux-là seulement qui ont l'âme haute comprendront quelle force je trouve dans cette pensée ; mais revenons au fait. Par la perte de la malheureuse bataille de Friedland, Kœnigsberg tombe dans les mains des Français. Nous sommes pressés par l'ennemi, et si le danger approche plus près encore, il me faudra quitter Memel avec mes enfants. Le roi rejoindra l'empereur. Je partirai pour Riga aussitôt qu'un péril imminent m'y contraindra. Dieu me donnera la force de supporter l'heure où il me faudra quitter le royaume. La force me sera nécessaire ; mais je lève mes yeux vers le Tout-Puissant, source de tous les biens, et dont les décrets insondables permettent que le mal s'accomplisse ; ma ferme croyance est qu'il ne nous enverra rien au delà de ce qu'il nous est possible de supporter. Encore une fois, mon bien-aimé père, nous tombons avec honneur, respectés et aimés d'autres nations, et nous aurons des amis fidèles, parce que nous le méritons. Je ne puis trouver d'expression pour dire combien cette pensée me console. Je supporte tout avec le calme qu'une conscience tranquille et une ferme soumission peuvent donner. Soyez donc assuré, mon bon père, que je ne puis

être complétement malheureuse, et que d'autres, chargés d'une couronne et de tous les dons de la fortune, ne sont pas en paix comme nous. »

« Memel, 24 juin 1807.

« L'armée a été obligée de se retirer; il y a une suspension d'hostilités et un armistice de quelques semaines. Les nuages se lèvent et se dissipent souvent au moment où ils semblent menaçants. C'est peut-être ce qui arrive en ce moment. Personne ne le désire plus vivement que moi; mais les désirs sont des désirs, et ils sont sans consistance. Tout vient d'en haut !... Ma foi ne faillira pas. Vivre ou mourir dans les voies de la droiture, vivre de pain et de sel, s'il le faut, ne sera jamais pour moi un malheur suprême; mon malheur est de ne plus espérer. Ceux qui ont été ainsi arrachés de leur paradis terrestre ont perdu la faculté d'espérer. Si le bonheur peut un jour se lever, ah! personne ne le recevra avec plus de reconnaissance que moi; mais je ne puis l'espérer. Quand le malheur nous écrase, il peut un instant nous embarrasser, mais il ne peut nous humilier tant qu'il n'est pas mérité. Le mal et l'injustice de notre côté m'auraient menée au tombeau; je ne succomberai pas dans notre disgrâce, car nous pouvons lever le front haut. »

C'est au mois de juin que cette lettre était écrite, et au mois de juillet, après Friedland, les deux empereurs Alexandre et Napoléon, s'enivrant l'un et l'autre des rêves de leur ambition colossale, firent venir à Tilsitt l'infortuné roi Frédéric-Guillaume, et y appelèrent la reine elle-même. « Ce que cela me coûte, a-t-elle écrit alors dans son journal, Dieu seul le sait. Je ne hais pas cet homme, mais il a fait le malheur du roi et de la nation. J'admire ses talents, je ne puis souffrir son caractère fourbe. Je ne sais comment être polie envers lui ; mais il le faut, et je suis faite aux sacrifices. » On connaît tous les détails de la célèbre entrevue de Tilsitt, racontés avec tant d'éloquence par M. Thiers. Les écrivains allemands seuls ont cité une noble réponse de la reine Louise au conquérant : « Comment avez-vous commencé la guerre avec moi, vainqueur de tant de puissantes nations? — *Sire, la gloire du grand Frédéric nous a fait illusion sur nos forces ; elle permettait de se tromper.* »

La paix de Tilsitt promit au roi de Prusse la restitution de ses États ; mais cette restitution ne fut pas immédiate. Le roi et la reine de Prusse quittèrent cependant Memel, et ils ramenèrent leurs enfants dans le petit château de Hufen, près de Kœnigsberg. La vie de la reine fut toute consacrée à l'étude et à l'éducation de ses six enfants. Ses lectures favorites étaient l'Écriture sainte et

les Psaumes, qu'elle appelait un *alleluia dans les larmes*, les notices de Suvern sur les grands hommes de l'Allemagne, et aussi les premiers écrits de Pestalozzi sur l'instruction primaire, dont elle encourageait avec ardeur la propagation. A la fin de l'année 1808, elle accompagna le roi à Saint-Pétersbourg, et ils auraient pu revenir à Berlin, évacué par les troupes françaises, sans la campagne de Wagram. Il fallut passer à Hufen l'été de 1809. C'est à cette date que se rattache une troisième lettre de la reine Louise à son père, lettre dont les événements qui suivirent, et qui amenèrent la chute de Napoléon, firent en quelque sorte une prophétie. Devant cette leçon adressée aux peuples qui s'abusent avec leur gloire passée, et aussi aux conquérants qui abusent de la victoire présente, la France et le nouvel empereur d'Allemagne ont l'une et l'autre à réfléchir. A nous, peuple pour le moment déchu, la reine déchue prêche la confiance dans l'avenir; à son fils, victorieux et triomphant, la mère rappelle les retours possibles de la fortune.

« Hufen, 1809.

« Mon bien-aimé père, tout est perdu, si ce n'est pour toujours, au moins pour le présent. Je n'espère plus rien durant ma vie. Je suis à présent résignée et soumise aux volontés de la Providence. Je suis tranquille. Dans le

calme de la résignation, si je n'ai pas le bonheur, je trouve un bien plus grand dans la paix de l'esprit. Il devient plus clair pour moi chaque jour que tout ce qui est arrivé devait être. *La Providence voulait amener un nouvel ordre de choses pour renouveler le vieux système usé de notre politique, qui ne pouvait plus durer. Nous avons dormi sur les lauriers du grand Frédéric*, qui avait, comme le héros de son temps, commencé une ère nouvelle; *nous n'avons pas fait les progrès que les événements exigeaient de nous, et nous avons été dépassés.* Personne ne voit cela plus clairement que le roi. Tout à l'heure j'ai eu une longue conversation avec lui à ce sujet, et il me disait tristement : « Tout ceci doit être changé. « Il faut réformer beaucoup de choses. » Les meilleurs et les plus sages faillissent, et l'empereur des Français est habile et politique. Quand même les Russes et les Prussiens se seraient battus comme des lions et que nous n'aurions pas été conquis, nous aurions été obligés d'abandonner la lutte, et l'ennemi serait resté avec tous ses avantages. *Nous pouvons apprendre beaucoup de Napoléon.* Ce qu'il a fait ne sera pas perdu pour nous. *Ce serait un blasphème de dire que Dieu a été avec lui; mais en apparence il est un instrument dans la main du Tout-Puissant pour couper les branches qui n'ont plus de séve, et qui ont grandi et se sont identifiées au tronc de l'ar-*

bre. Certainement des temps meilleurs viendront. Notre foi dans celui qui est le bien par excellence m'en répond. Le bien seul produit le bien. C'est pourquoi je ne puis croire que l'empereur Napoléon soit ferme et assuré sur son trône resplendissant. *La vérité et la justice seules sont immuables ;* il n'est que sage, c'est-à-dire que politique. *Il n'agit pas d'après les lois éternelles, mais selon les circonstances qui s'élèvent devant lui.* Aussi son règne est souillé d'injustice. *Il n'agit pas généreusement envers l'humanité,* son but n'est pas légitime. Son ambition désordonnée n'a d'autre fin que son élévation personnelle. Son caractère nous inspire plus d'étonnement que d'admiration. *Il est aveuglé par la fortune et croit qu'il a le pouvoir de faire tout ce qu'il veut; aussi ne sait-il pas ce que c'est que la modération, et celui qui ne se modère pas doit nécessairement perdre son équilibre et tomber.* Je crois fermement en Dieu ; je crois qu'il règle les affaires de ce monde par sa sagesse, et je *ne retrouve pas cette sagesse dans les abus de la force.* Je garde donc l'espérance de temps meilleurs, sortis de nos maux présents. Tous les hommes de cœur ont la même espérance, le même désir, la même attente. Tout ce qui arrive et tout ce que nous avons déjà souffert n'est pas un état qui doive durer, mais seulement le sentier qui nous conduira à un état meilleur. Cette résurrection est loin de nous, et

nous ne la verrons probablement pas, et nous pouvons périr en tâchant de l'atteindre.

« Malgré tout, Dieu est juste. Je trouve consolation, courage, sérénité dans cette pensée et dans les espérances qui sont gravées dans mon âme. Tout en ce monde n'est-il pas transition? Il faut pourtant le traverser. *Ayons soin seulement que chaque jour nous trouve mieux préparés que la veille.* Voici, mon bien-aimé père, ma profession de foi politique, aussi bien qu'une femme comme moi peut la définir et l'exprimer. Vous y verrez que vous avez une fille résignée dans son adversité, que les principes de foi chrétienne et de crainte de Dieu que vous lui avez donnés portent à présent leurs fruits, et continueront à le faire jusqu'à son dernier soupir.

« Nos enfants sont nos vrais trésors, et nous les regardons avec une satisfaction complète et une juste espérance. Le prince royal est plein de vivacité et d'esprit, qualités remarquables qui sont heureusement cultivées. Il est vrai dans ce qu'il sent et ce qu'il dit. Il lit l'histoire avec intelligence. Il a pour le grand et le beau un attrait remarquable. Ses saillies nous amusent déjà. Il est tendrement dévoué à sa mère et a le cœur pur. Je l'aime de toute l'ardeur de mon âme, et je lui parle souvent des devoirs qu'il aura à remplir lorsqu'il sera roi.

« *Notre Guillaume* (le roi actuel) sera, si je ne me

trompe, comme son père, simple dans ses habitudes, droit et intelligent. Il lui ressemble beaucoup, mais il ne sera pas si beau... Charles est bon enfant, gai, droit, plein d'intelligence et de talent...

« ..... Les circonstances et les situations forment les hommes, et il est peut-être heureux pour nos enfants d'avoir connu le malheur dans leur enfance. S'ils avaient été élevés au milieu du luxe et des jouissances, ils auraient pu croire que ces biens leur étaient dus. Ils voient sur le front soucieux de leur père et dans les larmes de leur mère qu'il peut en être autrement. »

On peut compléter cette lettre admirable par cet extrait du journal de la reine : « La postérité ne me placera pas parmi les femmes célèbres ; mais on dira de moi : Elle a beaucoup souffert avec patience, elle a donné le jour à des fils dignes d'assurer au pays des jours meilleurs. » Le cachet qu'elle s'était fait graver portait ces quatre mots : *Justice*, *amour*, *foi*, *vérité*. Le malheur, l'exil, la pauvreté, les avaient aussi gravés dans son âme, et ce n'est pas au bal de Francfort, aux fêtes de Berlin, à la cour et dans la splendeur, c'est dans la petite maison de Memel ou dans le modeste Hufen que la reine Louise fut grande, vraiment reine, et qu'elle prit à jamais possession du cœur de ses sujets. Deux dates marquent la fin de cette vie agitée :

elle était entrée à Berlin, comme fiancée, le 23 décembre 1793, et elle y rentra comme reine le 23 décembre 1809. Elle y fut reçue par son père, elle revit Potsdam, Charlottenbourg, Paretz, puis elle voulut revoir le palais où elle était née, aller passer quelques semaines dans le duché de Mecklembourg. Elle y tomba malade à Hohenzieritz, et mourut le 19 juillet 1810, entourée de ses enfants, de son mari, de ses sœurs. Le 23 décembre 1810, le prince Charles accompagnait les restes mortels de sa mère au mausolée de Charlottenbourg. La reine Louise n'avait que trente-quatre ans. Elle mourait sans avoir vu la cinquième coalition, la campagne de Russie, la coalition de toute l'Europe, Fontainebleau, Waterloo.

III

On ne s'attend pas à trouver ici le récit de l'entrée des Prussiens dans Paris en 1815, des indignités qu'ils y commirent, et dont le duc de Wellington rougissait. Encore moins ferons-nous le récit de l'invasion de 1870. Ce sont là des dates néfastes que le Français voudrait effacer de son histoire ; mais du moins la triste philosophie des représailles explique la première invasion, 1814 est la rançon de 1806, Waterloo compense Iéna, et l'on comprend

cette réponse d'un officier de Blücher à lord James Hay, qui essayait d'intervenir entre des soldats prussiens et des gendarmes français se battant dans le jardin du Palais-Royal : « Nous avons fait vœu de rendre aux Français ce qu'ils ont fait aux Prussiens. »

Maïs rien ne peut expliquer ni excuser les abus de la force commis en France par la Prusse en 1870. Oubliant tous les services que lui a rendus le second empire, brisant de ses mains cette belle tentative d'équilibre européen qui a donné plus de trente ans de paix au monde, pleine de mépris pour les maximes de morale entre nations qui tendaient à faire entrer la justice dans les rapports politiques, détruisant à plaisir les richesses et les travaux, patrimoine commun des hommes, la Prusse abuse savamment de sa force, sans aucun profit pour la civilisation humaine. Cette guerre, dans ses causes, ses procédés, ses suites, n'aura été qu'une épouvantable inutilité, et comme un de ces fléaux capricieux de la nature qui détruisent en un jour de tempête l'œuvre des siècles. C'est pourquoi toutes les paroles prophétiques et vengeresses que la reine Louise de Prusse a écrites sur Napoléon retombent sur le roi Guillaume. La mère se lève entre nous et son fils pour lui reprocher ses excès de violence. « Cet homme, a-t-elle dit de Napoléon, n'agit pas d'après les lois éternelles de la justice, il satisfait son

ambition, il n'est pas généreux envers les hommes, il perdra l'équilibre, et la nature reprendra ses droits ! »

La même voix exhorte les vaincus à réfléchir sur les causes de leur défaite. Sans doute les événements de 1870 et même ceux de 1815 sont encore trop près de nous pour que nous puissions les soumettre aux lois de cette perspective, de cet ordre logique entre les causes et les effets dans lequel l'esprit humain a besoin de classer les événements pour leur donner un sens. Cependant nous en savons assez pour nous préserver, dans l'appréciation réfléchie de nos malheurs, de trois systèmes de philosophie de l'histoire faussement décorés des beaux noms de systèmes métaphysique, mystique et politique. Le premier est tout allemand; il consiste à glorifier le fait accompli, à remplacer par l'évolution fatale des idées autour des événements l'évolution des événements autour des idées éternelles, système nuageux qui exclut à la fois l'idéal et la liberté, sans lesquels il n'y a aucune responsabilité dans l'acteur, aucun plan dans le drame qui s'appelle l'histoire. O clarté de Descartes, solidité de Pascal, majesté de Bossuet, débarrassez-nous à jamais de ces nuées épaisses qui dérobent à l'Allemagne elle-même la gloire pure de son Leibnitz ! Le système mystique est cher au roi Guillaume; il se considère volontiers comme l'aide de camp général du Dieu des armées, et il prend pour la

religion deux idées qui sont le contraire de la religion, l'idée napoléonienne d'une mission céleste, dévotion commode de tous les conquérants, et l'idée païenne d'un Dieu brutal qui oublierait les malheureux pour favoriser les puissants. Enfin le système politique dispose les vaincus à envier les vainqueurs, à les imiter, à copier leurs institutions militaires ou administratives, banale inclination qui porte à emprunter servilement des lois faites pour d'autres, au risque de contraindre le génie, de fausser l'histoire, d'asservir la nature d'un peuple. La Prusse aussi nous avait copiés : elle avait reçu Voltaire, adopté Maupertuis, écouté M. de Calonne, emprunté les idées et les modes des fugitifs de l'édit de Nantes ou des émigrés de Versailles; mais elle n'a été grande et forte que le jour où elle a su développer ses propres dons, remplacer Voltaire par Gœthe, Maupertuis par Humboldt, enfanter Stein, Scharnhorst, Schleiermacher, Fichte, Arndt, et vivre de son propre fonds. La reine Louise nous montre la route à suivre. « La liberté morale, disait-elle, nous rendra la liberté politique. Nous nous étions endormis, et laissé corrompre. Travaillons à nous réformer selon la justice, et Dieu bénira nos efforts. La leçon d'Iéna sera dure, mais précieuse; elle nous a réveillés. »

Ces simples conseils d'une femme valent mieux que tous les systèmes métaphysiques tant préconisés de nos

jours en Allemagne, ou plutôt, qu'on ne s'y trompe pas, ils se rattachent à la plus vraie métaphysique, celle qui ne voit dans les événements humains que le jeu de l'intelligence et de la liberté, à la plus pure religion, celle qui reconnaît Dieu dans la souffrance et ne le cherche pas du côté du succès, enfin à la plus haute politique, celle qui fait dépendre le sort des peuples non de telle ou telle formule militaire ou administrative, mais de leur fidélité aux lois éternelles du travail et du devoir. J'ai lu sur une petite maison des bords du Rhin ces trois mots écrits autour de la porte : *frisch*, *fromm*, *frei*, actif, pieux, libre. Ces trois mots sont l'honneur et le secret de la puissance d'une grande nation. La reine Louise a dit à Napoléon : *Nous nous étions endormis !* La Prusse avait dormi après Frédéric et Rossbach; la France a dormi du même sommeil sur la gloire de 1789 et sur les lauriers d'Austerlitz. Elle s'est crue deux fois souveraine du monde, par les armes et par les idées, et ne parlait plus sans dédain du travail et du devoir, mots assez malsonnants et bien vieux, qu'il nous faut rajeunir. L'Allemagne a travaillé. Son réveil est dû à l'énergique effort de quelques hommes supérieurs aidés par l'effort obscur de chacun, à son poste, dans sa famille et dans sa maison. La guerre actuelle peut être définie la défaite des gens d'esprit qui ne travaillent point par des gens de sens qui travaillent. Le

châtiment de 1806 a rendu à la Prusse l'énergie perdue; six ans après, la Prusse était en état de lever 200,000 hommes contre nous. Il n'a fallu que huit ans à la France pour passer de l'abîme sanglant de 1793 aux victoires, à l'ordre, à la paix de 1802, et avant 1820, sous un gouvernement constitutionnel, presque tous les désastres de 1813 étaient réparés. N'oublions pas ces consolants souvenirs, mais n'oublions pas surtout que ces désastres mêmes étaient la suite directe des victoires prodigieuses et stériles de 1806, de l'abus de la force et de la dictature, instruments maudits qui se retournent inévitablement contre les hommes qui les ont maniés et contre les peuples qui les ont subis.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 1

CONFÉRENCES AMÉRICAINES.

I. — Abraham Lincoln. 5
II. — Le général Ulysse Grant. 67
III. — Henry Longfellow. 95
IV. — Les Esquimaux à l'Exposition universelle de 1867. 133

CONFÉRENCES ANGLAISES.

I. — La philosophie d'un grand seigneur Écossais. 189
II. — La vie de village en Angleterre. 239

CONFÉRENCES FRANÇAISES.

I. — Récit d'une sœur. 301
II. — La reine Louise de Prusse. 393

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

